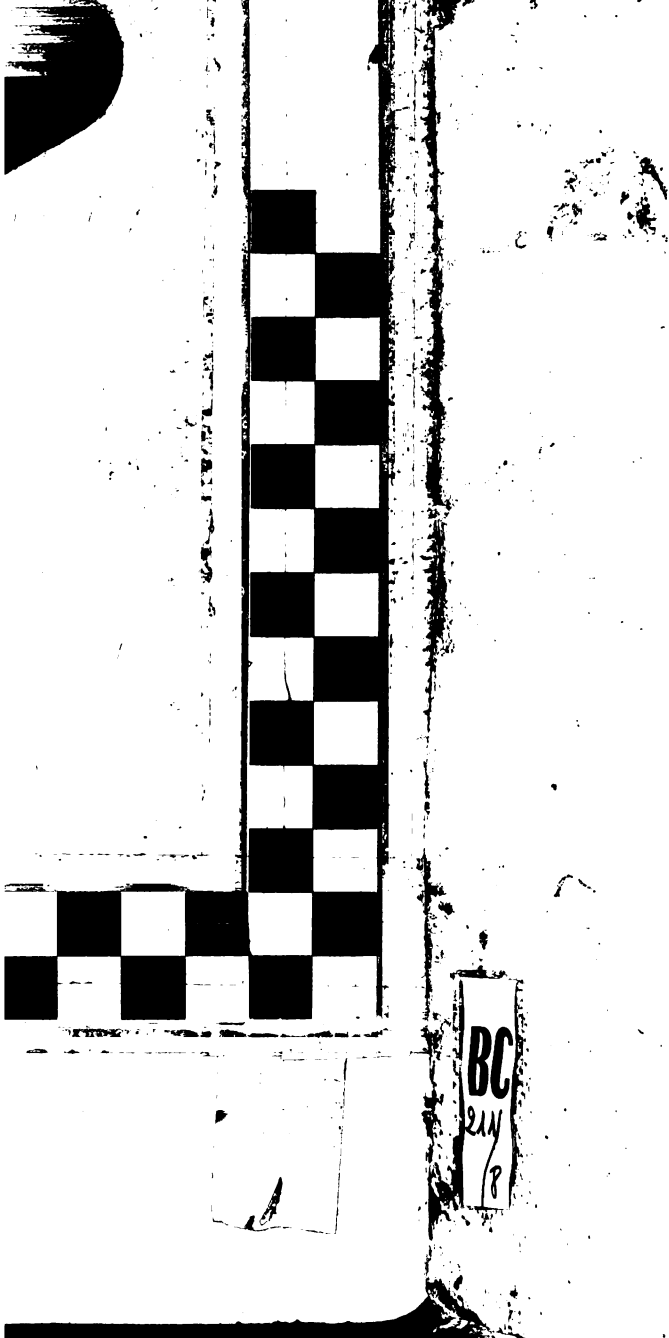


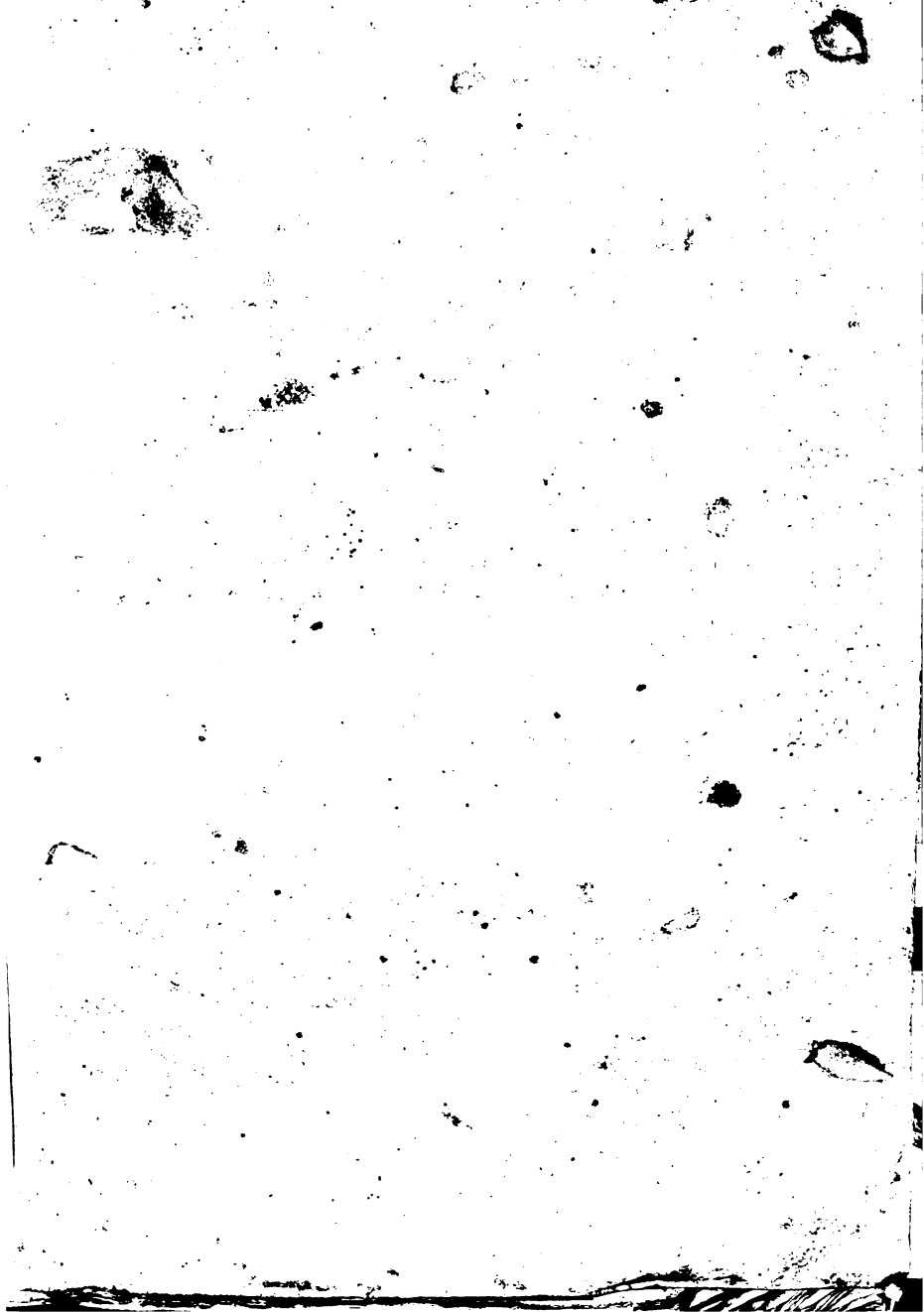
BC

211

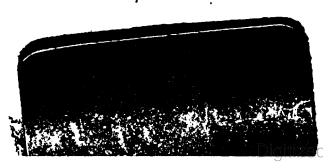
8



BC
211
?



PH - 4



BC 211 /
8



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

RECVEIL
DE L'ORIGINE DE
LA LANGVE ET POESIE
FRANÇOISE, RYME
ET ROMANS.

PLVS
LES NOMS ET SOMMAIRE
DES OEUVRES DE CXXVII.
poetes François, vians auant
l'an M. CCC.

par Claude Fauchet.



A PARIS,
Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy,
au logis de Robert Estienne.

M. D. LXXXI.
AVEC PRIVILEGE.

27 BILTONS
1907
1907

1907
1907
1907
1907



AV ROY DE FRANCE
ET DE POLONGNE.

SIRE,

L'ANTIQUITE' est tellement recom-
mandee à l'endroit des hommes, qui
ont le moindre sentiment d'humanité,
qu'il se trouue peu de gens aisez, quel-
ques ignorans qu'ils soyent, qui ne de-
sirent se la représenter à leur possible : les
uns par liures & medailles, les autres par toutes telles pie-
ces qu'ils en peuuent recouurer. De maniere qu'on voit peu
de grans hommes, qui ne parent leurs cabinets & estudes,
ie ne veux pas dire de statues entieres (car à peine s'en voit
en toute l'Europe une douzaine garentie de l'injure du
temps) ains de testes sans nez ou oreilles, de Bus sans bras
& iambes. Chose autrement laide à voir, si le plaisir de
reconnoistre ceste precieuse antiquité ne leur esblouissoit
les yeux, pour ne desdaigner telles figures desfigurees. Or si
telle curiosité a inuité les hommes de sçauoir, & les mar-
chans mesmes, à rechercher des liures moisis, des mon-
noyes effacees, des piecos de marbre, la plus part inutiles,
vaines, & souvent contrefaittes : ie me tiens (Sire) tres-
à.ij.

asseuré qu'outre l'amour que portez à vostre patrie, le plaisir de recognoistre les belles estudes & gentilles occupations, où durant le repos de la guerre se sont autrefois employez tant d'illustres Rois, Ducs, Comtes, Barons & Cheualiers (que maintenāt ie rameine & tire quasi de la prison d'oubli, où l'ignorāce les tenoit pesle-mesle enfermez) esmouuera vostre Royal courage non seulement à les bien-veignier, mais encores à louer l'ouuerture que premier i'ay osé faire d'une si cruelle chartre: pour deliurer des hommes de si grāde qualité, sans les autres de moindre estoffe. Aussi est-ce la cause qui m'incite à vous presenter ce Recueil, lequel estant fait pour la gloire du nom François, ie n'ay deu adresser à autre qu'à vostre Maiesté, laquelle dés sa premiere ieunesse a monstré par effect combien elle fait cas de l'honneur de ce Royaume: & maintenant continue à chercher de bons moyens pour le tenir en paix & vnion, vrayes nourrices de tous arts & sciences. Mais sil plaisoit à la souueraine bonté, tout ainsi que maniant les armes nous auons veu tomber à vos pieds vos aduersaires: aussi que les cœurs partiaux de vos subiects persuadez par la raison, & s'asseurans en vostre singuliere humanité, se rengeassent à vne entiere obeissance: ie ne fay doute que la reuerence du peuple François n'en redoublast en vostre endroiēt, & que vos ennemis ne vous en craignissent d'auantage, & que les sciences iadis avec merueilleuse despense & plus grand honneur de vostre ayeul esbandues par ce Royaume, n'y prissent vn certain & tresasseuré fondement. Lors vn pareil temps à celuy de ces Princes que ie vous represente (qui à la verité fut vn des plus glorieux où la France iamais se soit veue) se reuerroit biē tost, ayāt vn Roy ami des lettres, & doué de la plus rare eloquence qu'on puisse remarquer depuis plusieurs sie-

cles: & l'honneur deu à nostre nation, seulement querelé depuis nos discordes ciuiles, nous seroit incontinent rendu.

Plaise donc à la mesme bonté de Dieu tout puissant vous maintenir (Sire) en la bonne volonté qu'auEZ de composer toutes choses en mieux, & vous donner treslongue & tresheureuse vie pour l'accomplissement de vos saints desirs.
De Paris ce 24. Iuin 1581.

Vostre treshumble & tresobeissant
seruiteur & subiect CLAUDE
FAVCHET, President en vo-
stre Cour des Monnoyes.

The first part of the document
 discusses the general principles
 of the project and the
 objectives of the study.

The second part of the document
 describes the methodology used
 in the study and the results
 of the analysis.



Indice des chapitres du premier liure.

- I. CHAP. *Pourquoy la parole est propre à l'homme: si la langue Hebraique est la premiere de toutes autres langues: & la principale occasion de decouvrir & peupler le monde.* pag. I
- II. CHAP. *Aucunes causes du changement des langues: & où l'on pourroit trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloise.* 7
- III. CHAP. *De quelle langue ont vsé les Gaulois depuis la venue des Romains & François. Pourquoi les François-germains ne planterent leur langue en la Gaule: & quand ils commencerent d'escrire en leur langue.* 13
- IIII. CHAP. *Quelle estoit la langue appelee Romande. Des Romans: quand ils commencerent d'auoir cours: & de la langue Gallonne ou Vallonne, & celle que maintenant nous appellons Françoisse.* 26
- V. CHAP. *Que la langue Françoisse a esté cogneue, prisee & parlee de plus de gens, qu'elle n'est à present.* 39
- VI. CHAP. *Sommaire discours de l'origine de la poesie, & que c'est que les anciens appelloyent Rhythmos, & Vers Rhythmiques anciens.* 49
- VII. CHAP. *Quand la Ryme, telle que nous l'auons, commença: & que les Espagnals & Italiens l'ont prise des François.* 63
- VIII. CHAP. *Qui firent les Trouuerres, Chanterres, Ingloor & Jongloor: que c'est que Ryme Leonine & consonante.* 72

Indice des noms des Poetes François, contenus au second liure.

A Dam de Guienci	184	Courtois d'Arras	182
Adam le Boçu <i>maist d'Arras</i>	196	D Oete de Troyes	158
Alexandre de Paris	83	Durans	182
Andrieu	184	Duc de Braban	148
Aubins de Sezane	155	E Vstace li Peintres	154
B Aude de la Carriere	146	Eustace <i>ou Vistace</i>	82
Baudouin des Autiex	150	F Rere	183
Blondiaux	93	G Aces Brules	222
Blondiaux de Nefle	130	Garin	179
Bruniaux de Tours	147	Gauthier d'Argies	134
C Ar Aufaux d'Arras	155	Gauthier d'Espinois	143
Car Aufaux	156	Gauthier de Soignies, <i>ou de Sa-</i>	
Chanoine de S. Quentin	149	guies	144
Chardon	150	Gauthier de Belleperche	197
Chastelain de Coucy	124	Gilles de Viez-maisons	146
Christien de Troyes	97	Gilles le Viniers	149
Clerc de Vaudoy	167	Girardins d'Amiens	180
Colars li Boureillers	148	Girard de Bouloigne	192
Colin Muset	147	Godefroys de Leigni	103
Courte Barbe	164		

Gomars de Villiers	191	Marie de France	163
Greuillier	191	O De de la Courroierie	142
Guiart	179	Oudart de Lacieie	146
Guillaume Viaux	156	P Errin d'Angecott	151
Guillaume le Viniers	183	Pecrot de Necessé	192
Guillaume de Lorris	198	Philippes Pa	150
Guillaume de la Villeneue	195	Pieros du Riez	197
Guillebert de Berneuille	136	Pierre Gentien	207
Guior de Prouins	88	Pierre de Creon	149
H Aisiaux	182	Pierre de S. Cloot	84
Hebers	105	Q Vens d'Anjou	156
Hues de Braie-selue	159	Quens de Bretraigne	152
Hues de Cambray	181	Quens de la Marche	157
Hugues de Bresi, ou Bersi	151	R Aoul de Biaunais	142
Hue li Maronniers	193	Raoul de Houdanc	96
Hues Piances	181	Raoul de Ferrieres	140
Huistaces d'Amiens	182	Renaut d'Audoa	179
Huon de Meri	107	Renaut de Sabueil	157
Huon de Villeneue	109	Richard de Semilli	138
Huon le Roy	195	Richard de Fournival	145
I Aques d'Espinois	143	Richard de l'Isle	196
Iaques de Chifon	144	Robert de Blois	139
Iaques de Hedinc	148	Robert du Castel	153
Iaquemars Gielee	197	Robert de Marberolles	150
Iehan Bodel	181	Robert de Mauuoisins	155
Iehan de Boues	196	Robert de Reims	140
Iehan Bretel ou Bretiaux	184	Robins de Compiegne	192
Iehan Chapelain	170	Rogerin d'Andeli	156
Iehan du Chasteler	181	Rogers de Cambray	152
Iehā Clopinel, dit de Meung	200	Roix de Cambray	180
Iehan li Cuneliers	154	Roix Adenez	193
Iehan du Pin, ou Pain	164	Rutebeuf	160
Iehan Erars	142	S Ainte des Prez	192
Iehan Frumiaux de l'Isle	156	Sauuage d'Arras	150
Iehan le Galois	167	Simons d'Anthie	145
Iehan de Maisons	152	T Hiebault de Blazon	133
Iehan Monior d'Arras	134	Thiebault de Mailly	93
Iehan Monior de Paris	141	Thiebault Roy de Navarre	116
Iehan li Neuelois	84	Thierry de Soissons	132
Iehan l'Orgueneur	149	Thomas Erars	155
Ionglet	159	Thomas Eriers	156
L Ambert li Cors	83	Thresorier de l'Isle	146
Lambert Ferris	153	V Idame de Chartres	139
M Ahieux de Gant	155	Viellars de Corbie	146
Mapolis	191		



RECVEIL DE L'ORIGINE DE
LA LANGVE ET POESIE FRAN-
çoise, Ryme & Romans.

LIVRE PREMIER.

Pourquoy la parolle est propre à l'homme : si la langue Hebraique est la premiere de toutes autres langnes : & la principale occasion de decouvrir & peupler le monde.

CHAPITRE I.



IEV ayant doué l'homme de la raison, soit (côme disent aucuns) pour le recompenser de la foiblesse de son corps, plus subiect aux inconueniens que pas vne des autres creatures: ou (qui est plus croyable) à fin qu'il eust moyen de louer son createur, voulut qu'il la peust declarer par vn signe apparent, qui est la parole. Car s'il n'eust eu autre excelléce que la raison, elle luy eust aussi peu serui qu'à d'autres bestes: lesquelles bastissans industrieusement leurs nids, eleuans leurs petits, pourchassans leur viure, retournans à leurs repaires, & se defendans de l'iniure du ciel, ou de ceux qui taschent à leur nuire, montrent qu'elles n'en sont totalement despourueues. D'auantage la societé, qui rend les hômes maistres des animaux (quelques forts & malins qu'ils soyent) n'eust peu s'entretenir, s'ils ne se fussent entédus. Et

A.j.

tout ainsi qu'un instrument est muet, qui ne l'enfle de vent, ou touche les cordes des doigts ou de l'archet: aussi la raison conceue en nostre esprit n'eust peu estre declaree (que brutalement) sans la parole: ne ceste-cy tiree hors de la bouche, sans l'instrument de la langue. Puis donc que la parole estoit si necessaire à l'union & entretenement des humains, voire à la louange du grand & admirable ouvrier de ce Monde, d'où vient que chacune langue a si peu d'estendue, & qu'il s'y trouue tel changement, qu'à peine nous pouuons entendre le langage de nos bisayeulx: de maniere que les anciens & nouveaux Iuriconsultes sont plus empeschez à dechiffrer les mots des vieilles ordonnances, pancartes & titres, qu'à discourir de la police. Sans doute les Chrestiens doiuent penser que c'est punition de Dieu: lequel preuoyat nostre malice, orgueil, & ingratitude, versa dessus nous vne confusion de langues: par laquelle il brisa les degrez que nous pensions bastir pour nous aller seoir pres de luy: possible en intention (telle est nostre temerité) de le chasser du ciel. Car si comme la raison est commune à tous les hommes (i'entens bien naiz) il n'y eust eu qu'une lague: nous eussions retenu trop de secrets de Nature, tant par la traditiue de nos peres, que l'aïsee communication par tout le monde: & le temps que nous consommons pour apprendre les paroles, eust esté employé à la cognoissance des choses que nous cherchons. Ceste punition de Dieu, declaree en la Bible par la confusion aduenue au bastiment de la tour de Babel, a esté fableusement representee par les

J'entend la Tour de Babel.

Grecs : qui ont feint que les Geans enfans de la terre , entreprenans de mettre & entasser les plus hautes montagnes, les vnes sur les autres, à fin de monter au ciel, furent deffous accablez par Iupiter. Qui n'est autre chose à dire, sinon que les hommes cuidás avec la force de leur esprit aduenir à la cognoissance de ce qui se fait là hault, se perdent en leurs folles pensées : estans premierement esblouis , & puis consommez par le feu de la diuine sapience.

Quant à vouloir rechercher, quelle fut la langue de nos premiers peres , ie pense que ce seroit vne trop penible, & encore plus vaine curiosité. Aussi à quoy peut seruir telle enqueste ? dit S. Augustin. Que si les Hebreux soustiennent leur langue estre la plus anciéne : comme le pourront-ils prouuer, puis qu'ils sont d'accord de ceste confusion : & qu'il ne se trouue en la Bible endroit qui dise , que de tant d'hommes parlans diuers langages, l'vn retint plus tost que l'autre celuy qui estoit le premier ? Et s'ils perdent ce poinct, n'est-ce pas vne cõsequence necessaire, que les autres langues ne sont descédues de l'Hebraique ? S'ils respondent que leurs mots sont significatifs de la nature des choses : Theodoret dit au contraire qu'Adam, Cain, Abel, Noé, & autres, sont propres à la langue Syrienne ou Aramienne, & non pas moins signifiás. Or n'est-ce du iourd'huy que ce debat d'antiquité de l'ague, a esté meü entre plusieurs natiõs. Car Herodote dit, que les Egyptiens penserent estre nais auant tous autres, iusques à ce que Psammeticus leur Roy (qui viuoit l'an de la creation du monde M M M C C L X X X V I. eust fait

Si la langue Hebraique est la premiere des autres l'agues.

Histoire de Psammeticus.

A.ij.

liurer deux enfans nouueaux nais à des bergers: aufquels il defendit parler en leur presence, & seulement à certaines heures mener des cheures pour les allaiter: imaginant, s'ils estoient eleuez sans ouir proferer aucun langage humain, que nature leur feroit pronocer quelque voix significatiue de leur desir ou passion. Ces enfans donc nourris songneusement, ainsi qu'il auoit ordonné: & le pasteur au bout de deux ans, venant cōme de coustume pour les faire māger, ils se ietterent à ses pieds, & tendans les bras crioient Beccos. Dont il ne fit semblant pour la premiere fois: mais voyant qu'ils continuoient ce cry les iours ensuiuās, il en aduertit le Roy, lequel desirant sçauoir que signifioit ceste parolle Beccos, trouua que les Phrygiens (peuple de la Natolie) appelloient ainsi du pain: & par là iūgea que ceste nation estoit plus ancienne que celle des Egyptiens. Mais qu'eust-il respondu à quelque moqueur, qui luy eut soustenu que c'estoit la voix des cheures, nourrices de ces enfans? Et comme se fust-il demeslé des arguments d'vn Medecin bon physicien, qui luy eust mōstré par raisons naturelles, que tous sourds de naissance sont muets? & par consequent, que la parolle est l'effect du sens de l'oreille: qui a son action par l'instrument de la langue? Aussi Diodore Sicilien, parlant de ceste matiere, dit apres les grāds philosophes: que les premiers hommes ayans le son de la voix confus, peu à peu le distingerent, nommans toutes choses par leur nom. Et qu'estans faschez & assaillis par les bestes, ils s'assemblerent, chercherent des lieux propres pour ha-

Occasion de
peupler &
decouuoir le
monde.

biter, & reglerent leurs langues: toutesfois pour ce que les premiers hommes nasquirent en diuers endroits de la terre, vn son ayant pleu aux vns plus qu'aux autres, fut suiui par ceux du mesme quartier, dont vint la multitude des langues: & voyla ce que en ont escrit les auteurs payens. Si est-il croyable (voire certain) que Dieu voulant (comme i'ay dict) que l'homme peust declarer sa raison, volonte & passion, luy donna la parolle & vn langage: lequel s'est perdu avec d'autres choses singulieres, que le temps mange-tout a cōsommees: d'autant que les hōmes venans à multiplier, & ne pouuans demourer ensemble, ne viure aisémēt en petit pais, furent contraints à la fin de s'elargir, allans habiter les terres vagues. De maniere, que s'esloignās ainsi les vns des autres, ils se pleurent en leurs inuentions: oublians avec le temps, le langage premier. Ce qui apparut bien euidentement, quand ils commencerent à nauiger: pource qu'estans transportez plus loing, ils frequenterent moins avec leurs parens. Et il y a grāde apparence que les regions temperees furent les premieres habitees, comme la Mesopotamie & Palestine: estant vray-semblable, tout ainsi que le cœur & le foye sont (au dire d'vne bōne partie des Medecins) formez en l'homme auant les bras & les iambes: qu'aussi celles du milieu de la terre, ont esté premierement habitees: & que de là sont partis les premiers hōmes, pour aller peupler les autres provinces plus eslongnees. De fait les Philosophes & historiens Ethmiques, s'accordent aucunement en cela avec nos Theologiens: qui pensent que le pre-

A.ij.

mier homme fut créé au pais de Damas. Tant y a, que les plus anciennes marques d'antiquité, & les inuentions plus belles sont venues d'Orient: entre autres le Nauigage, qui est l'art par lequel plus de terres ont esté decouuertes & peuples. Les Pheniciens qui sont orientaux & logez en Palestine, sus le bord du fonds de la mer Mediterranee, sont les premiers qui en ont monsté l'vsage: si vous croyez le Poëte Tibulle, qui dit,

Prima ratem Ventis credere docta Tyros.

Sur, la premiere aux vents hafarda le radeau.

Et les mesmes Pheniciens, semblent auoir esté les premiers voyageurs & maistres sur la mer, au dire de Strabon: ayans par ce moyen decouuert & monsté à diuerses nations, beaucoup de singularitez, & entre autres les lettres: le plus beau secret qu'on eust sceu inuenter, pour conseruer la memoire des choses. Car les auteurs Grecs & Latins sont d'accord que Cadmus Phenicien, communiqua aux Grecs seize caracteres de lettres, depuis portez en Italie par Euander: tellement que les lettres Rommaines ressembloyent à celles des plus anciens Grecs. Et le liure des *Æquivoques* publié sous le nom de Xenophon, dit que ces caracteres apportez en Grece par Cadmus, ressembloyent à ceux des Galates & Meones: lesquels Galates ie pren pour Gaulois. L'origine & antiquité desquels ayant assez descrite en mes Annales, ie ne repeteray en ce lieu, ne qui furent ceux qui peuplerent la Gaule. Seulement ie diray apres Cesar, que de tout tēps ce pais estoit parti en trois peuples, differens en langage, meurs &

Cadmus.

Euander.

loix: sans que luy, ne autre depuis, les ayēt declarez plus amplement. Et Strabon dit que de son temps les Gaulois cōmencerent de faire leurs contracts en langue Grecque. S. Hierosme adiousté que le langage Gaulois estoit doux & abondant, pour lequel rēdre plus graue la ieunesse apprenoit le Latin: mais que les Aquitaniens plus que tous autres se plai-foyent en la lāgue Grecque: possible l'ayans apprise des Marsillois leurs voisins. D'autre costé Cesar disant qu'Ariouiste pour auoir longuemēt demouré en Gaule sçauoit bien parler Gaulois, monstre que la langue de ces deux peuples estoit differente. Et Cornelius Tacitus declare que celle des Gothins decouuroit qu'ils estoient d'origine Gauloise: & que celle des peuples de la grande Bretaigne ne differoit gueres de la Gauloise: qui est toute la lumiere que i'ay peu quāt à present apporter en telle obscurité.

Aucunes causes du changement des langues: & où lon pourroit trouuer les traces de l'ancienne langue Gauloise.

CHAP. II.

ET pource lon peut maintenāt demander, où chacune langue Gauloise, dont parle Cesar, s'est retiree: & si elles sont esteintes & alterees, en quel lieu s'en trouuent les meilleures & plus certaines marques. Outre les causes de la diuersité des langues ia cy dessus recitees, ie croy que (auec le temps qui vse & consume tout) deux choses ont grandement aidé à les changer: lesquelles ie declareray sommairemēt, ne

Deux causes principales du changement des langues.

voulant repasser sur les erres d'autres, qui ont fait vn
La premiere. pareil discours. Je dy donc, que l'vne est la pronon-
 tiation : laquelle alteree par vice de nature , ou par
 accidēt, fait que la parolle n'a pas tousiours eu mes-
 me son en la bouche des hommes naiz sous pareil
 climat. Dont vient que vous oyez aucuns tirer leur
 parolle plus du gosier:autres la contraindre ferrans
 les dens:& quelques vns la ietter du bout des leures.
 Or puis qu'il est certain , que nous sommes tous
 issus d'vn seul pere, vne façon de parler ou pronon-
 cer ayant esté suiuite de quelqu'vn par vice de na-
 ture, ou plaisir des oreilles, son fils l'a prise de luy, &
 de cestuicy d'autres: iusques à ce que par imitation
 elle s'est continuee en vne famille : & finalement
La seconde. estendue en vn peuple & nation. L'autre seconde &
 plus forte cause de la mutation des langues, vient
 du changement des seigneuries , qu d'habitation:
 quand vn peuple est contraint receuoir en sa terre,
 vn nouveau maistre plus puisât : & viure sous loix
 nouvelles. Car vne partie des vaincus, & mesmes les
 principaux, pour euiter le mauuais traictemēt que
 les opiniaftres reçoient, apprennent la langue des
 victorieux, oublians peu à peu la leur propre: ce que
 toutesfois ils ne peuuent si nettement , qu'il ne de-
 meure vne grande diuersité entre la pronontiation
 des naturels, ou des nouveaux & apprentifs. Enco-
 res le plus souuent il adient que les victorieux sor-
 tans d'vn mauuais pais , pour entrer en vn bien gras
 & delicieux , se laissent prendre aux voluptez qu'ils
 rencontrent , & ne les pouans appeller par leurs
 noms propres , sont cōtraints les emprūter de ceux
 qui en

qui en vsoyent : & à la fin eux mesmes vaincus des plaisirs, pour auoir vne entiere ioye, alterer leur langue, qui ne peult declarer tant de delicatesses. Ainsi fut perdue celle des Gots, Francs & Lombars, apres la conqueste d'Espagne, Gaule, & Italie. A quoy les Romains ne furent subiets, quand ils se feirent maistres de ces pais. Car tenâs desia (auant que venir en Gaule) la Grece & partie d'Asie, remplies de toutes belles choses attrayantes, ils s'en aiderent incontinent, despouillans presque ces prouinces de tous leurs ornemens. De sorte que l'or, l'abondance de tous fruits, bestail, & des serfs qu'ils trouuerent deça, ne seruit qu'à continuer & entretenir leurs plaisirs. Aussi les Gaulois ne furent pas moins assuictis par les armes des Romains, que par les delices estrangeres qu'ils apporterent : & lesquelles volōtiers les vaincus embrasserent, voyans qu'ils pouuoient y fournir, & les entretenir aussi aisémēt que leurs seigneurs. Tellemēt que les richesses de ce pais furent cause de faire tant plus tost apprendre les langues, maistresses du plus grand vsage des voluptez.

Puis donc que la force, est vne des principales causes du changement ou alteration des langues : il s'ensuit que les pais qui moins ont esté enuahis & domtez (comme les inaccessibles pour la roideur des montagnes ou marests bourbeux) ont moins souffert de mutation : & par consequent ont gardé leur langue entiere par plus grāde espace de temps. Aussi est-ce la cause pourquoy aucūs pensent, qu'il fault chercher l'ancienne langue Gauloise, aux lieux esquels les Romains n'ont point esté, ou (à tout

Où lon peut
trouuer les
traces de l'ancienne
langue
Gauloise.

B.j.

le moins) peu frequenté: ainsi que la basse Bretagne, Holande, Zelande, les montagnes de Souisse & des Basques. Lesquels pais estans infertiles, rudes & mal-aisez d'aborder, seruirent (comme il y a apparence) de retraite aux Gaulois: qui ne pouuans endurer la seruitude & ioug des Romains, y conferuerent leur liberté avec leur langue maternelle. Car vous lisez au VIII. liure des Memoires de Cesar, que Dumnac Angeuin se sauua au bout de l'Armorique (c'est la basse Bretagne.) Et Florus dit, que les Romains ne s'efforcerent de cōquerir en la Gaule que ce qui estoit bon, laissans le pais inaccessible à cause des paluds. Que si cela est autant veritable que vray semblable, les montagnes des Alpes iadis appelees Lepontiennes (c'est à dire le grand mont de saint Gothard) seruirent de retraite pour les Celtes orientaux: & les marests d'Armorique pour les occidentaux: la Menapie, Batauie, & Frise pour les Belges: Cantabrie & les Pyrenees, pour les Aquitaniens. De sorte que s'il y a aucun reste de l'age Gaulois, il est parmi les Grifons, Basques, Bretons Bretonnans, Holandois, & Frifons: qui maintenant occupent les pais de ces fuitifs. Mais cela me semble plus vray-semblable que certain: car combien nous est-il demouré de mots anciens, par lesquels nous puissions decouurer le vray langage Gaulois? Et si lon dit que Mark en bas Breton signifie cheual: Ek, vn saumon: Dur, la terre: cela ne conclut pas, que tous les autres mots Bretons differens du Latin, soyent vrais Gaulois: puis que l'Aleman souloit aussi appeller vn cheual Mark: & que Ek signi-

Dumnac Angeuin

Mark en bas Breton
 Ek, vn saumon
 Dur, la terre
 car schial signifie

floit en vieil langage, poisson en general, & non pas vne espece, ainsi que le Saumon. Et ie dy encores, qu'il faudroit que le langage des Grifons (qui tiennent les sources du Rhin) ressemblast à celuy des Bretons Bretonans, à tout le moins approchast d'iceluy, puis que c'estoyent des Celtes fuyans la violence Romaine. Et si Bec signifioit lors à Thoulouse vn bec d'oiseau, les Basques vseroient encores de ce mot en mesme signification. Quant à moy, tout ainsi que ie ne voudrois nier, qu'il ne soit demouré beaucoup de parolles Gauloises, parmi le langage des Grifons, Basques, Bretons, & Holandois, aussi ne puis-ie croire, qu'il faille penser que ce soit la vraye langue ancienne: pource que plusieurs rauages populaires sont depuis aduenus, lesquels ayans contraint nos anciens peres de changer leurs demeures, ont aussi donné occasion de mutation de langue. Est-il pas croyable, que quand les Gaulois conduits par Brennus entrerent en Italie, & chasserent les Toscans habitans le pais qu'on appelle Lombardie, que ceux qui ne leur voulurent obeir, se sauuerent dans les montagnes qui flanquent ceste prouince? Puis cinq ou six cens ans apres, quand les Romains furent les plus forts, ces Gaulois (ia accoustumez avec leus voisins) n'eurent-ils pas recours à la mesme force des lieux que les Toscans? Et quand les Gots, Lombards, & autres passerent en Italie, ces montagnes ne seruirent elles pas de retraite aux Romains? Voyla pour le costé regardant l'Italie. Quant à celuy de deça, n'est-il pas croyable que Cesar fist retirer les Heluetiens dans les monta-

B.ij.

Becco pour bec
mais un bec d'oiseau

gnes regardans la Gaule: les Bourguignons & Alemás, ceux que les Romains y auoyent laissez: & les François ces derniers peuples? Cela ne se peut nier puis que lon oyt les montagnars parler Italien, Aleman & François. Ainsi en peut il estre de Basque, Bearn, Cardaine, & autres endroits des monts Pyrenees: par lesquels passans tant de nations diuerfes, pour aller en Hespagne, elles cōtraignirent les peuples qui les fuyoyent, de se sauuer dans tels lieux forts, qui est la cause pourquoy lon y voit vne autre diuersité de langage, tout ainsi qu'aux Alpes.

Pour le regard de l'Armorique (encores que les vieils Gaulois comprinsent sous ce mot les villes maritimes assises sus l'Ocean, ie n'entens parler que du pais auiourdhuy nómé Bretagne) il y a eu aussi bien qu'autre part du changement. Car apres auoir caché les Gaulois, elle a serui aux Romains, quand les Francs conquirent le pais d'entre Seine, Loire, & la mer d'Angleterre: & encores quand les Gots entrerent en Aquitaine: puis quand les Bretons d'Albion (qui est Angleterre) y vindrent à refuge, estans chassés par les Anglosaxons peuples Germaines, que nos Romains appellent Sefnes. Et si ie dy que ces Bretons fuitifs, s'estans logez en vn coin d'Armorique, en luy faisant chager de nom quant & quant y apporterent leur langue, sera-ce pas chose plus vray-semblable, que soustenir que le langage Breton Bretónant soit celuy des vrais Gaulois? Je conclu donc que le temps, la force, meffange & frequentation de diuers peuples, ayant esteinte ceste ancienne langue, il faut en diuers lieux de France

chercher les traces de son antiquité. Et que chacune prouince peult fournir de quelque mot, & les dernier vaincues plus que les autres. Pour la preuve dequoy il suffira dire cōme en passant que nous auons encores des mots recogneus pour anciens Gaulois, & qui signifiēt aujourdhuy la mesme chose que iadis. Comme *Alauda Aloete*, *Bulga Bouge* & *Bougete*, *Benna Banneau* (qui est vne sorte de charroy à ridelles closes pour porter du sablon ou autre chose, qu'on ne veut esandre par la voye) & *Combennones*, dont ie soustiens que vient *Compaignon*, le B se tournant en la prononciation bien aisément en P: & autres que ie laisse, n'estant quant à present mon entreprise declarer l'origine ou etymologie de nos mots.

De quelle langue ont vsé les Gaulois depuis la venue des Romains & François. Pourquoi les François-germains ne planterent leur langue en la Gaule: & quand ils cōmencerent d'escrire en leur langue. CHAP. III.



QVANT au langage, duquel nos predecesseurs ont vsé depuis que les Romains furent chassez de la Gaule, iusques au Roy Hue Capet & ses enfans, ie croy qu'on le doit appeller Romand plustost que François: puis que la plus part des parolles sont tirees du Latin. La lōgue seigneurie que les Romains eurent en ce pais, y planta leur lāgue: & se trouuent d'assez bons tesmoignages, que quād les Francs entrerent en la Gaule, le peuple parloit ia vn lāgage corrom-

B. iij.

pu du Romain & de l'ancien Gaulois. De maniere que les Gentils-hommes de ce pais, faicts Senateurs Romains auoyent peine d'apprendre le Latin: tout ainsi que pourroyent auourd'hui aucús seigneurs de la basse Bretagne, eleuez en leurs maisons paternelles, que neátmoinson oyt parler François, pour ce qu'ils l'ont appris de leurs peres, meres, ou seruiteurs nourris en France. C'est pourquoy en vn panegyric Pacatus s'excuse enuers l'Empereur Theodose, s'il n'est tant eloquent que ceux qui estoient naiz en Italie: pour ce (ie croy) qu'estant Gaulois, il luy falloit apprendre le langage Latin. Vray est que ce n'estoit avec telle difficulté qu'auourd'hui, puis qu'ils le pouoyent appredre comme nous faisons l'Aleman, l'Italien ou l'Espagnol, hantás parmi ces nations: & pource ils nourrissoyent à ceste fin des esclaves parlans Latin & Grec, comme vn certain dit en son Ephemeride auoir appris le Grec:

Conloquio Graiorum assuefactus famulorum.

M'accoustumant parler avec esclaves Grecs.

Ie ne fay doute que nos François s'estans faits maistres de la Gaule, n'y ayent apporté beaucoup de nouveauté, aux mœurs & langage des anciens habitans, puisque leurs Rois estans Sicambriens (ainsi que dit Fortunat d'Aribert Roy de Paris:

Cum sis progenitus clara de gente Sicamber,

Floret in eloquio lingua Latina tuo.

Combien que sois issu de gent Sicambrienne,

Le langage Latin coule en la bouche tienne)

il est croyable que plusieurs des vaincus le vouldrent apprendre, à fin de plaire aux victorieux. Tou-

*aribert
na jamais
c'est le Roy
d'acquiescer
par passage
que luy fit
degober son
aion*

tesfois les Francs venus de mauuais pais, ne furent pas si curieux d'introduire leur langue que les Romains : tât pour les raisons que i'ay dittes, que pour auoir laissé viure les anciens habitans de la Gaule en leurs loix: vser de mesmes habillemens, armes & enseignes de guerre, que deuant leur venue. De sorte que durant leur seigneurie la iustice se rendoit en Gaule selon les loix Françoises, Gottiques, Bourguignones & Romaines. Le tesmoignage que d'eux porte Agathie, autheur Grec, viuant du temps des enfans de Clouis, m'a semblé pouuoir estre ici mis: pource qu'il fait aucune mention de leur langage, & qu'il a esté cy deuant mal interpreté en Latin.

Ceste natió (dit-il au premier liure) est si prochaine d'Italie, que les deux pais marchissent: toutefois les anciens les ont appelez Germains, pource qu'ils habitoient le long du Rhin, & tiennét les prouinces voisines de ceste riuere avec la plus grande partie des Gaules, qu'ils occupent non par droit d'heritage, ains par force d'armes. Outre cela ils ont la ville de Marseille, iadis colonie des Ioniens, peuplée par les Phocenses, que les Medes chasserent de leur terre du téps de Darius fils d'Hystaspes roy de Perse. Laquelle ville se gouernant iadis à la Grecque, est maintenant deuenue Barbare: pour ce qu'ayant laissé son ancienne façon de viure, elle obeit aux ordonnances de ceux qui luy cōmandent. Combien que pour le present elle ne semble pas estre gueres decheute de son ancienne dignité: d'autant que ces Germains ne sont pasteurs comme les autres Barbaires, ains vsent & s'aident beaucoup de la police,

" loix, façons & coustumes Romaines , tant en leurs
 " assemblees , que nopces , & medicaments. Ils sont
 " Chrestiens , & sur tous autres de la bonne opinion
 " & creance. Outre cela ils ont par les villes des Eues-
 " ques & prestres obseruans les iours des festes, tout
 " ainsi que nous. A la verité encores qu'ils soyent Bar-
 " bares au reste, ils me semblét estre de bônes mœurs
 " & merueilleusement ciuils & courtois: n'ayans rien
 " qui les rende differens de nous , que l'estrangeté de
 " leurs habillemens, & le son de leur voix maternelle.
 " Quant à moy ie les loue & admire grâdemment tant
 " pour leurs vertus excellentes, que la droicte iustice
 " qu'ils font aux autres , & la concorde gardee entre
 " eux. Car encores que parci deuant & de nostre tēps
 " mesme leur empire ait esté diuisé entre trois prin-
 " ces & plus: toutesfois il ne se trouue point que ia-
 " mais il y ait eu guerre entre eux, ne bataille qui aye
 " souillé le pais de leur propre sang. Combien que
 " volontiers & presque necessairement les grans roy-
 " aumes qui sont egaux en force, enflent ceux qui les
 " tiennent, & leur engendrent vn desir de comman-
 " der: avec autres infinies passions, causes de seditions
 " & troubles. Ce neantmoins encores que les royau-
 " mes soyent diuisez, il ne se trouue entre eux rien de
 " cela. Que si d'adventure il s'ourd contention entre
 " les princes pour aucune chose, tous les autres se pre-
 " parent côme pour guerroyer & donner la bataille,
 " marchans en tel equipage. Mais les armées & les
 " deux princes ennemis ne sont pas si tost l'vn deuant
 " l'autre, que tout soudain, oublians leur querelle, ils
 " retournent en amitié, & commandent à leurs chefs
 " laisser

laisser plustost vuidier leur differend par la voye de ..
iustice, que par celle des armes. Que s'ils ne veulent ..
obeir, ils les font eux-mesmes combatre seul à seul, ..
& prendre le hazard: disans que la raison, ne la cou- ..
stume du pais ne veulent pas que sous ombre d'ini- ..
mitié particuliere, la communauté de leur patrie ..
souffre dommage aucun. Sur telles remonstrances ..
ils s'appaissent, despouillent leurs armes, rompent ..
incontinent leurs assemblees, & se frequētent libre- ..
ment toute inimitié ostee. Par cōsequent leurs sub- ..
iets honorēt la Iustice & leur patrie tout ensemble: ..
& les princes se monstrent traittables & benins en ..
temps & lieu. Delà vient que leurs forces estans ..
grandes, & vfans de mesmes loix, ils font de grandes ..
& belles conquestes sans crainte de rien perdre. Car ..
il ne faut douter que là où la iustice & equité sont ..
gardees, la Republique ne soit heureuse, de longue ..
duree, & malaisée à forcer par ses ennemis. Ainsi ..
donc les Francs ayans choisi vne bonne façon de ..
viure, ils s'esuertuent de se surmonter eux-mesmes ..
premierement, & puis tous leurs voisins: & les en- ..
fans heritent du royaume de leurs peres.

Or ayant à parler de l'origine de la langue Fran-
çoise, il m'a semblé bõ d'approprier en cest endroit
ce discours d'un autheur ancien: tāt pour represen-
ter vne partie des mœurs & façõs de faire de nos de-
uâciers, & la successiõ hereditaire de nos Roys (mal
à propos pour la paix de nous & de ceux qui vien-
dront apres nous, debatue depuis peu de temps)
qu'aussi pour ce qu'il fait mention de la rudesse de
nostre langue anciēne, laquelle nos Roys de la pre-

C.j.

miere race s'efforcerét de polir, & entre autres Chilperic, qui voulut adiouster à l'Alphabet Latin quatre caracteres O ✱ Z Π, ainsi representez aux liures de Gregoire de Tours imprimez : ou v & d, au lieu du Π comme portent aucuns escrits à la main : que monsieur Pithou sieur de Sauoye tresçauant aduocat en la Cour de Parlement, dit estre le grād Ω des Grecs, ou ϣ, & les Cheth, Theth & W au des Hebreux, dont les noms se trouuét encores escrits sur les caracteres, que bien que mal representez en les exemplaires & les miens escrits à la main il y a cinquens ans & plus. Ce qui luy fait vray-semblablement penser que ces lettres furent adioustees par ce Roy, nō tant pour la langue Latine (qui tousiours s'estoit contentee des siennes.) que pour aider la Franciktheusch (c'est à dire Frāçoise Thioise) laquelle auoit besoin de semblables lettres pour faire sonner plus ouuertement ses w, ow, cht, ht, ũ, au, & autres prononciations qui luy sont frequentes, & ne se peuuét représenter par simples lettres Latines. Ce qui à son opinion auoit plus d'apparence que tout ce qu'en a voulu dire l'Abbé Triteme. Quant à ce qu'on pourroit trouuer estrange, qu'vn Roy de Frāce fust allé emprunter des lettres de la langue Hebraique tant esloignee de la sienne: le dit sieur Pithou respōdoit en vn mot, que par la mesme histoire de Gregoire il appert que ce Roy se gouernoit fort par Iuifs, & entre autres par vn nommé Prisc, qui faisoit ses prouisions & estoit l'vn de ses plus favoris. Mais pour plus grāde preuue, il employoit ce que Otfrid moine de Wissembourg & disciple de Raban Maur

Abbé de Fulde, escrit au prologue Latin de son liure des Euágiles, intitulé La grace: composé en langage & vers Thiois, & adressé à Luithbert Euesque de Maience. Duquel nous auõs bien voulu extraire ce qui s'en suit, tant pource qu'il appartient aucunement à ce discours, que pource que le liure n'est pas fort commun: du moins entre ceux de nostre nation. Il dit donc ainsi:

Dum rerum quondam sonus inutilium pulsaret aures quorundam probatissimorum virorum, eorumque sanctitatem laicorum cantus inquietaret obscœnus, à quibusdam memoria dignis fratribus rogatus, maximèque cuiusdam Venerandæ matronæ verbis nomine Iudith, vt partem euangeliõrũ eis Theotiscè cõscriberem. Et peu apres, Scripsi nanque Euangiliorum partem Franziscè compositam. Puis il adiouste, Cordis præcordia lectiones has Theotiscè conscriptas memoria tangent. Huius enim linguæ barbaries vt est inculta & indisciplinabilis atque insueta capi regulari freno Grãmaticæ artis: sic etiam in multis dictis scripto est propter literarum aut congeriem, aut incongruam sonotatem difficilis. Nam interdum tria v v v, vt puto, quærit in sono, priores duo consonantes, vt mihi videtur, tertio in vocali sono manēte. Interdum verò nec A, nec E, nec I, nec V, vocalium sonos præcauere potui. Ibi Y græcum videbatur ascribi: & etiam hoc elementum lingua hæc horrescit, interdum nulli se characteri, aliquotiens in quodam sononisi difficile iungens. K & Z sæpius hæc lingua extra vsũ latinitatis vtitur, quæ Grammatici inter literas dicunt esse superfluas. Ob stridorem autem interdũ dẽtium, vt puto, in hac lingua Z vtimur, K autem ob faucium sonoritãtẽ. Patitur quoque metaplasmi figuram, nimium tamen assi-

C.ij.

duè, quam doctores Grammaticæ artis vocant synaliphã. Et hoc nisi legentes prævideãt, rationis dicta deformius sonant: literas interdum scriptione seruantes, interdum verò Hebraicæ linguæ more vitantes, quibus ipsas literas ratione synaliphæ in lineis, ut quidam dicunt, penitus amittere & transilire moris habetur: non quo series scriptionis huius metrica sit subtilitate constricta, sed schema omæoteleuton assiduè querit. Aptam enim in hac lectione & priori decem & consimilem quarunt verba in fine sonoritatem: & non tantùm per hanc inter duas vocales, sed etiam inter alias literas sæpius patitur collisionem synaliphæ. Et hoc nisi fiat, extensio sæpius literarum ineptè sonat dicta verborum. Quod in communi quoque nostra locutione, si solerter intendimus, nos agere nimium inuenimus. Querit enim linguæ huius ornatus & à legentibus synaliphæ lenem & collisionem lubricam præcauere: & à dictantibus omæoteleuton, id est consimilem verborum terminationem obseruare. Sensus enim hic interdum ultra duos, vel tres versus, vel etiam quatuor in lectione debet esse suspensus: ut legentibus quod lectio signat, apertior fiat. Hic sæpius I & O cæteræque similiter cum illo vocales simul inueniuntur inscriptæ, interdum in sono diuisæ vocales manentes, interdum coniunctæ priore transeunte in consonantium potestatem. Duo enim negatiui dum in latinitate rationis dicta confirmant, in huius linguæ usu penè assiduè negant: & quantis hoc interdum præcauere valerem, ob usum tamen quotidianum, ut morum se locutio præbuit, dictare curavi. Huius enim linguæ proprietas, nec numerũ nec genera me conseruare sinebat. Interdum enim masculinum latinæ linguæ in hac feminino protuli, & cætera genera necessaria simili modo permiscui: numerũ pluralem singulari variavi.

Et tali modo in barbarismum & solæcismum sapias coactus incidi. Horum supra scriptorum omnium vitiorum exempla de hoc libro Theotisce ponerem, nisi irrisionem legentiū deuitarem. Nam dum agrestis linguæ inculta verba inferuntur latinitatis planitiæ, cachinum legentibus præbent. Lingua enim hæc velut agrestis habetur, dū à proprijs nec scriptura, nec arte aliqua vllis est tēporibus expolita. Quippe qui nec historias suorum antecessorum, ut multa gentes cætera, commendant memoriæ: nec eorum gesta vel vitam ornant dignitatis amore. Quod si raro contigit, aliarū gentium lingua, id est Latinorum vel Græcorū, potius explant. Cauent aliarum, & deformitatem non verecundant suarū. Stupent in alijs vel literula parua artem transgredi, & penè propria lingua vitium generant per singula verba. Res mira, tam magnos viros, prudentiæ deditos, cautela præcipuos, agilitate suffultos, sapiētia latos, sanctitate præclaros cuncta hæc in alienæ linguæ gloriam transferre, & vsum scripturæ in propria lingua non habere.

C'est à dire, Et pource que plusieurs hommes de bien auoyent les oreilles batues de choses vaines, & que leur saincteté estoit molestee par les vilaines & fales chansons des laics; ie fū iadis prié d'aucuns de mes freres de bonne memoire, & principalement d'vne dame honorable nommee Iudith, d'escrire en leur faueur partie des Euágiles en l'âge Thiois, &c. & peu apres, Car i'ay mis en Francois partie des Euangiles, &c. Puis il adiouste, Cest escrit mis en Thiois touchera iusques au fonds du cœur. Toutefois outre que ceste langue est tant barbare qu'elle ne recoit aucun ornement, & ne peult estre enseignee n'entrer en regle contenue par le frein de l'art

C.iiij.

" de Grammaire : plusieurs de ses parolles se peuuent
 " difficilement escrire, tant à cause de la multitude de de
 " ses lettres entassees l'une sus l'autre, que leur son mal
 " ordonné. Car ie pense que par fois il luy conuient
 " prononcer trois vvv: à scauoir les deux premiers en
 " consonâte, ainsi qu'il me semble, & le troisieme en
 " voyelle. Par fois ie n'ay peu fuir le son des voyelles
 * " A E I V en lieu qu'il falloit mettre l'Y grec, qui est
 " vne lettre que ceste l'ague a en horreur. Par fois cõ-
 " tre l'usage des Latins elle se sert du K & du Z, les-
 " quels ne se peuuent ioindre à nul autre caractere,
 " ou à tout le moins difficilement. Qui est la cause
 " pourquoy les Gramairiens les mettent entre les let-
 " tres superflues. Toutefois nous vsons du Z pour re-
 " presenter le grincemêt des dents, & du K pour faire
 " le son de la gorge. Ceste langue est aussi subiette à
 " la figure appelée Metaplasme (c'est à dire transfor-
 " mation, qui aduient quand la derniere syllabe se
 " chage sous mesme cas) mais encore plus à celle que
 " les docteurs de Gramaire appellent Synalephe (qui
 " est quand la voyelle estant derniere d'un mot est
 " mangée par celle qui commence le mot suyuant.)
 " A quoy si ceux qui lisent ne prennent garde, ils de-
 " figurent & rendent malplaisant ce qui est bien dict
 " & composé. Par fois nous retenõs les lettres en leur
 " escritura : par fois aussi nous les euitons (à la façon
 " des Hebrieux qui ont accoustumé, comme disent
 " aucús, d'oster ou passer des lettres, à cause de la syn-
 " alephe) non pource que l'ordre de ceste maniere
 " d'escrire, soit sujet & lié à la subtilité des metres ou
 " vers: mais pource que la langue cherche cõtinuel-

lement la figure Omioteleuton : car telle composition veut toujours auoir vne pareille terminaison ou lisiere de mots. Ce qui est bien souuent cause non seulement de manger les voyelles par synalephe, mais encores d'autres lettres, lesquelles si quelcun vouloit laisser, il aduiendroit que les vers seroyent desmesurez & mal-sonnans : chose que nous pratiquons souuent en nostre commun parler, quand nous y voulons prendre garde de plus pres. Pource que ceste langue requiert tel ornemēt, & que ceux qui la lisent, aduisent à la synalephe, & ceux qui composent à l'omioteleute, c'est à dire, consonāce : pour à laquelle venir il fault par fois tenir le sens suspens par deux ou trois vers, à fin de le rendre plus clair & intelligible à ceux qui lisent. Bien souuent en telle composition I, & O, avec autres voyelles se trouuent escrites ensemble par fois retenant leur son de voyelles ; & par fois estās coniointes, la premiere deuient consonāte. Deux negatiues qui sont prises en Latin pour vne affirmatiue, sont presque ordinairement vne negatiue. Et combien que ie m'en peusse garder, i'ay esté contraint le pratiquer pour suiure la maniere de parler & façon cōmune & vsagere. Car le naturel de ceste lāgue ne me permettoit obseruer ne les nombres ne les genres. Et pource i'ay par fois fait d'vn mot masculin Latin, vn feminin en ceste lāgue : & en pareil i'ay entremeslé les autres genres selon la necessité, faisant d'vn phrrier vn singulier, tombant par ce moyen assez souuent, mais par cōtrainte, en Barbarisme (c'est à dire, corruption de parolle) & Solecisme (c'est à dire, vi-

" cieuse oraison.) De quoy ie pourroy monstrier plu-
 " sieurs exemples pris de ce present liure escrit en
 " Thiois ; si ie n'auoy desir de fuir la moquerie qu'en
 " feroient les lecteurs. Car les rudes mots d'une lan-
 " gue rustique, meslez parmi la douceur Latine, ne
 " font qu'apprester à rire. Aussi ceste langue est bien
 " tenue pour rustique, puis qu'elle n'a iamais esté
 " polie par les siens, ne par escritures, ne par aucun
 " art ou estude. N'ayant iamais aucun d'eux escrit l'hi-
 " stoire ou faits de leurs maieurs, ainsi que les autres
 " nations, pour augmenter leur memoire ou hōneur.
 " Que s'il est aduenu quelquefois (mais c'est bien ra-
 " rement) ils l'ont fait plustost en langue estrangere,
 " c'est à dire Latine ou Grecque. Et combien qu'ils se
 " gardent de faillir és autres langues, ils n'ont point
 " de honte voir la leur si laide & mal polie. Ils admi-
 " rent les autres & craignent d'y faillir d'une seule pe-
 " tite lettre, chopans presque à chacun mot de la leur.
 " Chose esmerueillable, que de si grans personages,
 " tant prudens, les plus aduisez qu'on scauroit trou-
 " uer, subtrils, sages & renommez de saincteté, facent
 " tant d'honneur à vne langue estrangere, sans vou-
 " loir mettre en vsage la sienne propre.


Voila la plainte que fait Otrid de la pauureté de
 la langue Françoisse Thioise. Qui monstre assez que
 l'intérior de Chilperic n'auoit esté receuë des siens
 non plus que ses vers, ses hymnes & ses messes : fust
 pour le peu de respect qu'ils porterent à sa memoire
 depuis sa mort, ou par leur propre nonchalance.
 Si n'ay-ie voulu pour cela laisser tel discours en ar-
 riere, quand ce ne seroit que pour esclaircir ce lieu
 de nostre

de nostre Histoire, qui semble n'auoir esté iusques ici assez entendu : & qu'à prendre de pres garde à ce que ce moine (viuant enuiron l'an DCCC LXX) dit, il monstre que nostre ryme Omiorleute dont nous parlerons ci apres; estoit ia en vsage entre nos François Thiois : sinon en escriture, pour le moins en chansons & vaudevilles. Mais pour reprendre mon propos, ie dy que ce qui a plus empesché la croissan- ce & augmentation de la langue François, & retenu plus de mots Latins en la bouche des François & Gaulois, ç'a esté la religion Chrestienne, receüe par l'vn & l'autre peuple selon la doctrine des Papes de Rome, lesquels deça n'vsoyent point d'autre lague que de la Latine. Tellement que les Gaulois & François voulans paruenir aux dignitez Ecclesiastiques (toufiours honorees) estoient contraints appredre le Latin. Vray est que nos Roys ayans leur royaume estendu iusques dans la Germanie, & Pepin estant venu des Ducs d'Austrasie: la Cour de France estoit durant les deux premieres familles hantee de deux sortes de gens parlans diuers lágages, à sçauoir ceux de deça la riuere de Meuse, Gaulois-Romain, ceux de delà (vers & outre le Rhin) Theufch, ou si voulez parler plus modernement, Thiois. Ce qu'il ne fault trouuer estráge, pource que la plus part du pais de Belges, qui est le long du cours du Rhin, s'appelloit (mesme sous les Empereurs Romains) *prima & secunda Germanica*: cõprenant les Eueschez de Strazbourg, Spire, Wormes, Mayence, Cologne & Túgres qui maintenant tient son siege au Liege. Et ie pense que ce nom luy demoura pource que la meil-

D.j.

leure partie des habitans parloit Germain, y estans plusieurs nations d'outre le Rhin venues habiter. Les noms que Charles le grand donna aux vents & mois en sa langue François-Germaine, montrent que la langue Romande qui se parloit du temps de ses enfans, ne celle dont maintenant nous vïons, n'approchent aucunemét du François-Germain, & que la nostre tient plus de la Romaine ou Latine. Qui peut estre la cause pourquoy ceux qui du tēps de cest Empereur viuoient delà la Meuse, estoient estimez parler Theutonic ou François Thiois : & ceux de deça, Romain : pource qu'on appelloit ce quartier où nous demourons, France-Romaine. Et s'uyuât cela au Concile tenu à Tours l'an DCCCXII. il est porté par le XVII. article, *Quilibet Episcopus habeat Omilias, &c. Et easdem quisque apertè traducere studeat in Rusticam Romanam linguam & Theotiscam*: c'est à dire, en langue Romande & Thioise.

Quelle estoit la langue appelee Romande. Des Romans: quand ils commencerent d'auoir cours: & de la langue Gallonne ou Wallonne, & celle que maintenant nous appellons Françoisise. CHAP. IIII.

 ESTE l'âge Române n'estoit pas la pure Latine, ains Gauloise corrompue par la longue possession & seigneurie des Romains: que la plus part des hommes habitans depuis ladicte riuere de Meuse iusques aux monts des Alpes & des Pyrenees parloyent. Car la France que Luitprand au chapitre VI. du premier

liure de son histoire appelle Romaine, comprenoit seulement iusques à Loire. Et pour monstrier que parler Roman, ne s'entendoit pas au temps iadis pour parler Latin : ie m'aideray de ces vers pris du Roman d'Alexandre, composé par gens viuans environ l'an MCL. sous Louys le Jeune, Roy de France.

La verté de l'Histoir' si com' li Roix la fit,

Vn Clerc de Chasteaudú, Lambert li Cors l'escriit :

Qui de Latin la trest, & en Roman la mit.

Il faut donc dire que Latin & Roman fussent differens : puis que cestuy-cy tire du Latin vne histoire pour la mettre en Roman. Il est vray que ces vers sont faits plus de CCC. ans apres Charles le Grand.

Et qu'ainli ne soit, qu'on entédoit il y a DCCC. ans, que parler Rustic Romain fust le langage commun des habitans de deça Meuse : il ne faut que lire ce qu'a escrit Guitard en son histoire de la discorde des enfans de l'Empereur Louys le Debonnaire, aduenue en l'an DCCCXLI. Car faisant mention de Louys Roy de Germanie & de Charles le Chauue son frere Roy de France Westrienne ou Occidétale (c'est à dire de ce qui est entre Meuse & Loire) il dit que les deux Roys voulans assurez ceux qui les auoyent suyuis, que ceste alliance seroit perpetuelle, ils parlerét chacun aux gens de son pair (c'est le mot dont ledit Guitard use) à sçauoir Louys Roy de Germanie aux François Westriens (qui suyuoient ledit Charles) en lague Romaine (c'est à dire la Rustique) & Charles à ceux de Louys (qui estoient Auftra-siens, Alemans, Saxons, & autres habitans delà le Rhin) en lague Theutonique, qui est la Theotisque

D.ij.

*reste on traite
Pour tiree.
tout veut ce mot de
la troisieme de vers
glade ces pour y trad*

dudit Cōcile de Tours: ou, comme i'ay dit, Thioife.
 Les parolles du Serment que Charles fit en langue
 Romaine furent telles; ainsi que ie les ay prises d'un
 liure escrit il y a plus de cinq censans. *Pro dō amur &
 pro xpian poblo & nostro commun saluament dist di en a-
 uant inquant d's sauir & podir me dumat si saluareio cist
 meon fradre Karlo & in adiudha, & in cadhuna cosa si
 com hom p dreit son fradra saluar dist ino quid il vn altre si
 faret. Et ablu dher nul plaid. nūquam primdrai que meon
 vol cist meon fradre Karle in d'amo sit. Et le peuple de
 Westrie respond en mesme langage: Si Lodhuuigs
 sagrament que son fradre Karle iurat cōseruat, & Karlus
 meo sendr, de suo part n̄ lo stanit: Si io returnar non lint pois
 neio nenuls cui eo returnar int pois in nulla aiudha contra
 Lodhuuig nunli iuer. Or ne peut-on dire que la lan-
 gue de ces sermēs (laquelle Guitard appelle Romaine)
 soit vrayement Romaine (i'entens Latine) mais
 plustost pareille à celle dont vsent à present les Pro-
 uençaux, Cathalans, ou ceux de Languedoc. Et il
 appert par les liures composez en langue Latine du
 temps de Charles le Chauue, qu'il y a grande diffe-
 rence entrē ce Serment & ce qu'ils tenoyent lors
 pour Latin. Il faut donc necessairement conclure,
 que ceste langue Romaine entendue par les soldats
 du roy Charles le Chauue, estoit ceste rustique Ro-
 maine, en laquelle Charles le Grand vouloit que les
 Omelies preschees aux Eglises fussent translatees: à
 fin d'estre entendues par les simples gens; comme
 leur langue maternelle; aux profnes & sermons:
 ainsi qu'il est aisé à deuiner. ou iuger.*

Il reste maintenant, scauoir pour quoy ceste lan-

gue Romaine Rustique a esté chassée outre Loire, delà le Rosne & la Garone : ce que ie confesse librement ne pouuoir asseurer par tesmoignages certains. Car qui seroit cestuy-la tant hardi, de seulement promettre pouuoir tirer la verité d'un si profond abyfme, que celuy où l'ignorance & nonchalance de sept ou huit cens ans l'a precipitée? Toutefois i'en diray bien des causes & raisons sinõ vrayes, à tout le moins vray-semblables. Et s'il est loisible de deuiner, & les coniectures ont lieu en ceste matiere (comme ie croy qu'elles doyuent auoir) ie soustiés que le partage des enfans de l'Empereur Louys Debonnaire, apporta vne grande mutation en l'estat de France : & nõ seulement separa leurs subiets, mais encores rompit toute l'ancienne societé, que les François & Gaulois demourans deçà la Meuse auoyent avec ceux de delà : pour les grandes guerres que les freres, enfans dudit Empereur Debonnaire, eurent les vns contre les autres : & lesquelles apres la mort de presque toute la noblesse (tuee en la bataille de Fontenay) grandement altererent les alliances, que les seigneurs viuans sous vn si florissant empire, prenoyent aussi tost loing que pres. Car durât le regne de Pepin, Charles le Grád, & Louys son fils : l'Austrazien, Saxon, Bauierien, Aleman, qui se marioit en Westrie, Bourgogne, Italie, Septimanie (qui est Lâguedoc) ou en Aquitaine : ne craignoit point de perdre ses heritages, ainsi qu'il est porté par vn article de la diuision que Charles le Grand fit de ses Royaumes entre ses enfans. Là où depuis Charles le Chauue (soit que la clause & article susdit eussent

D.iiij.

esté oubliez en l'appointemét fait l'an DCCCXLIII, entre les trois freres, enfans dudit Debonnaire : ou pour quelque autre raison que nous n'auons point trouuee écrite) il n'y eut plus d'esperance de se reioindre, chacun voulant auoir vn Roy de son langage. Voyla pourquoy les Austrasiens n'eurent agreable ledict Charles le Chauue, quand il voulut prendre le royaume de Lothaire son nepueu, mort sans enfans legitimes : ne les Westriens, Charles le Gras, & encores moins Arnoul, quand ils s'efforcèrent de les gouuerner durant la minorité de Charles le Simple : voulant (ainsi que i'ay dit) chacun estre commandé par vn homme de sa lague. Ce qui apparut bien euidentement, quand la famille de Pepin vint à faillir au Royaume de Germanie: d'autât que les Italiens firent roy Berâger, les Saxons Henri le Fauconnier, & quelque temps apres les Westriens Hue Capet, marris de ce que Charles Duc de Lorraine sentoit trop son Alemand.

il me comte
Des Româs.

Ceste derniere separation de Capet fut cause, & à mon aduis appporta vn plus grand changement, voire (si i'ose dire) doubla la langue Romande. Car son entreprise estant suyuie de plusieurs autres seigneurs, ia gouuernans les grandes Comtez & Duchez, ils se monstrerent nō pas roys (car ils n'auoyēt l'authorité acquise de si longue main que Hue Capet, venu d'vn grand pere & d'vn grand oncle roys) mais vsurpateurs de tous droits royaux, tenâs cour à part, battans monnoye, & ne se rendâs subiets qu'à tel seruice qu'il leur plaisoit faire à ce Roy, aussi nouueau en sa dignité, qu'eux mesmes qui l'a-

uoient supporté contre l'apparent heritier de la couronne, pour auoir part au butin, plustost que pour affection qu'ils luy portassent, ou desir de reformer les abus lors regnans. De maniere qu'ils ne se soucierent beaucoup de háter la cour de ce nouveau Roy, ne se patrôner sur ses mœurs, & encores moins suyure son langage : qui à la fin ne se trouua de plusgráde estendue que son domaine, raccourci par ces Harpies. Car ledit Hue Capet & Robert son fils ne iouissoyent d'aucune ville de marque, fors d'Orleans, Paris & Laon : pource que les autres auoyent leurs Comtes, & les prouinces des Ducs, qui tenoyent grand territoire. Côme Richard, seigneur de toute Normandie : Hebert qui estoit Comte de Meaux & Troyes, c'est à dire de Brie & Chápagne: Thiebault Comte de Chartres, Blois & Tours: Guillaume Duc de Guyenne, & Comte de Poictou: Geoffroy Comte d'Anjou: lesquels depuis accreurent grandement, pource que ceux de Chartres ioignirent à leur domaine Champaigne & Brie par vrsurpation : ceux de Normádie, Angleterre : la maison d'Anjou, Touraine. Tellement que lon veit en Fráce de belles cours & magnifiques tout à vn meisme temps. Car le Comte d'Anjou espousa l'heritiere d'Angleterre & Normandie. Le Duc de Guyenne auoit les hommages d'Auuergne, Limosin, d'Angoulmois, Agenois, & de toute l'Aquitaine. Le Cõte de Champaigne, Brie, & tout ce qui estoit depuis l'emboucheure de la riuier de Marne dans celle de Seine, iusques vers la Lorraine : & de là retournant à Sens. Les Berangers, toute la Prouence, Láguedoc.

& Cathalongne. Ce qui donna occasion aux poëtes & hommes ingenieux, qui en ce temps-la voulurent escrire, vser de la langue de ces Royetelets, pour dauantage leur complaire, & monstrier qu'ils n'auoyent que faire d'emprunter aucune chose de leurs voisins.

Quand les
Romans
commence-
rent d'auoir
cours.

Ce fut lors (ainsi que ie pense) qu'escrire en Roman commença d'auoir lieu, & que les Conteor & Jugleor, ou Jongleurs, Trouuerres & Chanterres, coururent par les cours de ces Princes: pour reciter ou chanter leurs contes sans ryme, chafons & autres inuentions poëtiques: vsans du Romain rustique, ainsi que du langage entendu par plus de gens, encores qu'il leur eschapaft assez de mots de leur terroir. Delà vient que lon trouue tant de liures de diuers dialectes, Limosin, Wallon ou Frâçois, & Prouëçal, portans le nom de Romans: voulans les poëtes donner à cognoistre par ce tiltre, que leur œuure ou lágage n'estoit pas Latin ou Romain Grammatic, ains Romain vulgaire. Ce que ie deuine (car autrement ie neveux asseurer vne chose tant obscure) par vn passage d'vn liure composé enuiron l'an MCCXXVII. ou XXVIII. par Huon de Meri: qui dit au commencement du Roman intitulé le Tournoiment d'Antichrist:

- ” N'est pas oiseux, ains fet bon œuure
- ” Li trouuerre qui sa bouche euure
- ” Por bonne œuure conter & dire,
- ” Mais ki bien treuue plain est d'ire
- ” Quant il n'a de matere point.
- ” Ioliuetez semond & point

Mon

*Huon de Meri
peu de sermoys*

Les vers sont en l'antiquité

- Mon cuer de dire aucun biau dit.
- Mais n'ai dequoy, car tout est dit
- Fors ce que de nouuel auient.
- Mais au Trouueor bien auient
- S'il sçait auenture nouvelle,
- Qu'il face tant que la nouvelle
- Par tout s'espande & par tout aille:
- Et que son gros François detaille
- Pour faire œuure plus deliee.
- Por ce ma langue ay deliee,
- Quiconq m'en tiene à trespensé
- Pour dire mon nouuel pensé.

2 Outre-
cuidé.

Ce gros François detaillé me semble deuoir estre pris pour le Roman & plus poli langage, dont les Trouuerres, Iugleors, & autres cy dessus nommez vsoyent plus que le commun. Car Hebert dit au Roman des sept sages,

- Moul't volontiers me peneroie
- Si ie m'en pooie entremettre
- Qu'en bon Romans pëusse mettre
- Vne 'Estoire 'auques ancienne.

2 Histoire.
3 Aussi.

& puis quelques vers apres il adiouste,

- Li bons moines de bonne vie
- De Haute-sclue l'Abeie
- A l'Estoire renouvellee,
- Par bel Latin l'a ordence,
- Hebers la 'vieut en Romans trere
- Et del Romans vn liure faire:
- El nom & en la reuerence
- Del Roy fil Phelipe de France
- 'Loëis qu'en doit tant loër.

4 Veult.

5 Ce Louis
doit estre le
pere de S.
Louis, ou
Louis Hu-
tin.

E.j.

& puis encores quelque peu apres,

.. Por famor encommenceray

.. L'Estoire & enromanceray. &c.

no fa } qui est à dire, le mettray en François. Que si quelcū
 pense que le Roman ne fust qu'en ryme: ie luy re-
 sponds qu'il y auoit aussi des Romas sans ryme & en
 prose. Car en la vie de Charles le Grand mise en Frā-
 çois auant l'an mil deux cens, à la requeste d'Yolād
 Comtesse de saint Paul, sœur de Baudoin Comte de
 Hainau, surnommé le Bastisseur, au quatrieme liure
 l'auteur dit ainsi: Baudoin Côte de Hainau trou-
 ua à Sens en Bourgongne la vie de Charlemaigne: &
 mourant la donna à sa sœur Yoland Comtesse de
 saint Paul, qui m'a prié: que ie la mette en Roman
 sans ryme. Parce que tel se delitera el Roman qui del
 Latin n'eut cure: & par le Romā sera mielx garde.
 Maintes gens en ont ouy conter & chanter, mais
 n'est ce mensongē non ce qu'ils en dient & chantēt
 cil Conteor ne cil Iugleor. Nuz contes rymez n'en
 est vrais: tot est mensonge ce qu'ils dient. Ce par-
 ler Roman estoit lors pris pour langage mainte-
 nant appelé François le plus poli, tesmoin ce vers
 du Roman d'Alexādre de la composition de Lam-
 bert li Cors:

.. Vestu comme François, & sot parler Roman.

Et les Souisses le pensent encores: car au lieu de dire
 le sçay bien parler François, ils disent le sçay bien
 parler Roman. Et ie diroy volontiers que le par-
 ler Roman fut plus particulier à Paris & lieux voi-
 sins qu'autres. Car au Roman d'Alexandre com-
 posé par le clerc Simon, en racontant les peuples

1 Scene.

*2. vie de charlemaigne
 mise en prose par*

diuers qui sortirent de Babylone, apres la confusion aduenue en bastissant la tour, il dit,

- Li enfans se departent, li' pierre en fu dolans,
- E li autre deuient Mesopotamiens,
- Li autre fu Torquois, li autre Elimitans.

1 Petr.

& puis quelques vers apres,

- Li autre fu Romains & li autre Toskans.

& encores depuis,

- L'autre fu Espeingnos, & l'autre fu Normans,
- Li autre Erupeis & parla bien Romans,
- Li autre fu François, & li autre Normans.

Lesquels Erupeis ou Erupeis ie pren pour ceux du pais d'Hurepoix, qui n'ha point de limite certain: Hurepoix. sinon qu'à Paris nous disons que le quartier deuers Midi ou de l'Vniuersité est en Hurepoix. Et neantmoins pres de Meaux & Iorre il y a vn terroir appelé Hurepoix, comme aussi quelque endroit voisin de Montereau-fault-Yonne. Que si aucun veut dire que Simon prend le mot Erupeis pour *Europans*: ie respons qu'il parleroit trop generalement, ayant nommé tant de peuples particuliers. Ie ne suis pas d'opinion que Hurepoix ait pris son nom du vent Eurus, puis qu'il se trouue & à l'Orient & au Midi de Paris. Mais i'adiousteray bien, qu'à Paris quád lon veut dire qu'une façon de faire n'est guerres çuile, on vse de ces mots, C'est du pais ou quartier de Hurepoix: ce que d'autres disent, Cela sent son escolier Latin. Comme si nos Roys demourans du costé que nous appellons Cité & ville (à scauoir au Palais, à S. Martin, au Louure, pres S. Geruais, S. Paul, & aux Tournelles, lieux habitez par nos Roys)

E.ij.

eussent plus façonné les habitans de cest endroit de Paris : & que celuy de l'Vniuersité fust moins ciuil, pour n'estre pas tant hâté de Courtisans : ce qui luy auroit plus faict retenir le langage Rustic Romain. Que les Erupers, Erupeis, Hurepois, ou Herupois fussent subiets des Rois de Frâce, il en appert au Roman de Bertain cōposé par le Roy Adenez, viuant du temps du fils de saint Louis: où ils sont nommez avec ceux qui accompagnerent Charles le grand contre les Saxons. Car parlant de Saxe il dit,

- 1 Onc. » Apres l'ot Guithekins qui 'ainc n'ama François,
 2 Orgueil. » Cil fu fils Iustamont mout fu de grand 'bufois.
 3 Orleans. » Car bien cuida conquierre France & 'Olenois,
 » Châpaignois & Bourgogne & Flamás & Englois
 » Iufqu'à Cologne fu, la il fit maint desfois.
 » Longuement tint Sassoigne qu'ins nus n'i mit
 4 Defense. » de fois

» Mes puis fu reconquise par Francs & par Thiois:
 » Au reconquerre fure li baron Herupois
 » Et Flaman li Euwage Brabançon Ardenois.

Quant à l'etymologie & signification de ce mot Hurepois, voici ce que i'en ay trouué dans le Roman de la conquete d'outre mer. Parlant d'un Helias (qui fut le cheualier au Cygne) nourri avec ses freres dans vn bois, sans iamais auoir veu autre homme qu'un Hermite, qui les vestoit de feuilles & escorces cousues de Til, il dit,

» Li forestier s'en tourne qui ot nom Malaquerez
 » A l'hermitage vint hideux & hurepez.

Et du mesme Helias.

5 Loup.

6 Enchainez

» Velus estoit com 'Leus v Ours 'enkaënez;

*Ameser pour portants
 hure. en l'acte de hure.
 comme d'un
 loup lier.*

• Les ongles grans & lons, les ceuals meelez, 1 Cheueux.

• La teste hurepee n'ert pas souuent lauez.

Puis il en dit autant des pàuures gens, lesquels ayans perdu leurs cheuaux & biens, suiuoient à pied en ce voyage d'oultre mer les autres Chrestiens: estàs conduits par Pierre l'Hermitte:

• La peussiez voir tant viez draps depanez

• Et tante grande barbe & tant ²ciez hurepez.

De sorte que le pais de Hurepoix pourroit auoir pris son nō de ce que les habitans portoyent leurs cheueux droits & herissez comme poil de Sanglier, la teste duquel en yenerie s'appelle Hure. De Hurepé donc vient par syncopé Hupé, qui est vne touffe de plumes leuees qu'vne espee de coqs porte sus la teste: & encores Houpe, ce floc de soye ou de fil noué qui iadis se mettoit au sōmer des chapeaux & bonnets des hōmes plus honorables: nō seulement Rois, princes & gentishōmes, mais encores Cardinaux, Euesques & Docteurs. Dōt possible vient le prouerbe, Abarre l'orgueil des plus houpez, quād c'estoyent clercs: ou hupez, quand c'estoyent gens de guerre portans plumes. Tant y a que les anciens Sicambriens (desquels autre part i'ay monsté que sont venus les François) portoyent leurs cheueux nouez sus la teste. Le mot de Hurepé pour poil leué & mal pigné, dure encores en la bouche d'aucunes femmes de Paris, en mesme signification que le Latin *arrecta coma*. Mais tout ceci sera dit pour reueiller l'esprit de quelcun, lequel possible rencontrera d'autres endroits d'Auteurs plus expres & clairs que ceux ci par moy alleguez. Les

E.ijj.

2 Chefs frizez. & est
c'est leuee en frons
de hme.

prouerbe.

Espagnols aussy ont gardé ce mot de Roman, appellans Romancé Castellano leur langage commun, & dont ils vsent en la composition ou translation des liures. Je ne puis oublier que Giouan Baptista Giraldi en ses discours pense que les Romains ont pris leur nom de Rēims: pour ce que le liure que Turpin Euesque de ceste ville a fait de la vie & gestes de Charles le grand, a plus donné de subiet aux Trouuetres. Comme si le mot Romancé venoit de *Rhemenses*. Et Pigna vn autre Italien, allegue ceste raison au liure qu'il a fait de l'origine des Romains: adioustant que les Annales estoient ainsi appeles: & que depuis d'autres nommerent ainsi leurs contes fableux: ce qui a fait appeller Romains les semblables poësies. Mais il faut pardonner à ces estrangets s'ils chopent en pais estoigné de leur congnoissance, estans les Romains vne sorte de poësie Gauloise ou François.

De la langue
Vvallonne.

Quant au Wallon ou Gallon: i'estime que c'est vn moyen & nouveau langage, nay depuis Charles le grand: ainsi appellé pour ce qu'il sentoit plus le Gaulois que Thiois: lequel toutefois on ne laissa d'appeller Romain, pource qu'il approchoit plus du Romain que du Thiois ou François Germain. Ce dialecte (c'est à dire propriété & diuersité de langage) ayant trouué des cours riches: comme celles des Comtes de Flandres, d'Artois, de Hainau, de Louvain, Namur, Liege & Brabā, a donné occasiō de penser que ce fust vn autre maniere de parler François. Mais la maison de Hue Capet ayāt regné si longuement, & peu à peu ioint à la couronne les

grâdes terres, iadis occupees par des seigneurs particuliers, a quant & quant esteint deça Loire la langue Romande, ou Romaine Rustique, pareille à celle du serment dessus escrit, qui s'y parloit (ainsi que i'ay dit) du tēps del'Empeur Charles le grād: la banissant aux cours plus esloignees vers Italie, Prouence, Languedoc, Gasconne, & partie d'Aquitaine, qui approche de Garonne: tout ainsi que le Wallon se retira outre les riuieres de Sōme & de Meuse: laissant vn langage moyen à ceux qui demourerent entre les montagnes d'Auuergne & ces riuieres: depuis appelé François, pource que les Roys portans le nom de France le parloyent.

Que la langue Françoise a esté cogneue, prisee & parlee de plus de gens, qu'elle n'est à present. C H A P. V.

CESTE langue que i'appelle Françoise, fut iadis plus prisee qu'elle n'est, à cause des victoires de nos Rois, estēdues plus loin que maintenant. Car (ainsi que i'ay dit) les grands Royaumes & Empires, sont cause de faire estimer & apprendre les langues: ce qui se preuue assez par les Grecs & Romains. Les Grecs principalement, estans gens d'esprit, enuoyerent de leurs villes (quand la multitude y estoit trop grande) des gens habiter les pais estrāges: & quand ils auoyent trouué quelque bon terroir, ils y fondoient des villes: retenans la langue de celles dont ils estoient partis, & reconnoissans leur mere-ville. Tant en firent, que la plus grande partie des costes

de la mer, d'entre l'Asie, Afrique, & Europe, vi-
 uoyent comme le peuple de Grece mesme. La sei-
 gneurie qu'Alexandre & ses successeurs, eurent pres-
 que sus toute l'Asie, grãde partie d'Afrique, & Eu-
 rope, fut cause de son augmentation: mais trop
 plus les hommes doctes, qui firent tant de liures,
 esquels ils traittoyent de plusieurs sciences vtils.
 Ce qui contraignit les estrangers, ausquels Dieu
 n'auoit fait tant de grace que d'inuener, de les ap-
 prendre d'eux. Et pour môstrer que mon opinion
 est veritable: il suffira dire, que les Romains enuoy-
 oyent leurs enfans, aussi tost à Marseille ville de Pro-
 uence (colonie ou peuplade des Phocenses Grecs)
 pour apprendre la langue Greque, qu'à Athenes:
 pource que la discipline de ceste ville estoit grãde-
 ment prisee. On dit aussi que les Druides Theolo-
 giës & prestres Gaulois, vsoyēt semblablement de
 lãgue Greque: du moins Cesar dit, *litteris Gracis*, c'est
 à dire caracteres. Lesquels Druides ledict sieur Pi-
 thou pense auoir donné le nô à Druthin, qui signi-
 fioit seigneur ou Dieu en vieil lãgage François-Fri-
 zon, ainsi qu'il se lit en la translation des Euangiles
 faites par ledit Otfrid. De sorte qu'à son aduis, Dru-
 ide voudroit dire Diuin ou Theologien. Laquelle
 opiniõ n'est pas hors d'apparence: pource qu'il n'y
 a encore ccct. ans que nous appelliois les Docteurs
 en Theologie Diuins & maistres en diuinité: res-
 môin ces vers de la complainte de sainte Eglise:
 pour maistre Guillaume de Saint-Amour.

.. Vous deuin & vous decretifre

.. le vous iete fors de mon titre.

Ce

Marseille

Druides & leur Etimologie

Pierre Pithou. F.C.

Otfridus.

Ginlonne des S. Amour

Ce qui sera dit non du tout hors de propos : ains pour tousiours confirmer m^o opinion, que les marrests de Frise ayans caché les Belges, ils y ont laissé quelques mots. Pour reprendre mon propos, ie dy que les Romains enuoyerent querir en Athenes leurs loix des douze tables: & lesquels venás depuis à estre seigneurs du monde, firent en plus brief t^éps & d'vne autre sorte, estendre leur l^ague. Car n'ayás chose plus louable, que leur discipline militaire (qui n'estoit pas assez suffisante toute seule, pour si tost planter leur langue) ils voulurent que les Iuges des pais conquis, fussent Romains : ou pour le moins vsassent en leurs sentéces & actes publics, de langue Romaine. Si rigoureusement, qu'ils ne voulurent iamais respondre aux Grecs qu'en Latin: les contraignant parler par Trucheman, pour leur oster le moyen de m^ostrer la promptitude & facilité de leur langue (qui les faisoit estimer) non seulement en la ville de Romme, mais au milieu de la Grece & d'Asie : à fin de rendre enuers les nations estranges, la Romaine plus venerable. Ce qu'ils ne firent par vn mespris des sciences, ains pour ne donner aux estrangers occasion si petite qu'elle fust, de se preferer aux Romains. Pensans que ce fust chose indigne, d'abaisser la grandeur de leur Empire, à la douceur flateuse des lettres. Cela contraignit leurs subiets de l'apprendre: & pour ce que leur seigneurie dura longuement, mesmes que de toutes provinces ils tenoyent des soldats pour leur seruire, il n'estoit possible que pour complaire à leurs chefs & capitaines, ils n'appriissent la langue, à fin de par-

F.j.

1 Anjourd-
d'hy Dorá.

uenir aux dignitez . Les peuplades de gés qu'ils ap-
pelloyent Colonies, aidoyent grandement à esten-
dre le langage, & tenir les pais vaincus en leur obe-
issance. Car comme dit Tacite au XII, liure de ses
Annales, *Colonia Camalodunum deducitur in captiuos*
agros : subsidium aduersus rebelles , & imbuendis socijs
ad officia legũ. c'est à dire, La colonie de Camalodũ,
fut menee au pais conquis : pour seruir de renfort
contre les rebelles, & accoustumer les alliez à obeir
aux loix. Qui est vn des plus certains passages d'hi-
stoire, pour monstrier l'occasion d'enuoyer des co-
lonies. Encores le droit de Bourgeoisie, que les Ro-
mains donnerent à tant de peuples, villes, & sei-
gneurs particuliers de la Gaule & d'Espagne, tira
(ainsi qu'il est croyable) dans Rome les plus riches
hommes de ces pais : quand ils furent faits Senateurs.
Et lesquels pour cela ne vendoyent leurs heritages,
mais y venoyent s'esbatre quelque fois : n'y ayant
pas assez de terre pres Romme & en Italie, pour lo-
ger si grand nombre de riches seigneurs. Lesquels
rapportás tousiours des façons Romaines en leurs
maisons, furent cause de brouiller de Latin les lan-
gues Gauloise, & Espagnole : ainsi que nous voyons
aujourd'hy.

Corruption
de la langue
Latine par
les Barbares.

Quant aux courses des Gots, Wandales, Francs,
Bourguignós, & autres peuples Barbares, elles cor-
rompirent & non pas deracinerent le Latin ; ne
pouans introduire entierement leur langue, pour
deux raisons : l'vne qu'estans gens inciuils, & venans
de mauuais pais, trouuans les delices Romaines, ils
commencerent à s'y adonner : non toutefois tant,

qu'il ne demourast beaucoup de leur barbarie, en la bouche des peuples par eux vaincus. Et d'autant que ceste tempeste & rauage, n'estoyent point assurez sus richesses, ou puissance certaine, il fallut qu'en brief temps ils s'aneantissent, ainsi que toutes choses volétes. Car ces peuples diuisez en plusieurs Roys foibles à cause de leur nombre, chacun voulant garder par armes, ce qu'il auoit acquis, ne le defendit pas avec plus grande opiniastrété, qu'il auoit de moyens. Tellement qu'avec leurs forces ainsi diuisees, ils amoindrirent premierement leur autorité, & perdirent depuis leurs Royaumes, & consequemment leurs langues maternelles: demourant la Latine plus forte, toute corrompue qu'elle fut par les trauerfes de tât de peuples diuers. Ce qui n'aduint aux Sarazins, peuple d'Arabie: car ayans conquis l'Egypte, l'Afrique & l'Espagne, ils y planterent leur langue: se monstrans si curieux de l'entretenir & augmenter, que plusieurs des leurs embrassans les disciplines, tournerét en Arabe grâd nôbre de bons liures, composez auant leur venue, tant en Medecine qu'Astrologie: si heureusement, que les principales sciences eussent grandement souffert sans eux: ayans Auerrois, Albumasar, Mesué, & autres, esté nô moins estimez par nos Philosophes & Medecins, qu'Hippocrates & Galen.

Tout ce long discours retranché du premier & second chapitres, a esté icy rapporté pour monstrier que les langues se renforcent, à mesure que les princes qui en vsent s'agrandissent. Et pour autant que nos Roys ont iadis esté fort redoutez, i'estime que

F.ij.

Pourquoy
la lāgue Go-
tique s'est
perdue.

La langue
Françoise
parlée en
Angleterre.

leur langue estoit apprise de plus de gens. Comme du temps de saint Louis (que ie pense depuis Charles le grand auoir esté le plus puissant Roy de France, & le plus honoré des nations estranges) elle estoit fort prisee : car les nobles d'Angleterre, & les gens de Iustice parloyent François. Ce qui fut continué par ceux-cy iusques à ce (dit Polydore Virgile au xix. liure de l'histoire qu'il a faite des Roys Anglois) que du temps d'Edouard III. & l'an M. CCC LXI. au Parlement tenu à Westmonstier, il fut ordonné: Que les Iuges, plaideurs, aduocats, procureurs, commissaires, ne parleroyent plus François ou Normand: & que les plaidoyers, sentences, & autres actes de iustice, seroyent escrits en langue Angloise ou Latine: au grand profit (dit-il) & aduantage du peuple, lequel n'eut plus que faire d'vser de Trucheman, pour plaider ses causes. Or la langue Frâçoise auoit esté portee en Angleterre, par Guillaume le Bastard duc de Normandie, en conquerât ceste isle l'an M. LXVII. Lequel desirant la ioindre à iamais avec son patrimoine: apres auoir Fiefé la plus grande partie de ce qu'il auoit conquis, aux gentilshommes qui l'auoyent suiui (presque tous François) y voulut encores planter sa langue, qu'il estimoit plus polie que la Saxone ou Angloise: ordonnant que les loix nouvelles, faites par luy pour le reglement de sa Iustice, fussent escrites en François. Ce qui contraignoit les habitans, d'apprendre nostre lague: avec ce que les successeurs de ce Roy, tenans de beaux Duchez & Contez deça, en terre ferme, y demouroyent plus souuent qu'en l'isle: e-

stans cōtraints outre la douceur du pais, d'y venir à cause des guerres qu'ils auoyent continuellement contre les Roys de France : ausquels ils pouuoient faire teste, par le moyen de leurs grandes richesses. Car Henry II. Roy d'Angleterre, & duc de Normandie par sa mere, auoit succédé à son pere aux Comtez de Maine, Anjou, & Touraine. Puis ayant espousee Leonor, repudiee par Louis le ieune Roy de France, elle luy apporta le Poitou & la Guienne. De sorte que ces grandes seigneuries, plus delicieuses que l'Angleterre, les contraignoient y demourer : estant Chinon en Touraine, vn des principaux seiours de ce Henry. Ainsi dōc les Anglois auoyent des loix Françoises, leur Roy parloit ceste langue, & les nobles l'apprenoyent pour s'approcher de leur maistre & auoir son oreille. Tout cela me fait croire, que leurs successeurs retenoyent ce langage, ayās gardé Bourdelois & Gascongne iusques à l'an M. CCC. CLII. Que si quelcū trop scrupuleux, veult dire que Polydore laisse en doute, si c'est François ou Normand, que lon parloit en Angleterre auant ce Parlement de Westmonstier: Je luy respon qu'il est croyable, que chacū s'estudioit à mieux parler. Et ie vous ose dire, que les Anglois (i'entens Roys & nobles) ne perdirent pas la langue avec les seigneuries qu'ils tenoyent par deçà: tesmoing ce que l'auteur mesme dit peu apres : qu'Edoard établissant l'ordre de la Jartiere, voulut que la parolle qu'il auoit dite leuant le lien de la chausse de samie, fust escrite à l'entour de l'ordre : à sçauoir, H O N N I S O I T I L Q V I M A L Y P E N S E : ce qui montre

F. iij.

qu'il parloit François : & neantmoins ce Roy ne tenoit en France, que Guyenne. Ce fut donc vne perte & diminution de la langue François, que cest Edict de Westmōstier. Car si l'ancienne coustume eust duré iusques au iourd'hui, la plus grande partie de l'isle parleroit François : estant certain que chacun se range volontiers du costé du profit.

La langue
François prise
en les pays
estrangers.

La langue François n'estoit pas moins prisee en Sicile, Ierusalem, Chipre, & Antioche : à cause des conquestes de Robert Guischar, & des Pelerins qui passerent en la terre sainte, avec Hugues le grand, frere de Philippe Roy de France : Godefroy de Bolongne, & autres seigneurs François. Et la seigneurie que Baudouin Comte de Flandres, & les siens eurent en Constantinople, l'espace de plus de soixante ans, fit encores apprendre le François aux Grecs ; ayant vne partie du pais esté donné aux seigneurs qui auoyent suiui ledit Comte Baudouin : tels que Louis Comte de Bloys, Geofroy de Ville-Hardoin, Payen d'Orleans, Baudouin de Biauoir, Pierre Braiecul, & infinis autres nobles de France. Elle fut encore plus estimee à Naples, à cause de Charles Comte d'Anjou, frere du Roy S. Louis : lequel conquist ce Royaume, & prenoit grand plaisir en la poesie François, comme nous trouuons par les chansons qu'il a laissées portans son nom. L'Vniuersité de Paris alors presque vniue pour la Theologie, estoit encore tres-fameuse en toutes autres sciences : lesquelles inuitoyent les estrangers à y venir apprendre les lettres Latines, & par cōséquent quelques traits de la langue François.

Geofroy de Ville-Hardoin

Aussi toutes sortes de gens y accouroient: Italiens, Espagnols, Anglois, Alemás: comme tesmoignent les escolles & colleges, que ces nations bastirent en la ville de Paris. ¹ Dante Poete Florentin, & ² Bocace du mesme pais, y ont estudié: qui est la cause pourquoy vous rencontrez dans les liures de cestuy-ci, vne infinité de parolles & manieres de parler toutes Fráçoises. Et qui voudra fueilleter nos vieils Poetes, il trouuera dedans, les mots dont les Italiens se parent le plus: voire les noms & differences de leurs Rymes, Sonnets, Ballades, Lais, & autres. Quant au Sonnet, Guillaume de Lorris móstre que les François en ont vsé: puis qu'il dit au Roman de la Rose,

» Lais d'Amours & Sonnets courtois.

¹ De vulgar.
eloquent.
² Il Carba-
cio.

Et ie monstrey bien dans nos fableaux, & liures plus anciens que Bocace, cinq ou six de ses meilleures & plus plaisantes nouvelles. Ainsi donc y ayant en ce temps-la plusieurs Cours en Europe, qui auoyent des seigneurs nourris de laiçt François, d'auantage de gens le parloyent. Et qui plus est, les façons de faire, mots de guerre & de paix, se prenoyent en la Cour de France, (pour lors mirouer des autres) à cause des richesses de nos Rois, qui reuisoyent plus que leurs voisins: & lesquels estans les plus puiffans, auoyent par consequent dauantage d'officiers & moyens de despédre: vray leurre (outre la courtoisie dont les Fráçois ont tousiours esté louez) & assez suffisant pour attirer des estrangiers. Aussi lisez vous que les peuples d'Asie & d'Afrique, appellent Francs tous Chrestiens d'Occident: encores qu'ils ne soyent François, ains Espa-

gnols, Portugais, Italiens : & brief tous Occidétaux qui vont trafiquer en ces pais. La cour de Rome seruit encores beaucoup à faire cognoistre & apprendre nostre lague. Car les Papes habitás en Auignon, ilest croyable que les Cardinaux s'efforçoient parler François, puis qu'ils demouroient en France. Et les taxes de la Chancellerie Papale, monstrent bien qu'ils viuoyent à la Françoisise, ayans pris en France ceste façon de compter, ainsi que dit Gómes.

Sur la regle
De valere
benefic.

Il y auoit donc plus de gens qui faisoient conte de nostre langue qu'aujourd'hui. Toutesfois i'estime, que si les hommes doctes continuent à escrire leurs conceptions en nostre langue vulgaire, que cela pourra nous rendre l'honneur perdu : l'enrichissant tous les iours, par tant de fideles translations de liures Grecs & Latins : mais plus (à mon aduis) par tant de sçauans personnages, qui employent les forces de leur vif esprit, à l'augmentation de la poesie Françoisise. Laquelle ils vont tous les iours eleuant si haut, qu'il y a esperance, puis que ia ils ont passé tous ceux qui depuis le temps d'Auguste, ont escrit en vers (ie n'excepte les Italiens, & encor moins les Espagnols) que nostre langue sera recherchée par les autres nations, autant qu'elle fut iamais. Car si les Italiens, Espagnols, Alemans, & autres, ont esté contraints forger leurs Romans & contes fableux, sus les telles quelles inuentions de nos Trouuerres, Chanterres, Conteor, & Iugleor (tant caressez par toutes les Cours d'Europe, pour leurs chansons de la table ronde, Roland, Renaud de Montauban, & autres Pairs & Paladins de

de France) Si Petrarque & ses semblables se sont aidez des plus beaux traits des chansons de Thiebaut Roy de Navarre, Gaces Brulez, le Chastelain de Coucy, & autres anciens poetes François, que feront ceux qui vivent maintenant, quand ils viendront à feuiller les œuures de tant d'excellents poetes, qui sont venus depuis le regne du Roy François premier de ce nom? Je croy qu'ils ne se feindront non plus de les piller, & qu'ils auront encores moins de honte de cueillir les fleurs de si beaux jardins dressez par nos derniers poetes, que leurs predecesseurs n'ont fait, d'emporter les espines & ronces des landes & haliers frequentez par nos anciens peres.

Sommaire discours de l'origine de la poesie, & que c'est que les anciens appelloyent Rhythmos, & Vers Rhythmiques anciens.

CHAP. VI.

Lest aussi difficile de monstrier l'origine de la poesie, que n'omer le premier poëte. C'est pourquoy me rapportant à ce que ie sçay qu'un mien ami en a fait, & qu'il entend publier vn de ces iours: ie diray seulement, que la poësie a esté estimee en Asie, Afrique, & Europe. De sorte qu'elle a esté employee aux principales sciences, voire aux loix diuines, humaines, & autres actes de memoire. Ce que ie croy auoir esté fait, à cause de la mesure: laquelle par son harmonie, aide merueilleusement à la memoire, qu'elle rafraischit par la cadence du vers. Encor voit

G.j.

no fu.

on vne partie de la Bible, parlant des temps derniers (& toutesfois escrite auant les plus vieils liures que nous ay ons en Latin) mise en vers ou nombres mesurez. Et aucuns des anciens oracles des Dieux Payens, se trouuent raportez de mesure. Nos vieils poëtes Gaulois appelez Bards chatoient au son des instrumens, les faits des hōmes illustres: dont (possible) vient qu'en Bretagne ils nōment Bards, ceux que nous appellons Menestriers. Tacite dit que les Germains allans à la guerre, chatoient les faits des vaillans hōmes mis en vers. Et il peut bien estre que les Grecs ont pris ceste façon (ainsi que plusieurs autres) des peuples d'Asie, ou des Egyptiens: que lon tient pour inuenteurs de toutes les sciences, & autres plaisantes ou profitables inuentions Mathematiques ou Mechaniques. Mais les Grecs ont tellement haussé la poësie, qu'à bon droit lon peut dire, qu'ils en sont les peres: l'ayans plus que toutes autres nations pratiquee, estendue, & embellie des ornemens qui se pouoyent desirer. A l'imitation desquels, les Romains se sont efforcez de faire valloir leur langue en ceste partie: assez heureusement, & pour estre cōparez aux maistres qui les auoyent enseignez, si la douceur & richesse de la lague Grecque n'eust desbauché plusieurs d'entre eux (& les Empereurs mesmes) de l'amour de leur langue: se laissant emporter aux delices que les Grecs ingenieux & plus subtils, inuentoient à fin de donner plaisir aux Monarques. Lesquels n'ayās plus contre qui esprouuer leurs forces, commencerent à se donner du bon temps, bastir, aimer les statues & pein-

Bards pour Menestriers

tures : y estans inuitez par le gentil esprit & subtilité des Grecs , vaincus par les armes , & raschans à regagner le dessus par les forces de l'esprit. Ayât ceste rigueur de faire parler les subiets de l'Empire Romain & les estrangiers par Truchemens , esté rompue en faueur de Molon precepteur de Ciceron : qui le premier harangua en Grec au Senat : ouurant le pas à ceux qui maintenant (dit Valere) de leur caquet assourdissent les oreilles de la Court. Tellement qu'à la fin, les Romains se deffiâs pouuoir atteindre & paruenir à leur degré, voulurent eux mesmes peu à peu Greciser : ne s'apperceuans que par telle imitation, ils perdoyét la naifueté de leur langue : ce qui à mon aduis plus euidentement apparut sous l'Empire d'Adrian, lequel pour faire trop grâd cas des façons Grecques, fut par aucuns surnommé le Grec. Depuis Arcade & Theodose leur donnerent plus grâde liberté, permettans aux Iuges prononcer leurs sentences tant en Grec que Latin.

Or la poesie ayant eu cours entre ces deux nations, a esté entretenue par les bons esprits, iusques à l'Empire de Theodose le grand, apres lequel elle commença à decliner : tant à cause des rauages & courses de diuers peuples Barbares , lourds & totalement ignorans, que par le moyen du Christianisme : lequel ne se trouuant cōpatible avec beaucoup de discours fableux & mystiques, que les poetes ont accoustumé semer parmi leurs œuures, ainsi que des fleurs, les Chrestiens plus seueres & deuotieux trouuoient mauuais. Qui fut la cause de les en desgouster peu à peu, & s'en seruir aux hymnes seu-

Affoiblissement de la poesie Latine.

fableux

G. ij.

lement. Voyla pourquoy tât plus nous nous esloignons de Prudéce, poete Chrestien, ceux qui se sont mellez de la poesie, sont rudes & mal polis: tesmoin Paulin, Victor, Sidonius, Sedulius, Iuencus, Arator, Prosper: & apres tous ceux-la Fortunat, qui semble estre le dernier. Car il ne me souuient point, que depuis luy iusques au regne de Charles le Chauue, il se trouue aucun digne du nō de poëte: ayans ceux qui prenoyent plaisir à la versification, employé tout leur esprit à composer des vers de cadence vnifone, vulgairement nommee ryme. De maniere qu'il semble que la figure appelee en Grec, *Omoiteleuton* (c'est à dire, finissant de mesme) quelquefois plaisante & receue en prose oraison, se soit lors affectee & cherchee en toutes sortes de compositions. A tout le moins on peut remarquer, que depuis l'an D C. les vers rymez ont eü plus de vogue: voire se sont tournez en art. L'auteur est iusques ici incertain, comme de presque toutes inuentions: & neantmoins il y en a qui l'attribuent à vn Pape nommé Leon (ie ne sçay si c'est le 11. qui tenoit le siege de Rome l'an 684) lequel on dit auoir reformé le chant & les hymnes de l'Eglise: tant y a qu'une sorte de ryme s'appelle Leonine ou Leonime. D'autres veulent que l'hymne chanté en l'hōneur de saint Iehan Baptiste, commençant,

Rime Leonine.

.. *Vt queant laxis, resonare fibris,*
 .. *Mira gestorum, famuli tuorum,*
 .. *Solue polluti, labij reatum,*
 .. *Sancte Iohannes.*

soit le patron de toutes les autres rymes faites depuis en langues vulgaires : mais il n'y a pas grande apparence, veu qu'on tient pour certain, que Paul Diacre l'a fait : & que ledit hymne n'est pas tout rymé, ains seulement trois ou quatre couplets : & qu'il se trouue beaucoup de vers mellez d'unifones, euidentement affectez (principalement en hymnes & profes) auparauant le temps de Paul Diacre : qui viuoit sous l'Empereur Charles le grand : c'est à dire l'an DCCC.

Voilà pourquoy ceux qui tirent la ryme de plus loing, disent qu'elle fut en vsage du temps mesme des Romains : & pour confirmer leur opinion alleguent quelques vers d'Ouide, rendans vn son pareil à celuy de nostre ryme. A la verité¹ Aulus Gellius dit apres Varron : *Longior mensura vocis, ῥυθμὸς dicitur: altior μέλος.* Et² Quintilian, *Tum nec citra Musicen Grammatice potest esse perfecta, cum ei de metris rhythmisque dicendum sit.* Toutefois ie ne sçay pas comme lon se puisse aider de ces deux passages, pour fonder nostre ryme : veu la difference qu'il y a de nos vers vulgaires rymez, à ceux des anciés Grecs ou Latins, qui ne sont point Omioteleutes. Car il est besoyn qu'en nos vers rymez, il y ait de la mesure & du son : & aux vers Grecs ou Latins, de la mesure & quantité, sans autre vnison. Toutefois si Ouide en a vsé, ie croy que c'est par rencōtre, plus tost que par loy ou subiection d'aucun genre de vers, ou regle versificatoire. Aussi ne trouuerez vous point, que les anciens Grammairiens ou Rhetoriciens, ayent parlé de telle sorte de cōposition : là où au contraire ils con-

¹ Liu. 16. ch. 18.

² Liu. 1. ch. 4.

damnent, les trop frequentes cadences omioteleutes. Mais Cassiodore apres vn certain Sacerdos, monstre que cela estoit estimé en son temps, comme figure pratique des Orateurs & Poetes, alleguant ce vers,

Peruia diuisi patuerunt carula ponti.

& dit que le Pape Gregoire en a vsé, comme aussi le prestre Hierosme (ie ne sçay sil entend celuy que nous appellons saint) lequel appelloit telles figures, *concinas Rhetorum declamationes*. Or à fin de contenter ceux qui pourroyent douter si nostre ryme vient du $\rho\upsilon\theta\mu\acute{o}s$, dont les anciens Orateurs & Poetes Grecs ou Latins ont vsé: i'ay pensé qu'il ne sera hors de propos d'en parler & faire vn sommaire discours de ce que les anciens autheurs Grecs & Latins en ont dit. Car outre ce que pas vn de nos François n'en a parlé (que i'aye veu) i'espere que par le fil & suite de mes propos, l'origine de nostre Ryme se trouuant, ie seray plus excusé d'auoir pris la matiere dès la source.

Du Rhythme.

Rhythme donc à proprement parler selon les anciens, signifie nombre: & toutefois pour ce que le mot de nombre a plusieurs significatiōs, pour oster tout equiuoque il vaut mieux retenir le nō Grec, à fin de plus clairement donner à entendre ce que nous voulons dire. Le Rhythme en la Musique a si grande esté due que tout ce qui en icelle appartient à ce que les Grecs ont appelé $\acute{\alpha}\rho\iota\sigma$ & $\theta\acute{\epsilon}\sigma\iota\varsigma$, c'est à dire, eleuation ou abaissement, & saint Augustin a pris pour ce qu'on appelle en Latin *diu & non diu* (c'est à dire espace de temps long ou brief) a esté

nommé Rhythme. De sorte que lon peut dire que c'est la proportion qu'il y a entre deux temps de diuerse longueur, quand ils viennent à s'entr'accorder : lequel Rhythme se trouue en dance, musique de voix, ou de doigts ; voire en vers & prose : puis que toutes ces choses se font par mouuements. Et pourcelon peut dire aussi, qu'il se voit du Rhythme aux pieds & mains de ceux qui dansent, quand ils les remuent pesamment ou legeremēt : lequel s'appellera bon Rhythme, si le font par bōne proportion. Autant en dira lon en Musique des sons, que lon oit gros ou gresles, si ils se rencōtrent en bon ordre. Les Medecins aussi ont vſé du mot de Rhythme pour signifier le bō ou mauuais batemēt du pouls. Toutesfois n'estant à present nostre intention autre, que parler du Rhythme pratiqué en la prononciation, nous lairrons faire ce discours à ceux qui traitteront de la Musique, nous contentans de dire qu'il y a deux choses qui rendent la parolle plus agreable l'une que l'autre : A sçauoir ce que les anciens ont appelé Rhythme & Harmonie. Pour le regard du premier, ce n'est (comme i'ay dit) autre chose que la difference du temps que nous employons à prononcer vne syllabe, & le temps que nous mettons à dire vne autre. Car cela estant vniuersel en la nature, que tout mouuement se fait avec temps, le son & les parolles estans mouuements, ainsi qu'il appert par leur origine (qui n'est autre chose qu'un air batant l'artere par laquelle il passe, & qui depuis est moderé par le palais, la langue & les dents) il est necessaire que ce mouuement de parolles se face

Que c'est
que Rhyth-
me.

avec le temps. Ainsi donc le Rhythme n'est autre chose que la difference que nous obseruons pour le regard du temps, en la prononciation des syllabes. Et par consequence il ne se peut prononcer aucune parolle de plusieurs syllabes, qui n'ait du Rhythme: mais la difference est, que la nature nous ayant donné l'oreille pour iuger de ce qui est plaisant aux sens, & de ce qui ne l'est pas, si nous gardons ces differences, de sorte qu'elles soyent agreables aux oreilles (i'entens de plusieurs, & mesmement de ceux qui n'ont le iugement corrompu d'ailleurs) le Rhythme sera louable: cōme au contraire naturellement il les offensera, se trouuāt desagrecable & mal-plaisant. Or tout ainsi que pour ce regard nous ne considerōs autre chose que le tēps: aussi en l'harmonie nous prenons garde à la qualité de la voix, la haussant & baissant de certaines façons, ou bien faisans l'vn & l'autre en vne mesme syllabe: comme le voyons auoir esté pratiqué des anciens Grecs. Chose bien difficile, voire presque impossible de iuger en ce temps: par ce qu'il est certain que la grace des lāgues, qui consiste à bien garder & de bonne façon la proportion des temps, en la meslange du haussement ou abaissement de la voix, ne se peut cognoistre que quand elles sōnt en leur fleur & perfection. Qui est la cause pour la quelle i'estime que si ces hommes tant honorez par le passé, pour auoir esté excellents en ce poinct: ou biē que si Isocrate mesme (que lon dit auoir esté inuenteur des nombres en l'oraison) resuscitoient de present, ils n'entendroyent non plus vne de leurs oraisons,

oraisons, recitée par le plus sçauant Grecifeur d'entre nous, que nous ferions vn bas Breton : lequel n'estant iamais sorti de son païs, & sçachant seulement lire, voudroit prononcer quelque beau poëme François. Puis donc (dit Aristote) que le temps est le nombre du mouuement: le Rhythme (sil est la mesme chose que le temps) sera le mouuement du nombre. Et pource les oraisons qui en beaucoup de lieux, & principalement aux extremités des clauses, auront de bonnes proportions de voix; soit en syllabes longues ou briefues; sont à bon droit appellees nombreuses: pourueu que les poinçts qui la diuisent, se rapportent bié l'vn à l'autre. C'est pourquoy le mesme Aristote au liure de la Rhetorique a dit: Ce qui n'a point de nombre ou Rhythme, n'est point clos & fini: toutesfois si faut-il que l'Oraison aye vne fin; non pas arrestee par vn vers ou Metre (car ce seroit poëme) mais par vn Rhythme, lequel on ne s'apperçoiue point auoir esté curieusement cherché, ains rencontré. Ce lieu d'Aristote (quelque debat que cinq ou six interpretes ayent ensemble) a esté déclaré par Ciceron, qui à mon aduis l'a mieux entendu que pas vn: quand il dit en son liure, intitulé l'Orateur: Tout ce qui chet sous quelque mesure & iugement des oreilles, encores qu'il soit esloigné du vers (lequel est tenu pour vice en oraison) est appelé nombre: & en Grec *Rhythmos*. Le mesme est dechifré par Quintilian: les parolles duquel ie ne tourneray, pour ce que i'ay suivi plus tost la substance de ce qu'il a dit, que les propres mots. Toute ordonnance, conionction, & assem-

H.j.

1 Liu. 9. ch. 4.

" blement de paroles, est composé de mesures ou de
 " nombres (ie veux, dit-il, que les Rhythmes soyent
 " nombres) & de mesure: c'est à dire, mesure. Et cōbien
 " que l'un & l'autre soit composé de pieds, il n'y a pas en-
 " tre eux vne legere difference. Car les Rhythmes (c'est
 " à dire, nombres) sont composez de certain espace
 " de temps, & les metres d'ordre: qui est la cause pour-
 " quoy l'un semble estre de quantité, & l'autre de qua-
 " lité. Le mesme Quintilian, apres auoir noté les diffé-
 " rences d'entre le vers & les rythmes, semble con-
 " clure: Que les Rhythmes (en son temps) n'aubyent
 " point de certain but, ne varieté en leur cōtinuation:
 " mais couroyent d'un mesme fil, fans se haulser plus
 " que du commencement. Auquel propos lon peut
 " approprier ce que j'ay dit cy dessus de Aulus Gelli-
 " us: que desclairc'iray par ce que ledit Quintilian met
 " au mesme chapitre. Qu'au Rhythme lon'est assu-
 " iecti à l'affiete des pieds; ainsi qu'au metre ou vers;
 " en la composition desquels les pieds sont assis en
 " certains lieux. Aussi saint Augustin dir: Quant à ce
 " qui n'estoit point mesuré par un certain arrest, ains
 " couroit par pieds raisonnablement ordōnez, il fut
 " nommé Rhythme: que lon ne peut appeller en Latin
 " que nombre. Or puis que naturellement nous som-
 " mes enclins à imiter (dit Aristote en sa poetique)
 " l'harmonie & rythme, par lesquels nous imitons,
 " nous estans donnez de nature: ceux qui plus que
 " les autres furent adonnez à imiter par harmonie &
 " rythmes, engendrerent & enfanterent la Poésie,
 " d'un lourd & petit commencement (ainsi qu'il ad-
 " uient en toutes origines des choses) puis auéc le tēps

1 Liu. 2. de
 ordine.

la rendirent en la perfection, que iadis elle fut. y
adioustant diuerses reigles & genres de vers. Les
Rhythmes donc estans harmonieux, & plusieurs à
trouuer que les Metres (suiets aux pieds, ainsi que
i'ay dit) auoyent cours entre les simples gens, com-
me villageois. Et vint le auent, que de tous Rhythmes
parle Virgile en ses Bucoliques, quand il dit: *nam*
numeros memini si. Verba tenerem. Et Horace
& Horace, *numerosque seruit.* *Leges obitusque*
De fait saint Augustin dit, Rhythme, Metre, &
Vers differēt. Rhythme est nombre. Metre mesure.
Rhythme coule par les pieds, tels que vous les aurez
premierement choisis: qu'il n'est loisible d'entre-
meler d'autres de contraire son: & pource il est
bien appelé Rhythme, c'est à dire nombre. Tous-
fois d'autant qu'il roule sans mesure, & qu'on n'a
point ordonné en quel pied sa fin apparoitra, il n'a
deu estre appelé Metre: pour n'auoir aucune mesu-
re en sa continuation. Là où le Metre ha l'vn & l'au-
tre: car il ioint par certains pieds, & finit par cer-
tain moyen. A ceste cause il s'appelle non seulement
Mètre, pource qu'il a vne fin remarquable, mais il
est encore Rhythme, à cause de la raisonnable liai-
son de ses pieds. Et par tout Metre est Rhythme,
& tout Rhythme n'est pas Metre. Il adiouste d'a-
uantage: Toute legitime liaison de pieds est nom-
bre: laquelle se trouuant au Metre, il ne peut faillir
d'estre nombre, c'est à dire, Rhythme. Mais pource
que ce n'est pas tout vn de couler avec pieds legiti-
mes, & toutesfois sans büt certain, & marcher avec
des pieds legitimes, & auoir vn arrest certain: il a

H.ij.

1 Liu. 3. 4. &
5. de la Mu-
sique.

- fallu distinguer & separer ces deux genres par mots
 - diuers, & appeller ce premier Rhythme, par s^o pro-
 - pre nom: & cest autre non pas tellement Rhythme,
 - qu'il ne fust quant & quant Metre. Encore, Pource
 - que des nombres qui sont clos par certain but (c'est
 - à dire Metres) on ne se soucie d'en couper les au-
 - cuns sus la moitié, & à d'autres on le fait songneu-
 - sement: il a fallu aussi marquer telle difference par
 - certaines parolles. De là vient que l'espece, en la-
 - quelle telle diuision n'est gardée, se nomme propre-
 - ment Rhythme: Metre: & l'autre où elle est gardée,
 - s'appelle Vers. Diomedé Gramairien dit qu'aucuns
 - repréent Salluste d'auoir commencé la guerre de
 - Jugurtha par vn rhythm. Et le mesme saint Au-
 - gustin, donne vn tel exemple du rhythm sans me-
 - tre: composé de Pyrrhichies,

Rhyth-
me-me-
tre.

Ago celeriter agile quod ago tibi quod anima velit.

& dit que le repetant par autant de fois qu'il vous plaira, vous ferez le Rhythme de telle longueur que voudrez. Quant au Metre il veut que de ce vers,

Cornua velatarum obuertimus antennarum.

vous en puissiez faire vn, si ostant le *ob* de *obuertimus* (côme l'a escrit Virgile) vous vouliez dire (en mettât le deuât derriere) *Vertim^{us} antennarū, cornua velatarū.*

& lors ce sera vn metre, & non pas vn vers: pour autant que ce qui est composé de deux membres, dont l'vn ne peut entrer en la place de l'autre, est appelé vers par figure cōtraire: à cause qu'il ne se peut renuerser, sauf ses nōbres avec lesquels il a esté premierement composé. Et la difference qu'il y a du Metre au Vers, est que le Metre auât qu'il soit clos,

Difference
du Metre au
vers.

n'a point d'article certain & arresté : là où le vers a certain demi pied, où il se doit arrester: comme, *Arma virūque cano: Troia qui primus ab oris.* si vous pensiez le tourner, disât, *Troia qui primus ab oris Arma virūque cano*, vous romperiez les pieds, & le vers mesme. Qui est la cause pourquoy les anciens ont nommé l'espace premiere Metre : & ceste cy (qui est de deux membres ioinets par certaine raison & mesure) Vers. D'auantage on ne peut au Metre, vser de silence ou pause moindre que d'un temps, ne plus de quatre: car c'est la moderee progression requise en ceste espee. Et pource quand lon chante, ou prononce ce qui a vne certaine fin, & plus d'un pied: & par naturel mouuement (auant la consideration des nombres) chatouille le sens d'une certaine equalité, s'appelle Metre.

Or les Rhythmes estans, comme i'ay dit, plus faciles à trouuer par les simples gens, qui ne sçauoyent pas les loix que les Grammairiens (qui sont les maistres & iuges des Poetes) ont données aux syllabes, pour les rendre longues ou briefues: il est fort croyable qu'au declin de l'Empire (lors que la mellange de tant d'estrangers eut encores plus gasté la prononciation, & accents Romains) que les Rhythmes furent d'auantage frequentez. Tellement que Bede, surnommé le Venerable, qui a vescu iusques à l'an DCCXXX. en son liure de *Metrorum generibus*, en fait le penultime chapitre de son ceuure: comme de composition fort pratiquee de son temps. Il y a (dit-il) apparéce, que les Rhythmes tiennét du Metre: pource que c'est vne harmonieu-

H.iiij.

" se composition de parolles, non par mesure & cer-
 " tain ordre tel que celuy qui se garde en la compo-
 " sition des Metres ou vers, ains par nombres de syl-
 " labes, selon qu'il plaist aux oreilles. Et tels sont les
 " cantiques des Poetes vulgaires. De vray le Rhythme
 " peut estre fait par foy sans Metre: mais le Metre ne
 " peut estre sans le Rhythme, ou mesure. Ce que lon
 " peut dire plus clairement, Metre est vn chant con-
 " traint par certaine raison: Rhythme vn chant libre
 " & non suiet à aucune loy. Vray est que bien sou-
 " uent vous trouuerez de la raison ou mesure certaine
 " au Rhythme: non pource que le cōpositeur sy soit
 " assubiecti, mais pource que le son (ou ton, selon
 " Victorin) & harmonie la parauenture conduit &
 " mené iusques à ceste raison. Laquelle il est de ne-
 " cessité que les Poetes vulgaires ou communs suy-
 " uent lourdement, & les sçauans sciemment. Com-
 " me l'hymne qui s'ensuit, lequel est tresbien faict
 " en façon de vers Iambiques.

Rex aeternae domine
 Rerum creator omnium,
 Qui eras ante secula
 Semper cum patre filius.

" & autres en assez bon nombre de saint Ambroise.
 " Encores sen chante-il en façon de Trochaiques,
 " comme cestuy-ci du iour du iugement composé
 " par alphabet:

Apparebit repentina
 Dies magna domini,
 Fur obscura velut nocte
 Improvisos occupans.

Et voilà ce que Bede dit du Rhythme, apres Marius Victorinus plus ancien que luy, & duquel il a tout pris mot à mot, fors les exemples. Mais ne trouuant en ces hymnes aucune cadence omioteleute, ie pense que le *Rhythmus* des Poëtes dont Bede parle, n'estoit qu'un vers de certaine quantité de syllabes sans loy ne pieds, tels que ces deux couples Latines cy dessus transcrites: lequel n'estant en vſage entre les doctes, Terentianus Maurus n'a daigné en faire mention en sa *Verſificatoire*.

Quand la Ryme, telle que nous l'auons, commença: & que les Espagnols & Italiens l'ont prise des François.

CHAP. VII.

QVANT à moy ie n'ose rien conclure, & diray seulement (ſil est ainſi que les Hebreux ont vſé d'omioteleute, en aucuns liures du vieil testament) que les Chreſtiens ont voulu rapporter leur poëſie à ceſte-là, ou pluſtoſt que quelque ignorant prenant plaisir aux cadences vnifones (lesquelles volontiers ſe rencontrent entre l'adiectif & ſubſtantif, tels que *Laxis fibris, geſtorum tuorum, polluti labij*) cuidant faire plus que ceux qui le paſſoyent en belles inuentionſ, vſa de ces vers finiſſans de meſme ſon, pour montrer quelque choſe de nouueau & renforcer d'auantage le Rhythme, duquel il retint abuſiue-ment le nom: pource que ſon vers eſtoit de certain nombre de ſyllabes, & non meſuré par pieds. Ne ſaduiſant que la diſte figure *omioteleuton* repreſente

*omioteleuton
Id est ſimiliter*

plus proprement la consonance qu'il cherchoit en son vers rymé. Ce pourroit bien estre aussi inuention des peuples Septentrionaux (car Saxon Grammairien, & Olaus le grand, disent qu'on voit en Dannemark de grâdes pierres grauees de vers contenant les Annales du pais) mais tant y a que depuis leur venue pour destruire l'estat de Rome, le Rhythme & la Ryme ont eu cours, & esté receuz tant aux hymnes de Eglises, que chansons, & autres compositions amoureuses. Pour ce (ie croy) que la quantité des syllabes estant ignoree, comme sciéce de grammaire, & à cause de la mauuaise prononciation de tant de Barbares, la consonance leur toucha plus les oreilles. Mais lesdits Saxon & Olaus ne disent si ces vers grauez sont en ryme, & toutefois les autheurs de l'histoire Ecclesiastique composee à Magdebourg (alleguans le chronicó d'Holface) assurent que les Germains escriuoient leurs guerres & victoires en ryme, & que Charles le grand commanda de son temps d'en faire vn recueil. Et le long discours que i'ay tiré de la translation des Euangiles faite par le moyne Otfrid, montre bien que la ryme omioteleute, estoitia de son temps en vsage entre les François. Si est-ce que les plus doctes Poetes en quelque temps qu'ils ayent vescu, ont tousiours fuy la ryme Latine. Tesmoing Henry sçauant moine d'Auxerre, qui montre en la vie de saint Germain (son patron) dediee à Charles le Chauue Roy de France, que telle rymerie Latine ne luy plaisoit : comme aussi fit Hildebert de La-
en France
 uerdin, premieremét Euesque du Mans, & puis de
 Tours,

Hildebert de la nardini
peu mentires en ryme

En ce qui concerne les rymes

après
de la ryme en ryme *le mot est 78.*

Tours, poete assez passable. Gauthier qui fit l'œuvre intitulé, Ligurius, à la louange de l'Empereur Frideric : Guillaume le Breton dict Armoricanus, qui fit la Philippide en la louange de Philippe Auguste Roy de France : Gauthier de Chaillon, natif de l'Isle en Flandres, qui fit l'Alexandride Latine, & du vivant dudit Auguste, ne voulurent vser de ces vers rymez, non plus que deux cens ans apres Petrarque en ceux qu'il fit en langue Latine : & lequel il faut prendre comme le premier qui s'est efforcé de chasser la barbarie meslee parmi le Latin. Monstrant à ceux qui sont venus de puis luy, tels que Philophe, Mantuan, Pontan, Politian, Sannazar, & autres, d'imiter en la lague Latine, Virgile, Horace, & les bons poetes Latins : & en vulgaire ce que luy-mesme auoit fait.

La ryme donc omioteleute & consonante estant venue de quelque part, ou nation que ce soit (car ie veux cōfesser que iusques ici ie n'ay encores leu qui en est l'auteur) il est certain qu'elle a eu cours parmi le peuple & les langues vulgaires nées depuis la ruine de l'empire Romain : à tout le moins du tēps de Charles le Grand. Et peut estre que ceux qui lors desiroyent se faire congnoistre, prindrent ce chemin nouveau de rymen en toutes choses, & principalement aux proses des Messes: dont possible vient le prouerbe de Rymen en prose, aussi tost que rymen en prose oraison, qui n'est mesuree. Les plus cōgneus sont vn Theodolet ou Theodoret, auteur de l'eclogue commençant,

Ethiopum terras iam feruida torruit aestas,

I. j.

Guillaume le Breton

Gauthier de Chaillon
natif de l'Isle en Flandres

In cancro solis dum voluitur aureus axis.

auec sa suite, en assez grand nombre. Mais celuy, qui à mon aduis a passé toute borne, est Benard moyne de Cluny, autheur d'un liure intitulé *De contemptu Mundi*, contenant bien pres de trois mille vers tous dactyliques, & encores rymez au milieu & (comme disoyent les anciens) par la lisiere, qui est la fin: lequel il dedia à Pierre eleu Abbé de Cluny, enuiron l'an M. CXXV. se perdant en ses outrageuses inuentions, meurdrieres des gentils esprits: au lieu qu'il se deuoit employer à imiter les anciens Grecs, ou Romains. Ces pauures gens resembloyent les secretaings qui gardent les reliques des Eglises, & les monstrent aux autres, sans y toucher. Car ayans leurs librairies pleines de bons liures, ils ne les manioyent point: & se deffias de leur pouuoir resébler suiuyent le peuple, tousiours estimé par les plus sages, mauuais maistre & autheur de chose qui vaille. A la verité nous lisons dans les memoires de Cesar, que les Gaulois vsoyent de vers: & Tacitus en dit autât des Germains. Mais ie ne trouue pas qu'ils fussent omioleutes. Et toutesfois il est bien certain que nos François versifioyent, puis qu'Eginard recite que Charles le Grand prenoit plaisir à ouir chanter les faits de ses predecesseurs composez en telle façon. Ce qui me feroit volontiers opiniastrer à soustenir qu'ils fussent rymez en consonance, puis que ledit Otrid escrit en ryme à Louis Roy de Germanie, petit fils dudit Charles: & que le mesme moine translata partie des Euangiles en consonantie & Leonine, ainsi que tesmoignent les vers qui

s'en suiuent, tirez de la preface de son œuvre:

*Nu uill ih scriban vn ser heit
Euangeliono deil,
So vuir nu hiar bigunmun,
In frankisga zungun.*

c'est à dire presque mot pour mot,

Je veux maintenant escrire nostre salut
Qui consiste en l'euangile,
Ce que nous auons commencé
En langage François.

Vous voyez que de ces vers de vieil langage François-Germain, mal entendu pour le iourd'hui, sinon par les Frizons, & encores sçauans en leur langue, les deux premiers sont rymez, comme nous faisons par syllabes de mesmes lettres: & les deux autres par consonance. Quand donc Eginard dit que Charles le Grand prenoit plaisir à ouir reciter les faits des Roys composez en sa langue, ie croy qu'il entend ceux qui ia estoient mis en ryme. De sorte qu'il peut bien estre que de son temps nostre ryme fust en vsage, mesmes en langues vulgaires, puis qu'elle auoit cours en hymnes & proses Ecclesiastiques Latines. Je passe bien plus outre, & dy qu'il y a grande apparence, que nos François ont montré aux autres nations d'Europe l'vsage de la ryme consonante ou omioteleute, ainsi que voudrez. Ce que ie pense prouuer par deux couples tirees d'un liure escrit à la main, il n'y a guieres moins de cinq cens ans, lequel ledit sieur Pithou m'a presté, contenant la vie de sainte Hides d'Agen.

Canzon audiqes bellantresca

I.ij.

note est en
langage françois.
allum.

Les François
ont montré
la ryme aux
autres nati-
ons.

Bibliothèque de M.
Pierre Pithou.

1 Ce mot fi-
gnifie &
suau;

que fo de raz p. espanesca
 non fo de paraulla grezesca
 ne de lengua serrazine sca
 dolz esmans es plus que bresca
 e plus que nuls piments. qom mesca
 qui ben la dix a lei francesca
 cuig men qe sosgranz prof len cresca
 e qe nest segle len paresca:

Tota basconnet aragons
 el encontrada dels gascons
 saben qual ses aqist cançons
 esses ben vera sta razons
 en laudi legir a clerçons
 e agramadis a molt bons
 si qo no mostral passions
 en que om ligestas leicçons
 e si vos plaz est nostre sons
 aisi cōl guidal primers tons
 eu la vos cantarei en dons.

l'estime que ce langage est vieil Espagnol, pour le moins Cathalan, par le vers *Que fo de razon espanesca*: là où *razon* est pris pour conte & langage, ainsi que declare l'autre vers, *Esses ben vera sta razons*, c'est à dire, Bien est vray ce propos. Aussi Petrarque ne l'entend pas autrement en la chanson commençat, *Vna dona piu bella assai ch'el sole*: où il dit à la fin, *Canzon chi tua ragion chiamasse oscura*. c'est à dire, Chanson qui voudroit dire que ton sens ou langage fust obscur. Et quād l'autheur de ceste vie de sainte Fides, adiouste, *qui ben la dix a lei francesca*, il entend en ryme. Car à quelle autre chose pourroit on rappor-

ter ceste loy François, sinon à l'usage & façon de composer? Toutesfois, à fin de ne laisser rien de ce qui peut seruir à l'esclaircissement de la verité, Ioan de la Enfina, confesse que la ryme est passée d'Italie en Espagne: ce qui les rend plus aisez à conuaincre tous deux, puis que les Italiens sont d'accord la tenir des Prouençaux, ou Siciliens, deux peuples suiets des François. Le premier, depuis la quittance que l'Empereur Iustinian & les Ostrogots en firent aux Roys de France du quartier de Reims & Bourgonne, iusques au temps de Hue Capet: duquel encores les Princes demourerent alliez par le moyen de Constance fille du Comte d'Arles, femme de Robert fils dudit Capet: & encores par le mariage de Charles Comte d'Anjou, frere de saint Louis. L'autre cōquis à force d'armes par les Frâçois-Normâs. Que si les Prouençaux veulent dire qu'ils sont auteurs de la ryme, c'est à eux à monstrier vn tesmoignage plus ancien que la translation qu'Otfrid a faite des Euangiles: ou que leur langue fut en prix du temps de Charles le grand. Car s'ils cuident s'aider des parolles du serment de Charles le Chauue & ses soldats, cy dessus allegué, comme approchant plus de leur langage que celuy que maintenant nous parlons (i'entens nous qui habitons depuis Lyon en ça) ie leur respons avec Luithprand, que la Gaule Lyônoise s'appelloit de son tēps France-Romaine, & vsoit du langage pareil au serment qui se trouue en Guitard. Autrement Louis Roy de Germanie eust parlé en vain aux soldats de Charles son frere (tous habitans deça Lyon) vn langage qu'ils

I.ij.

*Ioan de la Enfina.**Provençaux.*

n'eussent point entendu.

Pour le regard des Siciliens, ie me tiens presque assuré que Guillaume Ferrabrach (c'est à dire, bras de fer, dont vient Fierabras) frere de Robert Guiscard, & autres seigneurs de Calabre & Pouille, enfans de Tancred François-Normand l'ont portee aux pais de leur conqueste, estant vne coustume des gens de deça chanter, auant que combattre, les beaux faiçts de leurs ancestres, composez en vers. Ce que les Normans auoyent pris des François. Tant y a que Mathieu Paris dit en son histoire, que les soldats de Guillaume le Bastard duc de Normandie auant que donner la bataille (qui le fit maistre d'Angleterre) chanterent les faits de Roland pour s'encourager à bien faire. Or il est certain que les Normans-François parloyent en ce temps-la François-Romain, comme estans de la Gaule Lionnoise ou France-Romaine, puis que lon trouue les loix que ce Roy Guillaume fit apres la conqueste d'Angleterre, escrites en François. Et ne faut pas penser que les Normans retinssent le langage de Dánemark (duquel on dit qu'ils sont sortis) pour ce que les premiers pirates qui s'appellerent Normans, ne firent pas tous seuls les rauages de France, dont nos histoires parlent tant, ains auoyent plusieurs François parmi eux, mal-contans de nos Rois & gouuerneurs, lors manians les affaires du Royaume. Ce qui est aisé à prouuer par vn trait de Glaber Radulphus viuât du temps de Hue Capet, qui dit que Hasting (tant renommé chef des Normans) estoit natif d'vn village pres Troye, que lon pense estre celuy

Normans pirates.

Glaber Radulphus
historien de France


Hasting chef des Normans
natif de Troye

qui pour le iourdhuy se nôme Trancoft : de maniere que lors tous brigans s'appelloyent Normans, côme aujourdhuy Reiftres tous pistoliers biẽ noirs. Je dis encore dauantage qu'il y a grande apparence que Robert Guifchard & ses freres, porterent la langue Italienne vulgaire en Sicile : estant bien certain que ce pais-la n'a pas tousiours parlé Latin ne Italien : tesmoing Ciceron qui par toutes les oraisons prononcees contre Verrés, appelle ordinairement Grecs les Siciliens. Et les Grammairiens disent que le dialecte des gens de l'Isle, estoit Dorique : voire la Pouille & Calabre s'appelloyent la grãde Grece, laquelle approchoit si pres de Rome, que Neron alla faire son essay d'histrion à Naples, côme en vne ville Grecque. Ce qui môstre bien que les Romains n'abastardirent tant aisément les provinces parlans Grec, côme celles qu'ils estimoyent Barbares : tant pource que les arts & principales sciences estoÿent escrites en ceste lãgue, qu'aussi pource que le transport de l'Empire Romain en Constantinople, cõserua les Grecs en leurs manieres & façons de viure plus polies que la cõmune Romaine. Et cõbien qu'Apulee dise que les Siciliens auoyent trois lãgues, il y a neantmoins grande apparence que l'isle a tousiours vescu à la Grecque, puis que durant le regne des Sarazins (qui en furẽt maistres CCC xxx. ans auant la conqueste des Normans) ils auoyent encores des Euesques Grecs. Aussi vous lisez que Robert Guifchard remit Nicodeme Grec en l'Euesché de Palerme, quand il eut conquis ceste ville. Mais Roger qui fut le premier Roy de race Normã-

Et sup on les Normans

de, ayant (ainsi que dit Falcand) diligemment fait recueillir les bōnes ordonnances & coustumes des autres Royaumes, ensemble bien appointé les plus vaillans-hommes qu'il peut trouuer, principalement François (lors estimez sur tous Chrestiens) peupla son Royaume de gens de deça les monts, & d'Italiens. Dōt possible est venue la plus forte meslange du langage Sicilien, maintenant plus approchāt de l'Italien que du Grec, pour l'obeissance que les Rois de ceste isle ont portee aux Papes, depuis qu'ils leur permirent d'estre Rois: & l'alliance qu'ils eurent plustost deça que deuers la Grece, joint la frequentation ordinaire avec les Italiés. Je ne veux rié assseurer, mais ceci soit dict à fin d'apporter quelque lumiere en vne si grande obscurité, que l'origine de la ryme: pour laquelle esclaircir tant de sçauans hommes d'Italie se sont iusques ici trauaillez.

Qui furent les Trouuerres, Chanterres, Iugleor & Iongleor : que c'est que Ryme Leonine & consonante. CHAP. VIII.

 R est il certain que bien tost apres la diuision de ce grand Empire François en tāt de petits Royaumes, duches & comtez, au lieu de Poetes commencerent à se faire cognoistre les Trouuerres & Chanterres, Contēours & Iuglēours: qui sont Trouueurs, Chantres, Conteurs, Iongleurs ou Iugleurs, c'est à dire, Menestriers chātans avec la viole. Les vns desquels composoyent, comme les Trouueurs, ou Cōteurs:
les autres

les autres chantoient les inuentions d'autrui, comme les Chanterres & Iugleours. Encores peut on dire, que les Trouuerres faisoient & inuentoient les rymes, & les Conteor les profes: vous ayant dit cy deuant, qu'il y auoit Roman rymé, & Roman sans ryme. Ces Trouueurs donc & Chantres, ayans affaire l'vn de l'autre s'accompagnoient volôtiers. Et à fin de rendre leurs inuentions & melodies plus plaisantes & agreables, venoyent aux grâdes assemblees & festins, donner plaisir aux princes: ainsi que vous en trouuez exemple dans le Tournoyment d'Antichrist: qui est vn Roman composé au commencement du regne de saint Louis: qui dit,

- .. Quand les tables ostees furent,
- .. Cil Iugleur en piés¹ esturent,
- .. S'ont vielles & harpes prises,
- .. Chançons, sons, lais, vers & reprises,
- .. Et de geste chanté nos ont.
- .. Li escuyer Antechrist font
- .. Le² rebarder par grand deduit.

¹ C'est feste-
rent.

² C'est à dire, la reprise, qui viét des Bards, appelez Mene-
striers en Bretagne.

Ce qu'anciënement ont fait les Poëtes Grecs, chantans les louanges des Dieux & des Roys, comme recite Herodote en la vie d'Homere: les œuures duquel ont esté ainsi chantees par les Cours & maisons des seigneurs piece à piece, qui a esté cause de les faire appeller Rhapsodies. Nos Trouuerres, ainsi que ceux-la, prenans leur subiect sus les faits des vaillans hommes (qu'ils appelloyent Geste, venant de *gesta* Latin) alloient, come i'ay dit, par les Cours resiouir les Princes, messans quelque fois des Fables: qui estoient comptes faicts à plaisir, ainsi

K. j.

que des nouuelles : des Soruantois, ou Seruantois aussi : esquels ils reprenoyent les vices, ainsi qu'en des Satyres (combien que Fabri curé de Merai, dise que les Seruantois sont inuention de Picards, & parlent plus d'amour que d'autre chose) des chansons, lais, virelais, sonnets, ballades, traittans volontiers d'amours, & par fois à l'honneur de Dieu. Remportans de grandes recompenses des seigneurs, qui bien souuent leur donnoyent iusques aux robes qu'ils auoyent vestues : & lesquelles ces Iugleors ne failloyent de porter aux autres Cours, à fin d'inuiter les seigneurs à pareille liberalité. Ce qui a duré si longuement, qu'il me souuient auoir veu Martin Baraton (ia vieil menestrier d'Orleans) lequel aux festes & nopces batoit vn tabourin d'argent, semé de plaques aussi d'argent, graues des armoiries de ceux à qui il auoit appris à danser. Le fabliau de la Robe vermeille le dit tout ouuertement, qu'ad la femme d'un Wauasseur le blasme de ce qu'il veut prendre en don vne robe.

r vii.

- Bien doit estre Wavassor vis,
- Qui vuet deuenir Menestriez,
- Miez voudroy que fussiez rez
- Sans aigue, la teste & coul,
- Que ia ni remansit cheuouil:
- S'appartient à ces Jongleours,
- Et à ces autres Chanteours,
- Qu'ils ayent de ces Cheualiers
- Les robes, car c'est lor mestiers.

Ces Trouuerres & Chanterres estoient ia en cours du temps de Henri II. Empereur qui mourut l'an

M. LVI. Car Vincent en son miroir historial, dit, *Io-
culatores è curia sua remouit, & quæ his dari consueuerant,
pauperibus erogauit.* Mais leur grand' force (à mon
aduis) fut enuiron le voyage de Ierusalem. Ce qui
me le fait soupçonner, est qu'auparauant l'an M.
XCVI. auquel ledit voyage fut entrepris, presque
tous les princes d'Europe estoient nouueaux ve-
nus en leurs seigneuries. Car il n'y auoit guere plus
de cent ans, que la famille de Hue Capet tenoit le
Royaume de France : celle de Normandie estoit
passée en Angleterre depuis xxx ans : & l'Empire
alloit & venoit de Saxe en Suaue, & autres maisons
d'Alemagne. L'Italie estoit sous plusieurs princes
assez foibles : & encore plus l'Espagne meslée de
Rois Chrestiens & Sarazins. De maniere qu'il n'y
auoit pas grand acquest, ne suiet, pour magnifier
ces princes encores petits. Mais les faits heroïques
de Guillaume Bastard de Normandie, & de Robert
Guishard : puis des pelerins de Ierusalem conduits
par Hugues le gråd, Godefroy de Boulõgne, & tant
d'autres seigneurs & nobles François, firent croire
(à tout le moins trouuer vray-semblable) les contes
ia faits d'Artus, Charles le grand, & seigneurs de la
Cour. Ce fut donc lors, à mon aduis, que les Trou-
uerres & Châterres eurent plus grand moyen d'en
conter. Aussi oyez-vous presque tous les Romans
de ce temps-la, parler de Ierusalem, des Soudans
d'Acre, de Coigne, Babylone, Damas, & autres to-
talement incogneus auant ce voyage. Car les Ro-
mans qui deuant parloyent des faits de Charles le
gråd, ne font mention que des Amiraux, ou Rois de
K.ij.

Tolede, Sarragoce, Siuille, Coïmbre, lors seigneurs d'Espagne. Et par les histoires de Louis le Gros & Louis le ieune son fils, les auteurs, principalement les ecclesiastiques, commencēt à se plaindre de ces Jongleurs, plus que ceux qui ont escript les vies des autres Rois precedents: soit qu'ils n'eussent pas tant de cours, ou qu'il n'y en eut encores guerres. Il y a grande apparence, que les Trouuerres firent bien leur profit en la Cour dudit Louis le ieune: lequel fut le premier Roy de sa maison, qui monstra dehors ses richesses allant en Ierusalem. Aussi la France commença de son temps à s'embellir de bastimens plus magnifiques: prendre plaisir aux pierreries, & autres delicatesses goultees en Leuant par luy, ou les seigneurs qui auoyent ia fait ce voyage. De sorte qu'on peut dire qu'il a esté le premier tenant Cour de grand Roy: estant si magnifique que sa femme dedaignant la simplicité de ses predecesseurs, luy fit eleuer vne sepulture d'argent, au lieu de pierre. Les victoires & prosperitez de Philippe Auguste son fils, en tirerent semblablement plusieurs en sa Cour, ainsi qu'il se voit par les Romans la plus part composez de son temps, ou de saint Louis son petit fils: continuans quelque tēps, iusques à ce que les bons Trouuerres venans à faillir, & les Jongleurs ne sçachans plus que cōter de beau, lon se mocqua d'eux, cōme ne disans rien qui valut. Et leurs contes estans mesprisez à cause des menteries trop euidentes, & lourdes: quand on vouloit parler de quelque chose folle & vaine, lon disoit Ce n'est que lōglerie: estāt en fin lōgler ou langler, pris pour bourder & mētir.

Je mettoy fin à ce chapitre quand ie me suis ad-
uisé ne deuoir oublier l'exemple, qui monstre que
nostre Ryme a esté nommee Consonante & Leo-
nime ou Leonime. Ie ne sçay si c'est pour ledit Pape
Leon duquel i'ay parlé: tant y a que i'ay leu au fa-
bliau intitulé, Des trois dames, les vers qui suiuent:

De la ryme
Leonine.

- Ma peine metray & m'entente
- Tant com'feray en ma iouente,
- A conter vn fabliau par ryme
- Sans coulour & sans Leonime:
- Mais fil y a consonantie
- Il ne me chault qui mal en die.
- Car ne peut pas plaisir a tots
- Consonancie sans biaux mots.

Gauthier Arbalestrier de Belle-perche, qui a com-
posé le Roman de Iudas Machabse auant l'an
M. CCLXXX. fait aussi mention de ces deux sortes
de ryme tout au commencement de son œuure:

- Ie ne di pas k'aucun biau dit
- Ni mette por faire la ryme
- V consonante v Leonime.

comme aussi vn Simon autheur d'vn Roman d'A-
lexandre, composé en Poiteuin ou Limosin: com-
mençant,

- Chançon voil dir per ryme & per Léoin
- Del fil Filipe lo Roy de Macedoin.

ausquels exemples on doit remarquer (sçauoir en
celuy de Gauthier) que les escriuains s'aidoyent du
k, pour c: de l'v, pour ou: & en celuy de Simon que
ia ils vsoyent du ç: vous asseurant que les liures où
i'ay pris ces exemples sont escrits il n'y a guieres

K.iiij.

Gauthier Arbalestrier
maist' de Belle-perche
en b. m. s. m. m.

roy de luy et autres
le Smillet. 197.

Simon

moins de CCC. ans. Ce qui sera dit cōme en passant, & pour tousiours aider ceux qui trauillent à embellir nostre langue François: & conformer l'escriture à la prononciation, ou reformer la poesie François selon l'art pratiqué en la mesure des syllabes & pieds par les Grecs & Romains: comme fait Iean Antoine de Baif poete François, tressçauant és lāgues Grecque & Latine. Benard moyne de Cluny, duquel i'ay ci dessus parlé, semble ne distinguer point ceste ryme. Car en l'epistre adressee à son Abbé, & mise tout au commencement dudit liure intitulé *De contemptu Mundi*, parlant de son œuvre cōposé en vers Dactyliques rymez, il dit, *Id enim genus metricum dactylum continuum, exceptis finalibus Trochæo uel Spondeo, tum etiam sonoritatem Leoniniam seruans, ob sui difficultatem iam penè, non dicam penitus, obsoleuit.*

Denique Hildebertus de Lauerdino, qui ob scientia prerogatiuam prius in Episcopum, post in Metropolitanum promotus est: Wichardus Lugdunensis canonicus, versificatores præstantissimi, quod pauca in hoc metrum contulerint, palam est. ledit Hildebert en fit la louāge de sainte Mariè l'Egyptienne, & Wichard vne satyre d'environ trente vers, dont les deux premiers commencent,

*Ordo monasticus ecclesiasticus esse solebat,
Pura cibaria dum per agrestia rura colebat.*

quant à ceux dudit Benard ils sont tels,

*Hora nouissima, tempora pessima sunt, vigilemus:
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.*

de sorte qu'à son dire il y a apparence que le son (que le fabliau a appelé coulour Leonin) soit en ces mots, *nouissima pessima, minaciter arbiter*: & la con-

Antoine de Baif

Hildebert de Lauerdin
plus moine en l'abbaye
roy de l'empire de France
le finit. 1140

sonantie en *vigilemus* & *supremus*, qui sont au bout des vers. De fait il se trouue des couples anciennés basties cōme les quatre vers Latins cy dessus transcrits, principalement celle qui suit, prise d'un Dict, intitulé Pour orgueilleux humilier:

- Certes 'fox est à demesure
- Cors qui n'est que fiens & ordure
- Et formez de si vil matiere,
- Qui par orgueil se defigure
- Et fait qu'il est en aventure
- D'estre demain mis en la biere.

1 Fol.

là où les I, II, IIII, & V, vers representent la Leonine de *novissima pessima, minaciter & arbiter*: comme, matiere, &, biere, la consonance de *vigilemus* & *supremus*. Gauthier Mapes Angloisa suiui ceste structure en ses rymes Latines,

*Tanto viro locuturi
Studeamus esse puri,
Sed & loqui sobriè*

*Carum care venerari,
Et vt caro simus cari
Careamus carie.*

Ceste consonance est declaree par Godefroy de Viterbe en son liure intitulé Pantheon: *Cum Versus sequentes inspexerint, consonantia & delectatione metrorum ad legendum vltius prouocentur*. Car ayant commencé par quelques vers Leonins tels que ceux cy:

*Fecerit archetypum diuina potentia mundum,
Mente sua clausum non rebus adhuc oriundum.*

il n'a continué: ains fait vne autre consonance qu'à la fin: comme il appert par ceux cy,

*Res faciunt tempus, facit & dimensio rerum,
Ætates anni motus mora meta dierum.*

Finalemēt apres auoir longuement fueilleté des

liures, que ie pensoy me deuoir apprendre que c'estoit que ryme Leonine, i'en ay trouué vn petit, intitulé L'art & science de Rhetorique pour faire rymes & balades, imprimé l'an M. CCCCXCIII. qui dit, Ryme Leonisme est quand deux dictions sont semblables & de pareille consonance en syllabes, comme il appert au chapitre de Ialousie (c'est de Iean de Meung)

Fm de. 121111.

121111 de l'art et apres

on trouve 200. 2204.

Preude femmes par saint Denis
Autant est que de Fenis.

de sorte qu'au dire de c'est autheur, ryme Leonine est celle que ceux qui depuis sont venus ont appelée Ryme riche. Maistre Pierre Fabry curé de Meray, qui viuoit du temps du Roy Charles VII. est de ce mesme aduis. Car il dit, Ryme qui se termine à son Leonine est la plus belle des rymes, ainsi que le Lion est le plus noble des bestes. Et doit auoir la derniere syllabe & la penultime depuis la vocal, semblable en orthographie, accentuation & prononciation. Il allegue cest exemple,

- Glorieuse vierge & pucelle
- Qui es de Dieu mere & ancelle,
- Pardonne moy tous mes pechez
- Desquels ie sui fort entechez.

Il dit encores que de ceste Leonine sont les anciens Romas, qui mettoyent douze & treize syllabes aux vers, & vingt ou trente lignes toutes d'une lisiere & terminaison : & que ryme croisee est celle qui n'est pas Leonine mais entre-meslee. Par le propos duquel Fabry i'appren que la Leonine estoit ce que nous appellons ryme riche, & plate : quand la lisiere (c'est

re (c'est à dire la fin des vers) estoit toute d'un son & non entremeslee ne croisee d'autre cadence, comme les vers pris des vieils Romains d'Alexandre & Siperis, que i'allegueray au second liure. Voyla ce que ie puis dire de la ryme qu'at à present, & iusques à ce que i'en aye plus grande certaineté : laissant à iuger aux lecteurs si l'etymologie de Leonine est bien prouuee ou non. Car n'estant moymesme raisonnablement satisfait pour ce regard, ie ne conclu rien, & suffit, que suiuant ma deuise, L'AI RECUEILLI CE QUI ESTOIT ESPARS ET DELAISSE : ou si bien caché, qu'il eust esté malaisé de le trouuer sans grand trauail.

Deinse de l'ont rem

*Sparsa & neglecta
cœpi*

FIN DV I. LIVRE.

L.j.



SECON D LIVRE DV RE-
 CUEIL, CONTENANT LES NOMS
 & sommaire des œuvres d'aucuns Poetes &
 Rymeurs François, viuans auant
 l'an M. CCC.

De M^e EVSTACE. I.



OMB IEN qu'il se trouue plusieurs liures faisans mention de Charles le grand, & autres princes de la Cour, que lon soupçonne auoir precedé cestuy-ci, & les auteurs du Roman d'Alexandre: on ne les peut pas remarquer par leurs noms, ne par le temps de la composition de leurs œuvres. C'est pourquoy ie suis contraint de mettre le premier en rang, maistre Wistace ou Hui-
 ftace: auteur du Roman appelé Brut. Le poeme duquel commence par ces vers:

- .. Qui veut ouir, qui veut sauoir,
- .. De Roy en Roy, & d'hoir en hoir,
- .. Qui cil fure, & dont vinrent
- .. Qui Angleterre primes tinrent,
- .. Quiez Roy y a en ordre eü:
- .. Et qui ainçois, & qui puis fu:
- .. Mettre Huiftace le translata.

Je ne sçay pas quand ce m^e Wistace mourut, mais à la fin de l'œuvre il dit,

*Wistace ou Huiftace
 poete françois l'an
 1155.*

- Puis que Dieu incarnation
- Prist pour nostre redemption
- Mil cent cinquante cinq ans
- Fit metre Wistace cet Romans.

lun .1155.

De sorte qu'on peut s'asseurer par ceste datte, du temps auquel il a vescu.

LAMBERT LI CORS. II.

A Pres Wistace lon peut metre Lambert li Cors (c'est à dire le court) natif de Chasteaudun, prestre, escolier, ou homme de robe longue, qui scait les lettres: car ainsi faut-il interpreter le nom de clerc qu'il prend. Cestuy-cy translatant les faits d'Alexandre le grand, Roy de Macedoine, donna commencement au Roman d'Alexandre, où lon trouue en vn endroit,

*Christ emman encor
pres de clercs.*

- La verté del'histoir si com li Roy la fit,
- Vn clers de Chasteaudun Lâbert li Cors l'escrit,
- Qui de latin la trest, & en Romans la mit.

ny roy en fureit, 27

ALEXANDRE DE PARIS. III.

A Vec lequel f'estant ioint Alexandre de Paris, ils firent ensemblement le commencement du Roman d'Alexandre. Car en vn endroit de l'œuure il est dit,

*Alexandre de Bernai
surnommé de Paris*

- Alexandre nos dit qui de Bernai fu nez,
- Et de Paris refu ses surnoms appelez
- Qui cy à les siens vers o' les Lambert ietez.

*Bernai en factum par
de Bernai a Bernai.*

1 Anec.

Ce dernier vers me fait dire qu'ils ont esté compagnons, & possible associez en leur longlerie. Ces deux pourfuiurent les gestes dudit Roy iusques à

L.ij.

la mort : & leur liure commence,

- Qui vers de riche histor' veut sçauoir & oir,
- Por prendre bon exemple de proesse accueillir,
- De conoistre raison, d'amer & de hair,
- De ses amis garder & cherement tenir,
- Des ennemis greuer qu'on n'en puisse elargir,
- De laidures venger & des bons faits merir,
- De haster quant leus est & à terme s'offrir,
- Oez donc le premier bonnement à loisir.
- Ne l'orra guieres hom, qui ne doie plaisir.
- Ce est dou milleur Roy qui onq poist morir,
- D'Alexandre ie veuil l'histoire refraichir.

1 Lieu.

J'ay voulu transcrire ces vers du cōmencement de leur œuure, pour mōstrer que l'intention des Trouuerres estoit d'animer les seigneurs, & les encourager à la vertu, mais sur tout à la liberalité.

PIERRE DE S. CLOOT. IIII.

LE testament dudit Roy, a esté fait par Pierre de S. Cloot, ainsi que ie deuine par ces vers meslez audit testament,

- Pierres de saint Cloot si trouue en l'escriture,
 - Que maunez est li arbre dont li fruits ne meure.
- mais ie ne trouue autre chose de son estre.

1 Meurit.

IEHAN LI NEVELOIS. V.

Quant au liure de la vengeance de ce Roy, il est bien certain qu'un Jehan li Neuelois l'a fait: ainsi qu'il appert par ces vers,

- Seigneurs or faites pes, vn petit vos taifiez,
- S'orrez bōs vers nouuiaux, car li autre sont viez.

- .. Ichans li Neuelois fut moult bien 'afaitiez 1 Appris.
 .. A son hostel se sied : si fu ioyans & liez,
 .. Vn chanterre li dit d'Alexandre à ses piez. .
 .. Et quand il la oi s'en fu 'grams & iriez, 2 Marry.
 .. Du 'fius qu'ot de Candace en a vers cōmenchiez, 3 Fils.
 .. Bien fais & bien rymez, bien dis & bien dictiez.
 .. Encor sera du Conte Henri molt bien loiez.

Je n'ay pas trouué de quelle qualité & d'où furent ces quatre Trouuerres, sinon que ce dernier vers

Encor sera du Conte Henry moult bien loiez, me fait deuiner qu'il veut parler de Henry Comte de Champagne surnômé le Large, depuis Roy de Ierusalem. Que si ma cōiecture est vraye, Neuelois auroit vescu du temps de Louis le ieune, Roy de France, & auant l'an M. CXCIII : qui fut celuy du couronnement dudit Henry : auquel Neuelois auroit presenté son œuure. Car i'oseroiy presque asseuerer, qu'il fut subiect de ce Comte: y ayant encores à Troyes, vne honneste famille portant le nom de Neuelet.

lan. 1193.

Neuelet en Champagne

Le genre des vers de ces auteurs, est de douze & treize syllabes : & lon pense que les autres qui leur ressemblent ont pris leur nom, ou pource que les faits du Roy Alexandre furent composez en ces vers, ou pource que Alexadre de Paris a vsé de telle ryme. Je penseroy bien que les plus anciés vers fussent de huit & neuf syllabes comme vous auez veu ceux du liure de la Grace cōposé en Thiois, & de celuy de Brut. Il est vray qu'une grâde partie des Romans qui parlent de Geste, sont composez en vers de douze & treize syllabes : mais en quelque sorte

Vers Alexandrins.

que ce soit, la gloire, si vous croyez aucuns anciens, en demoure à cest Alexandre de Paris. Vne chose doit estre notee aux œuures de ces bons peres, c'est qu'ils faisoient la lisiere ou fin de leurs vers toute vne, tant qu'ils pouuoient fournir de syllabes consonantes : à fin comme ie croy, que celuy qui touchoit la harpe, violon, ou autre instrument, en les chantant ne fust cōtraint muer trop souuent le ton de sa chanson, estans les vers masculins & feminins meslez ensemble inegalement : ainsi que vous auez veu par le commencement du Roman d'Alexandre cy dessus transcript. A quoy ie pense que Pierre de Ronsard prince de nostre poesie François, & les autres venus depuis luy, ont eu esgard : faisans suiure aux autres poemes que les odes, deux vers de ryme masculine à deux de ryme feminine, & au contraire. Car c'est le vray moyen de faire chanter sous vn seul chant, toutes leurs poësies. Chose bien inuentee, & dont les precedents ne s'estoyent aduisez. Geofroy Thory de Bourges s'est abusé, disant en son liure, intitulé Le champ fleuri, que Pierre de saint Cloot, & Iehan le Neuelois, estoient seuls autheurs du Romans d'Alexandre. Iehan le Maire de Belges, parlant au Temple d'Amour de

” ceste façon de vers : dit, Laquelle taille iadis auoit
 ” grand bruit en France, pource que les prouesses du
 ” Roy Alexandre le grād, en font escrites en anciens
 ” Romans: dont aucuns modernes ne tiennent com-
 ” pte auiourd'hui : toutefois ceux qui mieux sçauent
 ” en font grand compte. I'ay remarqué quelques
 ” vers de leur façon assez bons, car parlant de gens

Ronsard.

qui tomboyent d'une montagne, il dit,

De la coste desfrochent, aual vont perillant.
 par lequel vers lon peut, à mon auis, renouveler
 deux mots, à sçavoir, desfrocher, & periller. Car si
 nous disōs descrocher, pour oster d'un roc : pour-
 quoy ne dirons nous, desfrocher pour tomber &
 precipiter d'un roc? Et comme sçauriez vous mieux
 représenter le latin de *periclitator* & *periclitari*, que
 par periller, puis que nous disons peril pour *peri-*
culum? Je n'ay pas delibéré cy apres de faire ainsi de
 tous les mots, qui se trouueront aux vers que j'alle-
 gueray en ce Recueil de poetes : mais j'ay voulu
 monstrier par ceux cy, cōme lon se peut aider d'au-
 cuns: qui vallent bien le renouveler. Ces vers donc
 qui suiuent, pourront seruir à cest effect : & dōner
 à cōgnoistre vne partie du stil desdits autheurs: l'un
 desquez parlant d'un cheualier qui donna vn coup
 d'espee sus le heaume d'un autre, dit

Si la feru del branc que sus l'arçon l'adente. *

& De morts & de nauures enionche la cāpagne. *

& Ahi dame fortune tant estes nouueliere. *

comment sçauriez vous mieux représenter *nouatrix*
 Latin. & cestuy cy,

Du long comme il estoit mesura la campagne.
 parlant d'un porté à terre d'un coup de lance: ne
 vaut il pas bien *Italiam metire iacens*? Il se trouue
 encores plusieurs autres belles manieres de parler,
 & des mots, que le studieux de la poesie Françoise
 pourra imiter, ou refondre ainsi que j'ay dict, se les
 appropriant comme Virgile ceux d'Ennius, Pa-
 cuuius, & autres qu'il n'a dedaigné lire: & ausquels

desfrocher pour
tomber en roc.

ces vieux auteurs, dont maintenant i'escris les vers, peuuent estre comparez. Vray est qu'il faut du iugement pour refondre tels mots : car on ne les doit choisir tant vsez, qu'ils soyent inutiles & hors de cognoissance. Pource qu'il y auroit danger qu'un autre Phauorin ne nous reprochast que nous parlerions cōme avec Basine, Clotilde, Fredegonde ou Brunehaut, femmes & meres de nos premiers Rois. Mais aussi, où il se trouueroit qu'ils fussent en v'sage en quelque contree de nostre France, il me semble qu'on peut hardiment les ramener en v'sage: encores qu'ils se soyent pour quelque temps esloignez de Paris ou de la Cour. Le Roman du Paon, est vne cōtinuation des faits d'Alexandre: lequel se trouue en la bibliotheque du Roy, avec plusieurs autres, dont ien'ay peu nommer les auteurs, pour ne les auoir entierement leus.

*Le Roman du Paon.
en la bibliotheque du roy*

DE GUIOT DE PROVINS, *auteur d'un Roman intitulé la Bible Guiot.* VI.

*Guyot de Pro uinc
myne de l'ortre
de S. Benoit un lan
.1200.*

A Pres ceux-la peut estre comptee la Bible Guiot; pource (comme dit l'auteur) que son liure contient verité: mais c'est vne bien sanglante fatyre, en laquelle il blasme les vices de tous estats, depuis les Princes iusques aux petits. La copie que j'ay, écrite il y a trois cens ans, l'appelle Bible de Guiot de Prouins: & toutefois par tout le liure il ne se nomme de ce nom. Il commence ainsi son liure,

*est escrit une fatyre
on poeme remply de
medesime ainsi apelle
la Bible Guiot*

*1 Me con-
uient.*

„ Dou siecle puant & horrible
„ Mestuet commencer vne Bible
„ Por poindre & por aiguillonner,

Et por

- Et por grant esemple monstrier
- Ce niert pas Bible¹ lozangiere,
- Mais fine & voire droicturiere,
- Miroirs iert à totes gens.

¹ non erit
a moqueuse
3 viaye

Il a esté homme de grande experience & a vesçu longuement: car ayant parlé de l'Empereur Fride-ric, de Louis le Jeune, Roy de France, de Henri & Richard Rois d'Angleterre, du Comte d'Arragon, & Raimond Beranger son frere, d'Amauri Roy de Ierusalem, & autres sans nombre, il dit,

- Les Rois & les Emperours,
- Et ces dont i'ay oi parler
- Ne veuil ie pas tos ci conter:
- Mais ces princes ay-ie vëus.

Et puis apres en auoir nommé plus de cent, il dit,

- Je ne vous ai Baron nommé,
- Qui ne me ait veu & donné,
- Mais se furent li plus eslit,
- Porce sont en mon cuer escrit.

Après auoir bien couru & essayé de plusieurs sortes de religions, il semble qu'il se rendit moine de S. Benoist. Car ayant mesdit des moines, il adiouste,

- Sus moy cherra trestous li ⁴gas,
- Porce que ie port' les noirs dras:
- Y-a plus de douze ans passez
- Qu'es noirs dras sui enuelopez.

⁴ gabs pour
moquerie,
dont vient
gaber

puis en autre lieu, il dit,

- Troblee voy-ie bien nostre ordre,
- Ia ie cuit ne porront'estordre
- Li bon preudhomme li abbé,
- Dont li lieu furent ⁶honoré.

⁵ destournez

⁶ honoré.

M.j.

festant plaint que les anciens Abbez entrans aux charges, espousoyent trois pucelles, Charité, Verité, & Droicture. Il semble auoir voulu esprouuer diuersitez d'ordres: car parlant de Citeaux, il dit,

• moqué
• tancé.

- Si ne fui onques de leur ordre,
- Mais pource r'aponnez en fui,
- Qu'a Clerueaux quatre mois fui.
- Or dit on que mal mi prouuai,
- Porce que tant y seiournay.
- Si ie eusse esté en la Route
- Deux mois ou trois, bien scai sans doute
- Qu'en fusse si responnez.

& apres il dit encores,

- Quatre mois fui à Clerueaux.

Ce qui me fait plus dire qu'il fut moine, & encores de Cluny, font ces vers,

- Mais à Cluny com on mengue,
- Mestuet seoir à bouche mue.
- Trop font à Cluny voir disant,
- De ce qu'ils ont en conuenant,
- Totes lor ententes y metent,
- Trop bien tienent ce qu'ils promettent,
- Leur conuiue eusse plus chier
- S'il fussent vn po mensongier.

Il a grandement voyagé par le môde, puis qu'il dit,

- Mout reui les Hospitaliers
- Outre mer & vaillans & fiers,
- Mout les vi en Ierusalem
- Et de grant pris & de grant sen.

& autre part il monstre qu'il fut en Grece,

- Car ie vis en Constantinoble

- Qui tant est belle & riche & noble,
- En moins d'an & d'autre & demi
- Quatre Emperéors: puis les vi
- Dedans le terme tos morir
- De vil mort, car 'g'ez vi meurdrir.

1 ic les

Il est bien certain qu'il a vescu & fait son liure depuis l'an M. CLXXXI. puis qu'il dit,

Com. 1181.

- Et de l'Empercor 'Ferri
- Vos puis bien dire que ie vi
- Qu'il tint vne Cort à Maience:
- I ce vos di- ie sans dotance
- Conques sa pareille ne fu.

2 Frideric.

& laquelle l'Abbé de Vrsperg, dit auoir esté tenue audit an: quand l'Empereur Frideric fit ses deux enfans cheualiers. Mais aussi y a il grande apparence qu'il l'a composé enuiron l'an 1200. l'ay appris de ce Guiot de Prouins, le vrai nom François de la pierre d'Aimant, de laquelle vsent les mariniers à la cōduite des nauires allans sus mer. Car apres auoir parlé du Pole Arctique qu'il appelle Tramontane, il dit,

Com. 1200.

- Icelle estoile ne se muet,
- Vn art font qui mentir ne puet
- Par vertu de la 'Marinette,
- Vne pierre laide & 'noirette
- Ou li fer volontiers se ioint.

3 Al. mari-
nere.4 Al. bru-
niere.

Ce liure seroit trop gros qui voudroit mettre tous les poemes que i'ay leuz: & l'extrait que i'ay fait d'aucus, seruira pour faire garder les vieux liures, & ne les vendre plus aux relieurs: car il se trouue quelque fois de bonnes pieces parmi tels cahiers moisis. Les vers qui ensuiuent me font croire qu'il vesquit

nota.

M.ij.

durant la conquête de Constantinople,

• Tous li siecle por quoi ne vet

• Sor aux ains que sor les griffons.

1 Grecs.

BLONDIAUX. VII.

*E*usse peu mettre Blondiaux avant Guiot de Pro-
luins, n'estoit que iene trouue point la mort de
l'vn & l'autre: mais tous deux ont veu Richart Roy
d'Angleterre, lequel mourut l'an 1200. I'ay vne
bonne Chronique Francoise qui dit, que ledit Roy
Richard ayant eu querelle outre mer contre le duc
d'Autriche, n'osant passer par l'Alemagne en estat
congneu, & encores moins par la France, pour la
doute qu'il auoit de Philippes Auguste, se degui-
fa. Mais le Duc qui scauoit sa venue, le fit arrester
& enfermer dans vn chasteau, où il demoura pri-
sonnier: sans que lon sceust de long temps où il
• estoit. Or ce Roy ayant (ainsi que dit coste chro-
• nique) nourri vn Menestrel appelé Blondel, il pen-
• sa que ne voyant point son seigneur il luy en estoit
• pis, & en auoit sa vie à plus grand mesaise. Et si estoit
• bien nouvelles qu'il estoit parti d'outre mer, mais
• nus ne scauoit en quel pais il estoit arriué. Et pour-
• ce Blondel chercha maintes contrees, scauoir s'il en
• pourroit ouir nouvelles. Si auint apres plusieurs
• iours passez, il arriua d'auenture en vne ville assez
• près du Chastel où son maistre le Roy Richart e-
• stoit, & demâda à son hoste à qui estoit ce Chastel.
• & l'hoste luy dit qu'il estoit au Duc d'Autriche.
• Puis demanda s'il y auoit nus prisonniers, car touf-

Blondel, ou bien,

Blondeau poete

François l'an 1200.

Il fut menestrier etc.

A Paris de vnter d'instrumentes

l'an 1200

iours en enqueroit secrettement où qu'il allast. Et son hoste luy dit qu'il y auoit vn prisonnier, mais il ne sçauoit qui il estoit, fors qu'il y auoit esté bien plus d'vn an. Quand Blondel entédit ceci, il fit tant qu'il f'accointra d'aucuns de ceux du Chastel, comme Menesterels f'accointent legerement, mais il ne peut voir le Roy ne sçauoir si c'estoit il. Si vint vn iour endroit vne fenestre de la tour où estoit le Roy Richart prisonnier, & cōmença à chāter vne chanson en François, que le Roy Richart & Blondel auoyent vne fois faitte ensemble. Quand le Roy Richart entendit la chanson, il conneut que c'estoit Blondel. Et quant Blondel ot dicté la moitié de la chanson, le Roy Richart se prist à dire l'autre moitié, & l'acheua. Et ainsi sceut Blódel que c'estoit le Roy son maistre. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du pais conta l'auenture. Voyla ce que dit mon liure, lequel ne parle autrement de ce Blondel: mais i'en ay vn autre de chansons, entre lesquelles il s'en trouue vne douzaine sous le nom de Blondiax de Nefle, que ie ne puis asseurer estre cestuy-ci, familier du Roy d'Angleterre.

*Blondiax de Nefle
 autre que le Roy*

MONSEIGNOR THIEBAULT DE MAILLI. VIII.

EN mon volume de la bible Guior, suiuoit vne Satyre intitulée l'Estoire li Romans de monseigneur Thiebault de Mailli, cōmençant,

- A ce que voi au siecle ai pensé longuement,
- Porce vos vueil retrere le mien entendement,
- Si est bien que ie die ce ou ie pens' souuent,
- Porce que ne sçay letres le diré plus briement.

M.iiij.

Il semble qu'il l'ait faite par commandement d'un plus grand seigneur; car il dit;

« Mult ai pensé au siecle depuis que iel connui,

« Mes Sires me proia quant ie parti de li.

1 tous deux. « Que telle chose feisse ou pensissions' endui.

« Le liure a esté fait depuis le voyage de Ierusalem, ainsi qu'il appert par ces vers, & principalement par le mot de Beduin.

« Et Turc, & Arabi, Beduin & Persant, qui estoient incōnus à nos François auant tel voyage. Entores y a il apparence qu'il a vescu depuis

l'an M. C. LXXX. pource qu'il dit,

« Ains sçai à escient qu'ils auront plus bonté

2 dicu. « Que n'en ot S. Thomas qui fut occis pour' dé. car ie pense qu'il entend parler de Thomas Archevesque de Cantorbic estimé martyr, & canonizé l'an M. C. LXXXIII. pour la renommee de sa grande fainteré. Il fait aussi métion d'un Guichars de Biaugous comme d'un homme de grand sçauoir, retiré du monde, ou Prescheur.

3 pourceux. « Qui plus sçait & plus croit plus en est' paourous, « Moult s'en apperceut bien dans Guichars de Biaugous.

Il fait aussi mention d'autres, que ie nommeray à fin de remarquer plus certainement le temps qu'il a vescu, s'il se trouue puis apres liure ou titre faisant mention de quelcun d'eux: ne le pouuant dire au vray pour le present.

« Ce que ie vous vueil dire & ce qu'avez oi

« Sachiez que ce n'est pas d'Auchier & de Landri,

« Ains vos vueil' amentoïure de Simon de Crespl

4 ramente-
uoir.

Simon de Crespl / mort l'an 1130
lors

- Qui le Conte Raoul son pere defoui
- Et trouua en sa bouche vn'froit plus que demi
- Qui li mengoit la langue dont iura & menti.
- Li Cuens vit la merueille, mout en fu esbai,
- Es-ce donc mes peres qui tant chastiaux' broi,
- La n'auoit-il en France nuz prince si hardi
- Qui ofast vers li fere ne guerre ne estri
- Quant qu'il laissa au siecle laissa & enhai,
- Bien le lessa veoir que sa terre en guerpi,
- Dedans vne forest en essil s'en foui,
- La deuint Charbonniers itel ordre choisi.

On appelle
vn serpent
le plus veni-
meux que-
nous ayons
par deça vn
ornez.
a brusla.

Cuens
pour conle
de comes.

Car Simon de Crespi fut fils bastard, ainsi que lon dit de Raoul Conte de Vermandois, fils de Hugues le Grád, frere de Philippes premier Roy de France: lequel Simon de Crespi viuoit l'an M. C X X X. Je ne sçay qui est ce Girars de Montaigni. Il en nomme

Girars de Montaigni

- encores d'autres,
- La mort' aconscit tous les vieux & les puisnez,
- Les riches & les pauures n'en iert nus deportez
- Dans Renaut de Pomponne qui mout fut 'alozez
- Par le coup d'vn garçon fut son pere aterrez.
- Mout est fox qui ci fet trop de ses volentez, &c.
- Mes Milon de Leigni qui meint pouure mercie
- Quel môt oit si preudhom tât ert grád' manádie
- Que en mout peu de temsne l'oit toute guerpie.

atteint

iert pour ses delatm
ert

4 tous

richesse.

empire pour prise
& importer.

Par son œuure il aduertit chacun de bien faire, s'abstenir de pecher, craindre la mort, & n'esperer auoir support des choses que plus nous auons aimees en ce monde. I'ay remarqué deux assez bonnes sentences de luy.

- Por neant a l'auoir cil qui ne volt dependre. &

à loage.

• Malement fait la fleche qui au dressier la brise.
encorest axe-il grauemét les Aduocats & la Iustice.

à vostre sens
& scauoir.

• Pledeor' loëis entendez entendez,

• Grâs dolors vos viêt pres mes pou vos engardez,
• Auez-vo' mes que védre quât' vo sen vous védez.

& autre part il dit aux Rois, Ducs & Comtes,

• Pouures na mes nul droit ce seuent li plusor,

• Cil qui plus donne a cort si a meillor valor,

• Et qui miex scait trahir on le tient à meillor.

DE RAOVL DE HOVDANC OU HOVDON. IX.

Con. 1227.

Il est bien certain que Raoul de Houdac & Christian de Troies sont morts auant l'an M. CCXXVII. parce qu'a laissé d'eux Huon de Meri au tournoiment d'Antechrist : & lequel nommément dit que

Raoul de Houdans
auteur d'un romans intitulé
le Romans des fesses

Raoul auoit composé le Romans des aelles,

3 plumes.

• Car Raoul son escu descrit

• El Romans des aelles comment

• Le pourtrait &c.

• Desus auoit vn Colombeaux

• Qui de cortoisie ot deux esles

• Ou ot autant' panes & elles,

• Com' Raoul de Houdanc raconte

• Qui des deux esles fait vn conte.

Mais ie ne vey iamais ce Romans ; ains seulement vn fabliau, qui est vn conte fait à plaisir, comme vne nouvelle meslee de fables, où volontiers à la fin il y a quelque interpretation morale. Ce fabliau de Raoul est intitulé La voye ou le songe d'Enfer, qui est en somme le chemin que tiennent ceux qui cherchent la cour du seigneur d'Enfer. Les deux derniers

La voye ou le songe
d'Enfer.

derniers vers le nomment

- Raoul de Houdan sans mensonge
- Qui cest fabel fist de son songe. Il dit aussi,
- Plesant chemin & bonne voie
- Treuvent cil qui enfer vont querre.

Il nomme aucuns tauerniers de Paris,

- Gautier Mouans ne doute rien,
- Jehans Bossus li artisen,
- Hemars Guiars li fardeliens
- Qui maint' Bricons ont deploies, &c.

qu'il fait tous amis de Hasard: comme aussi Michel
des Treilles & Girars de Trois. Il remarque vne cou-
stume lors pratiquee, comme ie croy, en Bretagne,

- Mes tot ainsi com ie seusse
- A Guimelant & a Huitier
- Mestut escremir & luitier.

J'ay leu de luy vn Roman intitulé Meraugis de Por-
lesguez, en vers de huit syllabes assez coulans: à la
fin duquel il dit,

- Cit conte faut, si s'en deliure
- Raoul de Houdanc, qui cet liure
- Comença de ceste matire.
- Senus i troue plus que dire
- Qu'il n'i a dit, si die auant:
- Que Raoul s'en taira atant.

Et voila tout ce que j'ay leu de luy. Certainement
il auoit d'assez bonnes inuentions.

DE CHRISTIEN DE TROYES. x.

Quant à Christien de Troyes, le mesme Huon
de Meri le louë grandement, disant,

N.j.

*x coquins
malautruz*

*Michel des Treilles
Gyrard de Troie.*

- Car tel matiere ai pourpenſee,
- Qu'onques mes nor en ſa penſee
- Ne Sarraſins ne Chreſtiens,
- Parce que mort eſt Chriſtiens
- De Troye qui tant ot de pris. & à la fin,
- Y m'ait dix Huon de Meri,
- Qui a grand peine a fait cel liure,
- Qu'il ne ſot pas prendre a deliure
- Li bel François a ſon talent,
- Que cil qui trouuerent auant
- Ont receuilli toute l'eſlite:
- Porc' eſt ceſte œuure meins eſlite,
- Et fu plus for a acheuer:
- Mout mis grant peine a' eſchiuer *pour recommencer.*
- Les dis Raoul & Chriſtians,
- Qu'onque bouche de Chriſtians
- Ne dit ſi bien comme il diſoient.

1 me aide

*ita me dicit amet*2 fuir, & l'
italienſchifa-
re, dont viēt
eſquis.*font & met eſchif ou
eſquis qui eſt un petit
yeux pour ſe faire
eſquis ſon met.
nota.*

Il y a deux ans qu'allant en vne imprimerie, ie trouuay que les imprimeurs ſe ſeruoient à remplir leur timpan d'vne fucille de parchemin bien eſcrite: où ayāt leu quelques vers aſſez bons, ie demāday le reſte: & lors on me monſtra enuiron huit fucilles de parchemin, toutes de diuers cahiers, mais de pareil-
le ryme & ſubiect: qui me faiſoit croire que c'eſtoit d'vn meſme liure. Le premier monſtroit euidentement l'auther, & pour ce que ie crain que le reſte ſoit perdu, ie mettray ici tout ce que ie copiy lors, & qui me ſembla bon. Le Romans du Graal com-
mence ainſi,

3 cucille

- Qui petit ſeme petit 'cuel,
- Et qui auques receuillir velt

eſquis me dicit de graal.

- En tel leu sa semence espanse
- Que fruit a cent doubles luy rende:
- Car en terre qui rien ne 'valt
- Buene semence seche & 'falt.
- Christians seme & fet semence
- D'vn Romans que il encomence,
- Et si le seme en si buen leu
- Qu'il ne puet estre sans grant preu.
- Qu'il le fet por le plus preudhomme
- Qui soit en l'empire de Romme,
- C'est li quens Phelipe de Flandres.

1 vault

2 fault

Ce Philippes fut nommé Philippes d'Alsatie, & tenoit le comté, l'an MCLXVIII. mourut l'an MCXCI. Il appert que ledit. Christien a nommé vn de ses œuures, le Romas du Graal, puis qu'il dit,

Com 1168. et 1191.

- Christians qui entent & paine
- A rimoyer le meillor conte,
- Par le commandement le Conte,
- Qu'il soit contez en cort royal.
- C'est li contes del Graal,
- Dont li quens li bailla le liure.

Le conte de romme.

Ce qui montre que partie des Romans ont esté en prose premier qu'en ryme: mais ie croy bien que ceux que nous auons aujourd'hui imprimez; tels que Lancelot du Lac, Tristan, & autres; sont refondus sus les vieilles profes & rymes, & puis rafraichis de langage. Il continue le Romans de la Table ronde: & Huon de Meri ha bonne raison de le nōmer le premier de ceux de son temps: car en ce peu que i'ay veu de ses œuures, il y a d'assez bons traits, que ie mettray à fin qu'il prenne enuie à ceux qui en ont

le Roman de la table
ronde. continue par
Christien de Troyes.
en l'empire de France.

N.ij.

des liures entiers, de les garder & ne les vèdre pour les perdre: ainsi qu'ont esté ceux dont i'ay retiré ces pieces. En fin i'ay trouué que la pluspart des fueilles dont i'ay parlé, estoient d'un Roman portât le nom

le Roman de Cheualier
en 1534

du Cheualier au lion: auquel i'ay trouué tous ces beaux traits, cōme ceste description de Printemps:

- » Ce fu el tems qu'arbres flourissent,
- » Foculles bosçages peruerdissent.

Comment voudriez vous dire en deux mots *folia siluestria*, que par ces deux, Foculles bosçages? car on disoit Bos pour bois, dont vient Bocheron. Au cahier de la table ronde & parmi d'autres fueilletts, il fait vne assez bonne description de l'ouye:

Bocheron & Bocheron
pour rompre de bois.

- » Puis que vos plait or m'escoutez,
- » Cuer & oreilles me prestez:
- » Car parole ouie est perdue
- » Selle n'est de cuer entendue.
- » Quas oreilles vient la parole
- » Ainsi com li vens qui vole,
- » Mes ni areste ne demore
- » Ains sen part en molt petit d'ore, *l'heure*
- » Se li cuers nest si cueillez
- » Qual prendre soit apareillez,
- » Et quil la puisse en son venir
- » Prendre & enclore & retenir.
- » Les oreilles sont voie &^t dois
- » Par ou vient iusqu'au cuer la vois:
- » Et li cuers prent dedans le ventre
- » La voix qui par l'oreille y entre:
- » Et qui or me voudra entendre
- » Cuer & oreilles me doit tendre.

1 conduit

Quāt au vers qui dit, Les oreilles font voye & dois:
ce mot Dois signifie conduit ou canal, tesmoing
vn vers de la premiere chanſon de Monſeigneur
Gaces Brulez,

- Au renouuiau de la doucour d'eſté,
- Que reclaircit li dois en la fontaine.

Et encores en Normádie on appelle douit vn canal.
Il deſcrit vne deconfiture de gens, ainſi qu'il enſuit,

- Et cil qui chaffent les deſfranchent,
- Et lors cheuaux lor eboëllent,
- Les viſz deſor les morts roëllent,
- Qui ſ'entrafolent & occient,
- Laidement ſ'entrecontralient.

I'y ay trouué de bōs prouerbes & ſentences, cōme,

- Car ſe feroit trop vilain ieux,
- De vn dommage fere deux. &
- Qu'a venimeux & a felon
- Ne doit on faire ſe mal non. &
- Car tiex a pauure cuer & lache,
- Quant voit vn preudhom qui entache
- Deſor ſoï rote vne beſongne,
- Que maintenant honte & vergongne
- Li cort ſus & ſi iette fors,
- Le pauure cuer qu'il a el cors:
- Et ſi li donne plainement
- Cueur de preudhomme & hardement.

deſors d'abain fors.

Au Romans du Cheualier au Lyon qui eſt de luy
meſme:

- Li autres parloyent d'Amors,
- Des angoiſſes & des Dolors,
- Et des grans buens que ont ſouuent,

N.iiij.

r siens

- Les desciple de son conuent,
- Qui lors estoit riches & buens,
- Mes or y a petit des^rsiens,
- Car bien pres lont tretuit laissié,
- Sen est Amor molt abessié:
- Car cil qui soloient amer,
- Se faisoient cortois clamer,
- Et prou & large & henorables,
- Or est amors torné en fables,
- Porce que cil qui rien n'en sentent
- Dient qu'il aiment, & si mentent:
- Et cil fable & mensonge en font,
- Qui sen vantent & rien n'i ont.
- Mais por parler de celz qui furent,
- Laissons celz qui en vie durent,
- Qu'encor valt miex, se m'est auis,
- Vn cortois morts qu'un vilain vis.

Il me semble que ces quatre vers derniers sont de bonne inuention, & qu'il faut ainsi les interpreter, Qu'un homme iadis courtois, encores qu'il soit mort, est ramentu en la bouche de ceux qui l'ont connu, & peut seruir d'exemple aux autres: là où le Vilain ne vault ne mort ne vif. Encores,

- Il ni a cortoisie ne sen
- En plait doiseuse maintenir,
- Tosiours doit li fumier puir,
- Et tahons poindre & maloz bruire,
- Enuious enuier & nuire.

2 on appelle
ainsi à Troye
vne espee
de frisons.

Geoffroy Thori de Bourges au liure sus allegué, dit auoir veu les œuures de ces deux bons peres en la possessiō de frere René Massé, Religieux de Vádof-

me: & que ce Christien a composé vn liure intitulé le Cheualier à l'espee, & vn autre nommé Perceual dedié à Philippes Comte de Flandres, qui est celui duquel j'ay parlé cy dessus. Ce qui suit, est du Roman du Cheualier au Lyon,

• Car molt est fox qui se demore

• De son prou fere vne sole hore.

& d'une Dame qui se faisoit prier d'espouser vn qu'elle aimoit.

• Et les prieres riens ni grieuent,

• Ains li esmoeuent & sollicuent

• Le cuer a fere son talent.

• Li cheuaux qui pas ne va lent,

• S'efforce quant lon l'esperonne, &c.

Ce peu que i'en ay veu, me fait iuger qu'il y auoit beaucoup de belles & gentilles inuentions, & que Huon de Meri ha bonne cause de le louer.

De GODEFROIS DE LEIGNI. XI.

Godefrois de Leigni vesquit du temps de Christien de Troies: vn Romans duquel parlant de Lancelot, & intitulé La charrette, ce de Leigni acheua: par le congé dudit Christien, ainsi qu'il est clair par ces vers mis à la fin du liure:

• Godefrois de Leigni li clers,

• A parfinée la charrette:

• Mes nus hom blasme ne li mete,

• Se for Chrestien a duré,

• Car il la fet por le bon gré

• Chrestien qui le commença,

• Et tant a fet de la en ça

*Godefroy de Leigni
ou Leigni en brye
Lan. 1190.*

- Ou Lancelot fu emmurez,
- Tant com li contes est durez.

Il ya de fort belles inuentions en celiure, telles que celle cy,

- Et Lancelot iusqu'a lentre
- Des iex & du cuer la conuoic:
- Mes ax iex fu corte la ioie,
- Que trop estoit la chambre pres.
- Li oil fussent entré apres
- Mont volentiers se il peust estre:
- Li Cuers qui est sires & mestre
- De greignor pooir assez
- Est ouec lui outre passez,
- Et li oil sont remez dehors
- Plains de larmes ouec le cors.

Il introduit le mesme Lancelot, se reprenant qu'il s'estoit voulu faire mourir, pour euiten la peine du mal qu'il enduroit pour sa Dame.

x coups

- Miex voil viure & sofrir les colz
- Que morir por auoir repos. & encores,
- Ge ne scai li quiex plus me het,
- Ou la vie qui me desirre,
- Ou la mort qui me veut occirre:
- Einsi l'vns & l'autre m'occit. & encores,
- Bien est voir que moult se foloie,
- Qui de fame garder se peine,
- Son trauail i pert & sa peine.
- Qu'ains la pert cil qui la garde,
- Que cil qui ne s'en donne garde. & encores,
- Qu'en qu'on dit a fol petit vault
- Que il ne fait que se debarre,

Qui de

- Qui de fol veut folie abatre
- Et le bien qu'en enseigne l'actueur
- Ne vaut rien qu'il nel met en œuure,
- Ains est tost alé & perdu.

1 Cest cui-
uers &
traistre.

Le liure est assez plaissant, car le principale est fait par Christiē, qui à la verité fut plein de belles inuentios.

DE HEBERS. XII.

HEbers qui prend tiltre de clers, est autheur du Romans des sept sages, ou de Dolopathos: lequel il dit auoir translaté du latin fait par vn moine del'Abbaie de Haute-selue, nommé dam Ichans, ainsi qu'il dit au commencement.

*Fau moine de l'Abbaie
de Haute-selue*

- Li bon moine de bonne vie
- De Haute-selue l'Abbeie
- A l'estoire renouuelee,
- Par bellatin la ordence
- Hebers la vieut en Romans traire,
- Et del Romans vn liure faire
- El nom & en la reuerence
- Del Roi fil Phelipe de France
- Loeis qu'en doit tant loer. &c.

Ce Loeis Roy fil Phelipe, me semble estre Louis pere de saint Louis, lequel du viuant de son pere fut couronné Roy d'Angleterre: ou bien Louis Hutin, Roy de Nauarre, par sa mere. Car ie ne congnoi autre que ces deux qui ayent porté tiltre de Roy viuās leurs peres. Et ne fault rapporter cela à Louis le Gros (lequel à la verité fut couronné du viuant de Philippe premier) car il me semble que le langage de ce Roman n'est si ancien. Il est tout plein de contes.

O.j.

moraux & plaisans, de proverbes François & belles sentences. Ce proverbe est de luy,

- On sert le chien por le seignor,
- Et por l'amor le cheualier,
- Baïse la Dame l'Escuier.

Ceste sentence m'a semblé belle entre autres,

- Riens tant ne greue menteor,
- A larron ne à robeor
- N'a mauuez hom quiex qui soit,
- Com' veritez quand l'aperçoit:
- Et veritez est la maque
- Qui tot le mont occit & tue.

*maque pour maque
ou maque*

La deuxieme nouvelle de la III. iournee du Decameron de Bocace peut estre prise de cest autheur. Car il racôte d'vn qui coucha avec la fille d'vn Roy, laquelle l'ayant marqué au front, il en alla faire autant à tous les Cheualiers dormans en ce Palais. La IIII. nouvelle de la septieme iournee est de cest autheur, pour le regard de la pierre iettée dedans le puis. La VIII. de la VIII. iournee peut aussi estre prise de luy mesme, pour le regard de la reuangge du Sienois, qui accoustra la femme de son compaignon sus sa teste. Il enuoye son liure à l'Euesque de Meaux, qu'il ne nomme:

- Hebers desine ici son liure,
- A l'Euesque de Meaux le liure,
- Qui diex doit henore en sa vie.

Il semble que la vie de Iosaphas (qui est vne instruction pour les Roys) soit de la mesme veine. Duquel aussi Bocace peut auoir pris ce qu'il dit de ce ieune garçon, qui n'ayant iamais veu des

femmes, en demanda vne à son pere, comme la plus belle chose qu'il eust iamais veue. Tout le subiect du liure Italien, intitulé Erastus, est pris de ce Dolopathos, qui eut les mesmes aduëntures que ledit Erastus Italien.

*l'histoire d'erastus
est prise du liure
intitulé les 7. sages
de Rome.*

De HUON DE MERI, *auheur du Ro-*
mans d'Antechrist. XIII.

Il est bié certain que Huon de Meri est auheur du Roman d'Antechrist, parce que luy-mesme dit,

- I m'aint diex Huon de Meri,
- Qui a grand peine a fet ce liure.

mais ie n'ay rien trouué de sa naissance & qualité. Il declare au commencement de son œuure, en quel temps il l'a composé, puis qu'il dit,

- Il auint apres celle emprise,
- Que li François orent emprise,
- Contre le Conte de Champagne:
- Que li Rois'Lois en Bretagne
- Mena son ost fans point d'aloine,
- Que mors ert li quens de Boloine
- Dont li François orent fet chief,
- Qui remes sont à grant mechief,
- Li membre foible & mal'bailli,
- Quant li chief au membre failli.
- Els s'en traïrent tretuit arriers,
- Fors Malclerc qui tant estoit fiers,
- Qu'à merci ne deigna venir,
- Bien cuida Bretagne tenir
- Contre le Roy par son desroi
- Com cil qui auoit cuer de Roy,

*Le florissout
con. 1228.*

*Il fut moy ne des germains
pres paris.*

*roy de brey cy desous
le florissout 32.*

*2 Cefus.
Loys.*

*2 gouuch-
nez.*

O.ij.

- Et qui estoit plein iusqu'au iour
- De hardement & de valour:
- De cortoisie & de largesse,
- Lors ne me pot tenir paresse,
- D'aller en l'ost du Roy de France,
- Tant fis en cel ost demorance,
- Que de Bretaigne fu partis
- Li Rois de France & fu bastis
- Li accors de la grand discorde
- Que cil Roy fi comme l'en recorde,
- Auoit au Conte de Bretaigne.

Par ces vers que i'ay voulu mettre au long, pource qu'ils seruent à l'histoire du temps, il appert que Huon viuoit au commencement du regne du Roy S. Louis, à sçauoir l'an M. C C X X V I I I. auquel finit ceste guerre de Bretaigne. Il semble qu'il ait esté religieux de S. Germain des prez pres de Paris, car il dit

- Religion proi quel mi meine,
- Qui m'a la mené par la main,
- Iusqu'à l'Eglise saint Germain
- Des prez les les murs de Paris.

Je n'ay pas remarqué de grans traits de poesie en tout son œuure: que lon peut mettre entre les satyriques, puis que c'est vn cōbat des vertus contre les vices, & qu'il reprend beaucoup de diuerfes qualitez de gens. Il semble qu'il a pris son suiect sus ce que Raoul & Christien auoyent cōmencé: principalement sus le fabliau du chemin d'Enfer. car il dit,

- Y'm'ait diex Huon de Meri
- Qui a grant peine a fair ce liure,
- Il n'aus pas prendre à deliure,

r Ainsi m'ai-
de Dieu.

*subieu ma desjo du grez por Die. Je n'ay pas vuem.
cest que nous disons Je n'ay pas de Dieu. on par-Dieu.*

- Libel François à son talent.
- Car cil qui trouuerent auant,
- Prindrent auant tout a l'eslite,
- Pourcee est ceste oeuvre meins eslite.
- Et fu plus'fort à acheuer,
- Moult mis grand peine a echiuer
- Les dis Raoul & Christian.
- Onque bouche de Christian
- Ne dit si bien comme ils disoyent,
- Mes quant qu'ils dirent prenoient
- Li bel François trestot a plain,
- Si com il leur venoit à main,
- Si qu'apres eux n'ont rien guerpi.
- Se i'ay trouué aucun espi
- Apres la main as'mestiuiers
- Ie l'ay glané molt volontiers.

1 Al. grief

2 Al. Harniers, & mestriers.

Quant à ce qu'il dit, Et fu plus fort à acheuer: il se peut entendre qu'il ne poursuiuit pas l'oeuvre commencé par lesdits Raoul & Christian: mais qu'il auoit eu grand'peine ne voulant repeter ce qu'ils auoyent ia dit. A la fin il nomme son liure,

- Par son droit nom a peau cet liure
- Qui tresbien s'accorde à l'escrit
- Le tournoiement d'Antichrist.

Il appelle en vn endroit les espees acerines, qui est vne epithete assez bon.

- As grans espees acerines
- Fierent com feures sus enclume.

De HVON DE VILLENEVVE. XIIIII.

I Ecroy que les Romas de Regnaut de Motauban,
I Doon de Nantueil, Garnier de Nantueil, & Aic

O.iiij.

roman de regnaut
de Motauban.

d'Auignon, Guiot de Nantueil, & Garnier son fils, sont tous d'un mesme poete. Premièrement parce que c'est vne suite de côte, & que ie les ay veus coufus l'un apres l'autre. Car il fault cōfesser que le liure ne vint iamais entier en mes mains : & encores le fueillet des commencemens de chacun liure (pour ce que les lettres estoient dorées & enluminees) auoyent esté deschirez. Toutefois en l'un qui estoit demi rompu, ie trouuay le nom du Trouuerre,

- „ Seignor soiez en pes tuit a
- „ Que la vertus del ciel soit en vos demoree,
- „ Gardez qu'il n'i ait noise ne tabor ne criece :
- „ Il est ensinc coustume en la vostre contree,
- „ Quant vns Chanterres vient entre gent henoree
- „ Et il a endroit soi sa vielle atrempee
- „ La tant n'aura mantel ne cote desramee
- „ Que sa premiere¹ laisse ne soit bien escoutee,
- „ Puis font chanter auant se de riens lor agreee,
- „ Ou tost sans vilenie puet recoillir 'f'estree.
- „ Je vos en dirai d'une qui molt est henoree,
- „ El Royaume de France n'a nulle si loce,
- „ Huon de ville noeue l'a molt estroit gardee,
- „ N'en vol prendre cheual ne la mule 'afeltree,
- „ Pelicon vair ne gris mantel chape forree,
- „ Ne de buens⁴ paresis vne grant 'henepee,
- „ Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblee,
- „ Vne molt riche piece vos en ai apotee.

J'ay voulu mettre ces vers, & pour môstrer l'entree de ces Chanterres auant que faire leurs recits, & aussi les recompenses qu'ils tiroient des seigneurs, en cheuaux, habits, & deniers. Le 13. vers me fait

1 Traite,
couple, ou
entree.

2 C'est strada.

3 Enharnachee.

4 C'est deniers Parisis.

5 Poignee

souppçonner qu'un Chanterre desroba ce Romans à Huon de Ville-neuve, qui en estoit le Trouuerre, & inuenteur. Il s'y trouue d'assez bonnes sentences & descriptions. & entre autres celles ci,

- Qui vne fois a bien n'a mie tousiours mal. &
- La chose qu'on ne puet amender ne drecier
- Nus preudhom ne la doit eleuer n'esaucier. &
- Force n'est mie drois pieça l'ai oi dire. &
- Que au besoing peut on son ami eprouer. &
- Tousiours attend li fox que la tempeste dure. &
- Que ia nul' auers hom ne puet en pris mōter. &
- Hé France (ce dit il) sor totes la meillor,
- Eins ne fustes encore vn iour sans trahitor.

par tout il donne à la France l'epithete de douce France.

Du Romans de Doon.

- De morts & de naurez & ionchier & couurir. &
 - Tousiours l'ai oi dire souuent est reproué
 - Cil venge mal son dueil qui parmi la doblé. &
 - Aincois en i morront dix mille ferarmé. &
 - Nul cheuaux ne hēnit ne nul mul ne'recaigne. &
 - Ainsi com a celec s'abaisse li Faucon,
 - Quand la faim le iustise en la froide saison,
 - Brochēt François ensemble cōtre val le sablon. &
 - De sang & de ceruel la place colorir. &
 - En el fons de la sale les vn marbrin piller.
- & par tout Pelicōn hermin, lance fresnine, cendal pourprin, & autres mots de telle façon, dōt lon peut vser encores auiourdhuy. I'auois oublié ce vers,
- Iustice & seigneurie fait mainte chose faire.
- tant y a que lon peut s'en aider.

sentance

¹ auaricieux

² C'est le son que fait l'asne.

Du Romans d'Ale d' Auignon, & Garnier.

Je ne sçay si Aufanions l'a fait, tant y a que ie
trouue ces vers,

- Aufanions lor chante d'vne cheualerie
 - Comme d'Otrante prist Flandrine l'amie.
- possible que c'estoit le longleur du liure.
- Que tost mesaduient l'hom quant il moins s'en
 prenent garde, &
 - Trestot l'a pourfendu desci qu'à la coree,
 - Li cors s'est estendus l'ame s'en est volee,
 - Et li cheuaux s'en fuit la regne abandonnee. &
 - Quant Sanses ce regarde vit cheoir Beranger,
 - Les esperons a or tornez deuers le ciel,
 - Et l'hiaume d'Arabe en el sablon fichier
 - La selle trestourner & fuir le destrier. &
 - De auoir a mestier le preudhom ou qui soit, &
 - La ioie de cel siecle n'est pas tosiots durant,
 - Or & argent & pailles s'achiez tot est noyat. &
 - Ce fu après la pasque que ver ver à declin,
 - Que florissent cil pré & cil gaut sont foilli,
 - Que chantent cil oïsel haut & cler & seri,
 - Lors change folle dame l'amor de son mari. &
 - Que parole d'enfās ne doit on mettre en pris. &
 - Plus que Faucon ne vol quāt a faim de mangier,
 - Point li Dus le cheual des esperons dormier. &
 - Rois qui fet trahison ne doit estre esgardé.
 - Ne tenir le Royaume ne couronne porter.

x au cœur

vin des pompes
des familles ou comme
des routes des champs

+ } Le mot de pailles signifie vn riche drap de soye. Et
en Italie *Correre il paglio* est courre pour gagner des
pieces de drap d'or, de veloux, soye, ou escarlate,
que les seigneurs & republicques donnent à certains
iours de

iours de l'annee pour resiouir le peuple à voir courir les cheuaux de barbarie. Quant au mot Gaut, il signifie bois, tesmoins ces vers du Romans de Regnaut de Montauban,

- Eins charpentier en bos ne sot si charpenter,
- Ne mena telle noise en parfont Gaut ramé.

& Goi en Breton signifie bois: Esperons d'ormier signifie de fer doré. Encores à Paris lon appelle sellier l'ormier celuy qui peut faire des selles garnies de boucles & ferrures necessaires. Et l'ormerie en ce mestier, s'appelle toute ferrure qui appartient au harnois d'un cheual, hors le mors.

ormier ou lormier
& son etimologie

Du Romans de Guiot de Nantueil.

- Deables soit auoir al malfez le comment
 - Que tant fort le conuoient li petit & li grant,
 - Encore en trahira li pere son enfant. &
 - Li vespres est venus li ior s'est abessiez. &
 - Li ior vet a declin li vespres est venus. &
 - Vne pierre reonde ha a ses piez trouuee,
 - Par deuise d'un pré fu illec apportee,
 - Il fu fors & membrus si la amont leuee.¹ &
 - Autresi com oiseil s'enfuit deuant faucon,
 - Guenchissent entor lui les parens Ganelon.
- & parlant d'un assault,
- Quât'Challe ot veu ses gens qui el fossé gisoient
 - Sanglans mors & naurez. &c. &
 - A bons espiez tranchans ont la presse rompue,
 - La peussiez voir vn estour commencier
 - Tant fort escu trouer tante lance brifier,
 - L'un mort par dessus l'autre chëoir & trebuchier
 - De sang & de ceruel va la terre couurant. &

¹ Virg. liu. 12
Limes agro.
&c.

² se destour-
nent, de gau-
cher.

Pour Char-
les.

1 Rendu
beau.

- Le iour s'est esbaudis belle est la matinee,
- Li Solaux est leuez qui abat la roussee,
- Li oïsel chantent cler en la selue ramee. &
- A l'abessier des lances ils les ont bien receus,
- Ils lor mettent el cors & les fers & les fus. &
- Tu fais ainsi com cil qui debat le buisson,
- Puis vient l'Ostoir apres qui mäge l'oïfillon. &
- Sor la lance fresnine le Lion atacher. &
- Ce fu el mois de mai que le temps s'aloigna.

2 faustour

3 s'allongea.

Quant au mot de Malfez c'est à dire Diable, & esprit infernal, tesmoing Villon,

4 c'est Papes

- Car où sont li saints 'apostolles,
- D'aubès vestus, d'amits coëfz,
- Qui ne sont ceints fors que d'estoles,
- Dont par le col prend li maufez.

c'est à dire mal faits. Aussi les peintres font les diables horribles & contrefaits, comme s'ils auoyent perdu ceste beauté qui fit monter Luciabel en si grand orgueil. Ces quatre Romans ont esté composez depuis le commencement du regne de Philippes Auguste. Car en celuy de Regnaut de Montauban, il nomme les Contes de Rames, Galerans de Saicte, Geofrois de Nazaret, tous Barons d'outre mer: qui furent en pris enuiron l'an m. c. c. & du temps que Saladin prist Ierusalem.

Par celuy de Doon de Nantueil il dit,

- Par la foy que ie doy la couronne & li clou
- Que dans Challe li'chaux aporta a Charrou.

5 c'est char-

Cela mesme se trouue autre part, & que ce Roy fut fondateur de ladite Abbaie. Mais nous tenons à Paris, que ce fut saint Louis, qui achepta la couronne

francesis Villon

l'an. 1200.

Charles le charnel.

d'espines : de sorte qu'on peut deuiner , que ce Romans precede le temps dudit Roy saint Louis.

Du Romans de Siperis de Vineaux.

Encores que ie ne sçache point le nom de l'auteur de ce Romans , pource que ie ne le vey iamais entier : Je puis dire qu'il est composé depuis la closture du bois de Vincennes: que nous trouuons auoir esté ceint de murailles par le cōmandement du Roy Philippes Auguste, enuiron l'an M. C C. Les bons traits qui se trouuent dedans me l'ont fait icy mettre : & craignant aussi que ce que i'en ay veu il y a plus de x x. ans soit perdu : car le liure n'estoit pas mien. Il dit donc,

- On a bien maintefois par amors engendré
- Enfans qui depuis ont grant honor conquesté,
- Tel cuide bien auoir de sa chair engendré
- Des enfans en sa femme qui ne luy sont vn dé,
- Pis vaut peché couuert ce disent li letré
- Que ce que chacun scait qu'on n'a mie celé.
- Et cil est bien bastardz qui n'a cuer ne pensé
- Fors de mauuaitié fere laidure & fauceté. &
- Car tielz est bien armez qui po de pouuoir a,
- Et tielz est mal vestus qui au corps bon cuer a.
- Le cuer n'est mie es armes mais est ou dieu mis la.
- & Mauuais puet bien regner en mauuaitié faisant,
- Mais à la fin on voit on le voit apparent,
- De tel fin tel loyer dieu le va commendant. &
- On porte plus d'honor à vn Baron meublé
- Qu'on ne fait à preudhom viuât en pauureté. &
- Ce qui doit auenir on ne puet nullement

P.ij.

Boys de Vincennes

Par de murailles

Com. par de murailles

- Destourner qu'il n'auienne ce dit on bié souuēt.
- & Car entre faire & dire, & vouloir & pensee,
- Y a grád difference c'est chose bien prouuee. &
- Souuēt fait on grát ioye encōtre son tourmēt. &
- Plus n'a vaillant li hom' au monde entierement
- Que bōne renōmee de tous cōmunement. &
- Car pl^s pert on d'amis moins a douter fet on. &
- Car Dieu & leur bon droit & bonne volenté,
- Laboure en bon ouurage sans penser fauceté
- Et il t'aidera bien se tu las appellé. &

• Hardement ne vient mie de noble garnement
 • Ains vient de gentil cuer ou proesse se prend.

Je deuine que l'autheur fut Picard, parce qu'il prend son principal suiect d'un seigneur de Boulenois, & aussi que ce vers luy est eschapé.

• Dont sonnerent le cloque qui bōdi hautement.
 Toutesfois ie n'ose rien asseurer, car ainsi que j'ay dit, ie ne vey iamais que deux copies de ce liure, encores rompues au commencement, au milieu, & à la fin.

— De THIEBAULT, Roy de Navarre. xv.

Entre plusieurs liures excellents en toutes langues, dont la librairie de messire Henry de Mesmes, cheualier, seigneur de Roissy, Cōseiller d'estat, est aussi bien garnie que pas vne qui se puisse trouuer: Il y en a vn de vieilles chansons, le plus entier & curieusement recueilli d'entre celles des meilleurs maistres, que j'aye veu pour ce regard: Car il nomme 64. autheurs de chansons tous louables, & lesquels ie veul icy mettre selon l'ordre du liure. D'autant que ie ne puis asseurer en quel temps plusieurs

alors
 hardiesse ne vient
 de noble garnement
 en sonnerent
 d'un proement

*Bibliothèque de
 mon frere de Malagie
 de Roissy Mesme
 en mesmes.
 apres le premier
 1571*

*De Thibaut, roy de Navarre comte de Champagne. lequel mourut l'an 1211.
 lequel a escri plusieurs chansons en rithme francoise &c. par Symonides
 & les recherches de plusieurs autres seigneur de Roissy par Estienne Pasquier fol. 75.
 auquel lieu il appelle seulement Thibaut comte de Champagne &c.*

d'eux ont vescu : & qu'il y a apparence que celui qui a fait ce recueil, les a mis selon l'aage qu'ils ont flori : pource qu'il escrit deuant, aussi tost les Chançons d'un Menestrel, que d'un Duc, Conte, ou Cheualier. Le commencement du liure est perdu : mais la premiere chanson est cotee à la marge, Roy de Navarre: que l'on tient pour certain auoir esté Thiebault vij. Conte de Champagne, & Roy de Navarre I. du nom. Ce prince estant Conte de Champagne lors que saint Louis yint à la couronne (c'est à dire l'an M. CCXXVI) fit alliance avec les Barons François, contre Blanche de Castille mere du Roy : que lesdits seigneurs pretendoient auoir entrepris la Regence du Royaume & gouvernement de son fils (âgé seulement de xj. à xij. ans) sous vmbre d'un testament du feu Roy son mary : par lequel elle disoit ceste regence luy auoir esté laissée. Le principal autheur de la ligue, estoit Philippe Conte de Bourgogne oncle du Roy : & les plus puissans, ce Thiebault Conte de Champagne, & Pierre surnommé Maucler, Conte de Bretagne. Mais Blanche qui estoit belle, ieune, & encore Espagnole, sceut si bien mener Thiebault, qu'il abandonna les autres Barons: & qui plus est descourit l'entreprise faite pour prendre le Roy, reuenant d'Orleans à Paris. Or les amours du Conte de Châpaigne desplaisans depuis à aucuns seigneurs: il aduint (ainsi que dit vne bone Chronique que i'ay escrite à la main) que Thiebault vn iour entrant en la salle où estoit la Roine Blanche, Robert Conte d'Artois, frere du Roy, luy fit ietter au visage vn fromage mol, dont

Can. 1226.

note cloy.

fromage mol. nono. c. 110.
ou callosm.

P. iij.

le Champenois eut honte: & prist de là occasion de se retirer de la Cour, à fin d'eiter plus grand scandale. Toutesfois la grand Chronique de France dit que le Conte ayant derechef pris les armes contre le Roy, & sçachant le grand appareil qu'on faisoit pour luy courre sus, il enuoya des plus sages hômes de son conseil requerir paix: laquelle luy fut accordée. Mais d'autant que le Roy auoit fait grande despense, il fut contraint quitter Montereau fault-Yonne, & Bray sur Seine, avec leurs dependences. A celle besongne estoit (ce sont les mots de la grand Chronique) la Roine Blâche, laquelle dit au Conte,

" qu'il ne deuoit prendre les armes contre le Roy son
 " fils: & se deuoit souuenir qu'il l'estoit allé secourir
 " iusques en sa terre, quâd les Barons le vindrét guer-
 " royer. Le Côte regarda la Roine qui tât estoit belle
 " & sage, de sorte que tout esbahi de sa grande beau-
 " té, il luy respôdit: Par ma foy ma dame, mon cœur,
 " mon corps, & route ma terre, est à vostre comman-
 " dement, ne n'est riens qui vous peust plaire que ne
 " fisse volontiers: iamais si Dieu plaist, contre vous ne
 " les vostres ie n'iray. D'illec se parti tout pensif, & luy
 " venoit souuent en remébrance le doux regard de la
 " Roine, & sa belle contenance. Lors si entroit en son
 " cœur la douceur amoureuse: mais quand il luy sou-
 " uenoit qu'elle estoit si haulte dame & de si bonne
 " renommee, & de sa bonne vie & nette, qu'il n'en
 " pourroit ia iouir, si muoit sa douce pensèe amou-
 " reuse en grande tristesse. Et pource que profondes
 " pensees engendrent melancolies, il luy fut dit d'au-
 " cuns sages hommes, qu'il s'estudiaist en beaux sons,

& doux chants d'instruments: & si fit il. Car il fit les plus belles chançons, & les plus delitables & melodieuses, qui onques fussent oyées en chançons ne en instruments, & les fit escrire en la salle à Prouins, & en celle de Troyes. Et sont appellees les chançons au Roy de Navarre. Voila le tesmoignage que portent de ses amours & estude poetique, les grandes Chroniques de France. Quant au Royaume de Navarre il escheut audit Thiebault l'an M. CCXXXV. par la mort de Sance v. Roy de Navarre son oncle, frere de Blanche sa mere. Plusieurs des chansons de ce Roy, se trouuent aujourdhuy notées à vne voix. Et s'en voit encores quelque reste peint au chasteau de Prouins, à l'endroit de la prison. La premiere de celles du liure du seigneur de Roissi commence,

• Quand fine amour me prie que ie chant
• Chanter mestuet, &c.

Laquelle ne doit estre la premiere en nombre, pour ce que le liure n'est entier: & toutefois il y en a iusques à dix, toutes portans à costé le nom de Roy de Navarre. Les Italiens ont iadis estimé ces chansons, & d'autres François de ce temps-la, si bonnes, qu'ils en ont pris des exemples, ainsi que montre Dante. Lequel en son liure de Vulgari eloquentia, allegue ce Roy comme vn excellent maistre en poesie: aucuns traits duquel i'ay voulu icy presenter. Il demâde (puis que tout son mal vient d'aimer) qu'amours face tant enuers sa dame, par priere & par cōmandemēt, qu'il soit aimé d'elle. Car si bien aimer y sert, il aura ioye de son gent corps.

En la II. qui est belle, il se plaint par le troisieme

couplet de l'inconstance de sa dame, disant,

- Je scay de voir que ma dame aime cent
- Et plus assez c'est pour moy empirier.

Ce dernier couplet est assez bon,

- Je ne di pas que nus aim' follement:
- (Que li plus fox en fet miex a prifier)
- Mes grant eür y a mestier souuent,
- Plus que net sens, ne raison ne plaidier.
- De bien amer ne puet nus enseignier,
- Fors que li cuers qui done le talent.
- Qui bien ame de fin cuer loyaument,
- Cil en sçait plus & moins s'en peut aidier.

En la III. il dit que si lon meurt de ioye, il voudroit bien mourir entre les bras de sa dame. Mais s'il mouroit pour l'amour d'elle, ce seroit bien raison qu'elle en eut le cuer dolent. Toutesfois pour ce qu'il craint de la courroucer, il ne voudroit estre en Paradis s'elle n'y estoit. Aussi n'a elle occasion de dire qu'il la veuille tromper, car il l'aime de tout son cuer. En la IIII. il dit qu'il l'aime & la hait. car

- Moul't me sceut bien esprendre & alumer,
- En biau parler & acointement rire.
- Nus ne l'orroit si doucement parler,
- Qui ne cuidast de s'amour estre Sire.
- Par dieu amours ce vous ose bien dire,
- On vous doit bien seruir & honorer,
- Mais on si peut bien d'vng pou trop fier.

Et en la V. il dit encores,

- Kar nulle rien ne fait tant cuer felon,
- Com' grant pooir qui en veult mal vser.
- Que tant de gens li vont tuit enuiron,

Je say

- Je say de voir que c'est pour moy greuer.
 - Adez dient dame on vous veut guiller:
 - Mais ils mentent li traïtor felon.
 - La fausement n'amera nus preudhom.
 - Car qui plus a, doit miex amours garder.
- & encores, K'assez y a d'autres que ie ne sui,
- Qui la prient de fin cuer bandement.
 - 'Ebandisse fait gaagner souuent.

1 Hardiesse.

mais il ne s'en peut aider, quand il est deuant elle.
L'esperance luy sert de refuge, commel'oiselet qui
va ferir en la glus,

- Quant il ne sçait trouuer autre garent.

La VI. est tresbelle, pleine de similitudes & transla-
tions. Aussi est-ce celle que Dante allegue comme
pour exemple, ainsi que j'ay dit cy dessus. Elle com-
mence,

Dante poete foren.

- De bonne amour vient seance & beanté.

2 science &
bonté.

La VII. declare euidentement le nom de l'autheur: di-
fant,

- Nus ne doit amours trahir
- Fors que garçon & ribault.
- Ce ce n'est pour son plaisir,
- Je ne voy ne bas ne hault.
- Ains veuil qu'el' me'truit bault,
- Sans guiller & sans faillir.
- Et si ie pui consuiuir
- Le Cerf qui si fait fuir,
- Nus n'est ioyans come Thiebault.

3 trouue gay
& ioyeux.

En la VIII. il se plaint d'estre mis en nonchaloir: &
qu'en dormant il tient s'amie: & en veillant il la perd.
Mieux voulsist en dormant la tenir toute sa vie.

Q.i.

1 mal tour-
ner.

- Pource bien le deut¹ bestourner amours cel de-
uant derriere.
- &, Li dormirs fut en oubly
- Et g'eusse en veillant ly:
- Lors seroit la ioye entiere.

En la ix. il dit. Bonne aduventure auiene a fol espoir,

- Qui les amans fet viure & reiouir:
- Desesperance fet languir & douloir,
- Et mes fox cuer pense a dez a guerir.
- S'il fut sages, il me fesist mourir:
- Porce fet bon de la folie auoir.
- Qu'en trop grant sens peut il bien mescheoir.

A la fin de la x. il prend congé d'Amour, puis qu'il
plaist à sa dame le luy donner: disant,

- Amour le veult & ma dame m'en prie,
- Que ie m'en part: & ie moult l'en merci,
- Quand par le gré ma dame m'en chasti.
- Meilleur raison ni voy à ma partie.

J'ay esté vn peu long à l'extrait de cet autheur, à fin
de monstrier dauantage de ses traits.

De monseigneur GACES BRULEZ. XVI.

Monseigneur Gaces Brulez fut vn Cheualier
fort aimé de Thiebault Roy de Navarre, qui
(ainsi que disent nos grâs Chroniques) le prist pour
compagnon, à fin de l'aider en ses chansons & com-
plaintes amoureuses: à cause qu'il estoit tresbon
Poete, comme il monstre par XLIX, chansons, que
i'ay veues de luy: dont la premiere commence,

- Au renouuiau de la douçour d'Esté.
- par laquelle il prie sa dame qu'elle luy face la semai-
ne vn doux semblant. Car il en attendra plus vo-

lontiers les biens d'amours, malgré les mesdisans,
qui tant luy nuisent. Par la II. il dit: que cil qui le
veult chastier d'aimer,

- Onc n'ama en sa vie.
- Si fait trop nice folie,
- Qui s'entremet du mestier
- Dont il ne se fait aider.

Quand il dit,

- He Blanche clere & vermeille
- Por vos sont mi grief soupir.

Je pense que ceste chason est faite pour Thiebault
Roy de Nauarre, amoureux de la Royne Blanche,
ainsi que i'ay dit. En la III. il se plaint,

- Ma dame si ne vous fut griez,
- Feissiez moy autel semblant,
- Comme vosfere mi soliez.

La v. est excellente, & dit,

- D'amors me plain & dis pourquoy.
- Car ceux qui la trahissent voy
- Souuent à leur ioye venir.
- Et gi fail par ma bonefoy:
- Q'amors por esaucier sa loy
- Veut ses ennemis retenir.
- De sens li vient si com ie croy,
- Q'as siens ne puet elle faillir.

En la VIII. il est plus ioyeux, & se contente d'amour:
disant,

- I'ay oublié poine & traux,
- S'ay de fine ioye chanté.
- Desor ne suy-ie mes de' caux,
- Ki por noyant ayent amé.

CCXX

Q.ij.

En la xxiiii. il se plaint que l'amie est trop commune, & dit,

- „ Si diex plut que ie feusse
- „ De ma dame le plus haus:
- „ Certes bon gré l'en feusse,
- „ Mes trop parest communaux.
- „ Mout ia de caux,
- „ Qui deslient aulmoniere:
- „ S'en font l'or aniaux,
- „ Et g'en sui bouté arriere.

La XLIII. est escrite par dialogue, & adressede à Gui de Ponciaux : elle est bonne, cōme aussi tout. Car a la verité Gaces Brulez fut bon poete. Et est recōnu par messire Gauthier d'Argies, grand maistre en Amours.

Le Chastelain de Coucy. XVII.

A Pres les chansons de monseigneur Gaces Brulez, suiuoient les chansons du Chastelain de Couci : duquel vne bonne chronique que j'ay, porte ce tesmoignage. Ou temps que le Roy Philippes regnoit, & le Roy Richart d'Angleterre viuoit, il y auoit en Vermandois vn autre moult gentil, gaillard, & preux cheualier en armes, qui s'apeloit Regnault de Couci, & estoit Chastelain de Couci. Ce Cheualier fut moult amoureux d'vne dame du pais, qui estoit femme du seigneur de Faicel. Moult orent de poine & trauail pour leurs amours, ce Chastelain de Couci, & la dame de Faicel : si comme l'histoire le raconte qui parle de leur vie: dōt il ya Romans propre. Or aduint que quand les voyages d'outre mer se firent, dont il est parlé

Regnault de Coucy.

cheualier picard.

Com. 1187.

cy dessus, que les Roys de France & d'Angleterre y furent, ce Chastelain de Couci y fut, pource qu'il exercitoit volontiers les armes. La dame de Faiel quād elle sceut qu'il s'en deuoit aller, fist vn laqs de soye moult bel & bié fait, & y auoit de ses cheueux ouurez parmi la soye: dōt l'œuure sembloit moult belle & riche, dont il lioit vn bourrelet moult riche par dessus son heaume: & auoit longs pendans par derriere, à gros boutons de perles. Le Chastelain alla outre mer, à grant regret de laisser sa dame par deça. Quand il fut outre mer il fit moult de cheualeries: car il estoit vaillant Cheualier, & auoit grant ioye que on rapportast par deça nouvelles de ses faits, à fin que sa dame y prist plaisir. Si aduint qu'à vn siege, que les Chrestiens tenoyent deuant Sarra- sins outre mer, ce Chastelain fut feru d'vn quarel au costé bien auāt: duquel coup il luy cōuint mourir. Si auoit à sa mort mout grant regret à sa Dame: & pource appella vn sien Escuyer, & luy dit, le te prie que quand ie seray mort, que tu prennes mon cœur, & le mete en tel maniere, que tu le puisse porter en France à ma dame de Faiel, & l'envelope de ces longes icy: & luy bailla le las que la dame auoit fait de ses cheueux, & vn petit escriniet où il auoit plusieurs anelez & diamans, que la dame luy auoit donnez: qu'il portoit tousiours auant luy, pour l'amour & souuenance d'elle. Quand le Cheualier fut mort, ainsi le fit l'escuyer: & prist l'escriniet, & luy ouurit le corps, & prist le cœur, & sala & confit bien en bonnes espices, & mit en l'escriniet avec le las de ses cheueux, & plusieurs anelez & diamans.

Q.iiij.

que la dame luy auoit donnez , & avecques vne lettres moult piteufes , que le Chastelain auoit escrites à sa mort & signees de sa main. Quand l'Escuyer fut retourné en France , il vint vers le lieu où la dame demouroit : & se boura en vn bois pres de ce lieu : & luy mesaduint tellement , qu'il fut veu du seigneur de Faiel , qui bien le cogneut . Si vint le seigneur de Faiel à tout deux ses priuez en ce bois , & trouua cest escuyer : auquel il vult courir sus en despit de son maistre , qu'il hayoit plus que nul homme du monde . L'escuyer luy cria merci : & le Cheualier luy dit , Ou ie te occiray , ou tu me diras où est le Chastelain . L'escuyer luy dit , qu'il estoit trespasé : & pource qu'il ne l'en vouloit croire , & auoit cest escuyer paour de mourir , il luy monstra l'escriniet pour l'en faire certain . Le seigneur de Faiel prist l'escriniet & donna congé à l'escuyer . Ce seigneur vint à son queux , & luy dit qu'il mit ce cœur en si bonne maniere , & l'apareillasse en telle confiture , que on en peut bien manger . Le queux le fit : & fit d'autre viande toute pareille , & mit en bonne charpente en vn plat : & en fut la dame seruie au disner : & le seigneur mangeoit d'une autre viande qui luy ressembloit : & ainsi mangea la dame le cœur du Chastelain son ami . Quand elle ot mangié , le seigneur luy demanda , Dame auez vous mangé bonne viande ? & elle luy respondit , qu'elle l'auoit mangée bonne : il luy dit , Pour cela vous l'ay-ie fait apareiller , car c'est vne viande que vous auez moult aimée . La dame qui iamais ne pensast que ce fut , n'en dit plus rien .

Et le seigneur luy dit de rechef : Sçavez que vous ..
avez mangé ? & elle respondi, que non : & il luy dit ..
adonc , Or sachiez que vous avez mangé le cœur ..
du Chastelain de Coucy. Quant elle ot ce , si fut en ..
grand pensee pour la souuenance qu'elle eut de son ..
ami : mais encores ne peut elle croire ceste chose, ..
iusques à ce que le seigneur lui bailla l'escriniet , & ..
les lettres. Et quât elle vit les choses qui estoient de ..
dans l'escrin, elle les cogneur : si cōmença lire les let ..
tres, quant elle cōgneut son signe manuel & les en ..
seignes. A donc commença fort à changer, & auoir ..
epuleur : & puis cōmença forment à penser. Quand ..
elle ot pensé , elle dit à son seigneur : Il est vray que ..
ceste viande ay-ie moult aimee : & croy qu'il soit ..
mort, dont est damage cōme du plus loyal Cheua ..
lier du monde. Vous m'avez fait manger son cœur, ..
& est la derniere viande que ie m'ageray onques : ne ..
onques ie ne m'agé point de si noble, ne de si gentil. ..
Si n'est pas raison que apres si gentil viande , ie en ..
doye metre autre desus : & vous iure par ma foy que ..
iamais ie n'en mangeray d'autre apres ceste cy . La ..
dame leua du disner, & s'en alla en sa chābre, faisant ..
moult grāt douleur : & plus auoit de douleur qu'el ..
le n'en monstroit la chere. Et en celle douleur , a ..
grands regrets & complaints de la mort de son ..
ami , fina sa vie & mourut. De ceste chose fut le sei ..
gneur de Faiel courroucé , mais il n'y peut mettre ..
remede, ne homme ne femme du monde . Cette ..
chose fut sceue par tout le pais , & en ot grāt guerre ..
le seigneur de Faiel, aux amis de sa femme : tant qu'il ..
conuint que la chose fut rapaisée du Roy & des ..

Barons du pais. Ainsi finirent les amours du Chastelain de Couci, & de la dame de Faiel. I'eusse peu mettre la mesme histoire, en autre langage : mais i'ay pensé que pour plus grande autorité, il falloit seulement copier ce que i'auois trouué de ces amours estranges & merueilleuses. Ichau de Nostredame qui a escrit des poetes Prouéçaux, fait ce mesme conte de Tricline Carbonnelle, femme de Raymond de Silhans seigneur de Rouffillon, amie de Guillem de Cabestan poete Prouençal. Et Bocace en dit presque autant, de la femme du Conte de Rouffillon, en la IX, nouvelle de la IIII, iournee de son liure appelé Decameron. Toutefois ie vous puis assurer, que ceste histoire est dans vne bõne chronique qui m'appartient, escrite auant CC. ans. Tant ya que les amours du Chastelain de Couci, sont remarquees anciennement, pour grandes & penibles: ainsi que dit l'auteur incertain d'vne chanson cõmencant,

• Le Chastelain de Couci ama tant

• Qu'ains por amer nus riens ot dolor 'graindre,

• Porce ferai ma complainte en son chant.

& Eustaces li Peintres, se plaignant à sa dame, dit que Tristan, le Chastelain, & Blondiaux, n'aiment onques de telle maniere. De sorte que par ces tesmoignages, on peut estimer ma Chronique veritable en cest endroit. Maistre François de l'Alouete qui a bien curieusement escrit l'histoire des seigneurs de Couci, ne fait en son liure des nobles, aucune mention de ce Regnaut, de ses amours, ne de l'estude poetic d'aucun seigneur de Couci : Et dit seulement

le plus

De gradier.

le plus grande
du sein gradier

le moins de la brette
en son histoire
de l'antologie de couci

seulement que Raoul I. du nom, seigneur de Couci, mourut bien âgé outre mer : ayant esté tué à la prise d'Ascalon, l'an M. C X C I. Et son corps apporté pour enterrer en l'abbaye de Foïfni. Que Enguerran fils de ce Raoul mourut l'an M. C C X L. en la cité de Sur, âgé de L X X. ans : & ayant demouré dix en Surie, son fils fit apporter son corps en France enterrer en l'abbaye de Long-pont. Que Raoul II. accompagna outre mer saint Louis, & fut tué à la Massourre, avec Robert Côte d'Artois, frere dudit Roy, l'an M. C C X L I X. Et son corps à la poursuite d'Enguerran son frere & heritier, apporté enterrer en l'abbaye de saint Martin de Laon. l'ay autrefois estimé que cestui-cy fut l'auteur des chasons, que i'ay veues escrites avec celles du Roy de Navarre, apres celles de Gaces Brulez, comme ayant vescu en mesme temps. Mais ma Chronique semble

no En

monstrer que ce Regnaut dont elle parle, fut Raoul I. seigneur de Couci : le sang duquel eschauffé d'amour, ne le garda d'auoir en sa vieillesse les passions d'vn ieune hōme. La I. de ses chasons cōmençant,

» Ahi amours com dure de partie.

descouure son voyage : disant,

» Se mes corps va seruir nostre seigneur,

» Mes cuers remaint du tout en sa baillie.

I remant.

» Por li m'en vois soupirant en Surie.

La IIII. couple de la I. chason, montre qu'il a vescu depuis la prise de Guy Roy de Ierusalem, & de la croix : c'est à dire, depuis l'an M. C L X X X V I I. car il dit parlant de Iesus Christ, Quand il fu mors en la croix que Turc ont. C'est chose notable que les

Com. 3137.

R.j.

Sarrazins fussent ia comunémēt pris pour Turcs, contre ce que plusieurs ont opinion : difans, que le nom des Turcs commença quant & la seigneurie des Othomans. Ce qui est faux : car plus de ccc. ans deuant, les Turcs estoient en pris.

Par la II. chanson, le Chastelain se plaint qu'il n'oze declarer son amour, à cause de la gent mauparlere:

- Mais bone dame doit fauoir
- Connoissance & merci auoir.

Par la III. il la souhaitte auoir nue entre ses bras, auant qu'aller outre mer. Par la IIII. il dit,

- Cet don n'est pas courtois, qu'on trop delaie:
- Si s'en esmaie & plaint cil qui attend.
- Vn petit bien vault miex si diex me voie,
- Qu'à vn ami len fait courtoisement:

• Que cent greigneur qu'on fait'enuiaument.

- Car qui le sien donne² recroiaument,
- Son gré en pert & si couste³ ensement,
- Comme fet cil qui bonnement employe.

Il y a apparence que sa dame ne luy fut tousiours cruelle : car il dit en la xv. chanson,

- Par dieu amours grief m'est à consuiurier
- Le grant foulas & la grant compaignie,
- Et le deduit que me fouloit monstrier
- Celle qui⁴ miert & ma dame & m'amie.

De BLONDIAUX DE NESLE. XVIII.

Blondiaux de Nesse fut excellent Poete, comme nous trouuons par vne douzaine de chansons qui se voyent de luy, pleines de beaux traits, tels que ceux cy, pris de la III. chanson,

- Se loyautez valoit mielx que trahir,

preuement
pour plus
grand
d'auoir grand
ment.

1. Ennuycu-
sément.
2. par force
& regret.
3 ensemble-
ment.

4. mihi erat.

- .. Et amours veult les bons à droit partir:
- .. Oncor pourroy-ic à grant ioye venir.
- .. Mais pitiez est en li si endormie,
- .. Qu'el ne me veult occire ne guarir.

Il confesse en la vi. l'aim par coustume & par vs,

- .. La ou nus ne peut atendre.

Mais la viii, monstre qu'en fin il obtint l'amour de sa dame: puis qu'il dit,

- .. Car la belle que long temps ay aimee,
- .. Qui de l'amour me souloit deffier,
- .. Nouuellement s'est à moy acordee.

Il se nomme Blondiaux en la ix. chanson: & ce couplet de la x, me semble gaillard.

Se sauoient mō tourmēt Qui mielx s'en dēt re- ..

Et auques mon affaire: traire. "

Cil qui demand' cōment Mes pour ce chant seule- ..

Je puistāt chansons fere: ment, "

Ils diroyent voyrement Que i'en muir plus dou- ..

Que nus a chāter n'entēt cement. "

Les amours de Blondiaux sont (cōme i'ay dit) remarquees pour bien grādes, par Eustace li peintres. Lequel (ie croy) entēd parler de cestuy cy, plus tost que du Menestrel, qui descourit la prison où estoit detenu Richard Roy d'Angleterre: dont i'ay parlé cy deuant.

PERRIN D'ANGECORT. XIX.

Perrin d'Angecort semble par sa premiere chanson, dire que l'amie fut de Paris: où il seiournoit pour l'amour d'elle, ainsi que monstre sa 4. Il faisoit des chansons pour autruy. car en la 6. il introduit vne dame, qui dit ne se vouloir marier, ains aimer

R. ij.

route sa vie. Les XI, & XXVII, adressees au Conte d'Anjou, decouurent le temps qu'il a vescu. Car ie tiens pour certain, que ce fut Charles frere de S. Louis, depuis Roy de Naples. Par la XV, il prie vn Philippe demourant à Paris, & l'adiure,

- " sonques ama loyaument,
- " Pour Dieu qu'il n'en recroye mie:
- " Mes tousiours aim que que l'en die,
- " Car amors fait valoir la gent.

La XVII. est adressee à vn Mignot. La X. mōstre qu'il n'estoit guieres loyal à s'amie: & se fourroit où il pouuoit. C'est pourquoy ie ne puis croire ce qu'il dit en la XXI.

- " Souffrir loial penitence Qu'il cōquiere par plaidier.
- " Me semble plus bon, Telioie ne m'a mestier,
- " Qu'auoir par deceuâce Du pourchassier; n'ai ia
- " Ne par trahison, pouuoir.

1 amitié.

" Amie: fauce'druerie l'aim mieux lāguir que faũ-
" Sās sauor, ont li tricheor, ce ioye auoir.

1 ont vint frunt
pour amant qui ont
autre amours, en
poursu. 1e emp.
est en fants enant
pour une autre paitard.
1 est amant amours.
1 emp. 1e drif. 1e
1 autre paitard.

La IIII. le nōme par son nom: & par la XXII. il semble que son habitation fut en Prouence: possible cōme seruiteur dudir Conte d'Anjou, qui en espou-
sa l'heritiere. Toutefois ce mot d'Angecort, me fait soupçonner qu'il fut Champenois: pource que le dialecte de ce pais, est de dire cort pour court. Angecort pour Angecourt.

De mesire THIERRY de Soissons. XX.

Messire Thierry de Soissons, me semble estre celuy qui accompagna S. Louis au voyage d'oultre mer: & duquel parle le seigneur de Ionuille en son histoire. S'il est ainsi, ce fut vn tresnoble sei-

Racine de Soissons conte des soissons empereur. lequel a escrit quelques vers
lyonnais est adieu. fabriques. etc. estoit du temps du roy s. Louis
l'an. 1250.

roy deluy en l'air intitule La genealogie de la cour de
Godfrey de millon. etc.

gneur de la maison de Soissons. La II. chanson adressée au Conte d'Anjou (que ie tiens estre ledit Charles) monstre en quel temps il a vescu & de son voyage en Surie: quand il dit,

- Bien m'a amours esproué en Surie,
- Et en Egypte où ie fuy mené pris:
- Qu'adez y fui en poor de ma vie,
- Et chacun ior cuidai bien estre occis.
- N'onques pource mon cuer ne fu partis,
- Ne' deseurez de ma douce ennemie,
- Ne en France por ma grant maladie,
- Quant ie cuidai de ma goute morir:
- Ne se pouuoit mon cuer de li partir.

1 Du mot
Seurer pour
separer.

En la III. il dit, Ha tant m'est doux li veillers,

- Quant recort sa douce chiere:
- Qu'alors puis de deux echequiers
- Doubler les poinçts tous entiers,
- De fine beauté plenièr.

Par la v. il semble que sa dame mourut auant qu'il en eut ioye. car il dit,

- Quant de celle me fet mort desseurer,
- Por qui ie fay chanson en remembrance:
- Que por li voil chant & ioye finer.

La ix. parle encore d'autres voyages.

- Si'rai esté long tems en Romenie,
- Et outre mer fait mon pelerinage.

elle est tresbonne chanson: & fut adressée au Roy de Nauarre, Sire de Vertu: que ie pense estre Thiebault, duquel nous auons parlé.

*Je m'ay fait
seigneur de la cour
de veritas*

De monseigneur THIEBAULT DE
BLAZON. XXI.

R.iiij

MOnseigneur Thiebault de Blason, a fait cinq chansons, dont la premiere est belle.

De messire GAVTHIER D'ARGIES.

XXII.

Messire Gauthier d'Argies, ou de Dargies, fait mention de Gaces (ie croy Brulez) comme d'un grand maistre en amours. Car en la v. i. de ses chansons il dit, Mes messire Gace aprent:

- Qui s'umilie franchement
- Plus s'essaue & 'monteplie.

Il se trouue VIII. chasons de sa façon: il fut ami d'un maistre Richard (ie croy de Semilli ou Fournial) auquel il adresse vne chanson, commençant,

- Ami Richard ie eusse bien mestier
- Que mi mechef d'amour fussent celé.

Par laquelle il demande ce qu'il doit faire, quand sa dame luy a donné congé à iamais, pour en choisir vn pire. La VIII. chanson du ieu parti (qui est de maistre Richard) dit de ce Gauthier,

- A vous messire Gauthier
- De Dargies, conseil quier.
- Qui plus auez esprouué
- D'amour, qu'hom qui ait esté.

Il y a apparence qu'il a vescu du temps de S. Louis.

De IEHAN MONIOT D'ARRAS.

XXIII.

Moniot d'Arras semble par sa III. chanson de clarer que son nom de baptesme, fut Iehan. En la III. il dit que nul n'a paix & foulas sans bonne amour: & pource il prie Dieu qu'il le soit tousiours. Ce neantmoins il aime tant l'honneur, qu'il n'oze

aller voir s'amie, par crainte de ialousie: qui ne bouge de la maison à la garder.

La VI. me semble bonne, & est telle.

- » Amors n'est pas que qu'on die
- » Sages ne bien euros
- » Cuer qui ne se rent à vos.
- » Il li conuient sa folie,
- » Sa¹ guille & sa vilennie,
- » Ses medis & ses maux tos
- » Guerpir, puis que sans² boisdie
- » Se met en vostre baillie.
- » Sages, cortois, larges, pros
- » Deuient par vostre maistrice.
- » Amors qui vostre sens³ guie,
- » Doit estre simples &⁴ dols,
- » A tous com fins amors,
- » Qui mielx vault plus s'humilie.
- » As bons porte compaignie:
- » Bien se part des enuios.
- » Por vne dont a enuie,
- » Monstre à tos sa compaignie.
- » De biau seruir est ialos,
- » Por auoir tos en'aie.
- » Qui aime sans tricherie
- » Ne pense n'a trois n'a⁵ dos.
- » D'une seulle est desiroz,
- » Cil que loyax amors lie
- » Ne voudroit d'autre auoir mie
- » Ses vouloir rot à estros.
- » Car nus solas n'a sa vie
- » Cuer d'ami fil n'a amie.

¹ trôperie.

² moquerie
& railerie.

³ guide.

⁴ doux.

⁵ aide.

⁶ deux.

- „ Celui tient à fauoros,
 „ Qu'il conquiert par druerie.
 „ Cil qui a guiller s'auoie,
 „ S'en vait autres acointant.
 „ A chacune fait semblant
 „ Que per li morir se doie.
 „ Et s'aucun li otroie
 „ S'amour, lors li quiert itant,
 „ Qu'elle li doint l'autre ioye.
 „ Li n'en chaut s'elle folloie:
 „ Fors que son bon li¹ creant,
 „ S'elle l'amour mal emploie.
 „ A dame² lo qu'elle ne croie
 „ Ceux, qui trop se vont hastant
 „ D'auoir, ce qu'en atendant
 „ Conquier cil qui de cuer proie.
 „ Et li desirier monte ploie
 „ Bonne amour & fet plus grant.
 „ Mes faux drus quant on li³ noie
 „ Son vouloir, tantost s'effroie
 „ Et vet autres acointant,
 „ A qui fausement⁴ dognoie.

¹ Promette
& iure.

² loue.

³ nie

⁴ fefbat

GUILLEBERT DE BERNEVILLE.

XXIII.

G Villebert de Berneville mōstre par sa II. chan-
 son, que sa dame demouroit à Courtrai. Car
 par l'enuoy il dit.

- „ Chançon va t'en à Courtrai droitement:
 „ Car la dois tu premierement aller.
 „ Ma dame di, de par son chanteor
 „ Se il li plaist, que te face chanter.

Quand

.. Quand t'aura ouyc:
 .. Va sans arrester,
 .. Erar saluer,
 .. Qui Valeri crie. c'est à dire seigneur de Valeri.
 Par la v. il se plaint qu'il est hors d'amours, pour a-
 uoir esté loyal: & que
 Nus ne se puet auencer Et qui miex s'é fait aidier, ..
 En amors, fors par mêtir. Plus tost en a son plaisir. ..

Que la dame luy octroya l'amour, mais puis l'en
 gaba: & que Dieu luy en face la vengeance. La III. est
 faite pour vne dame, qui dit qu'elle aimera en des-
 pit des mesdisans. Il se trouue de luy vne chanson
 de Ieu parti, addressée à la dame de Gosnai.

.. Dame de Gosnai gardez,
 .. Que soyez bien conseillie.
 .. A Robert Bosquet parlez,
 .. Tant qu'il soit de vostre aie.
 .. 'Ie vous part: Seigneur arcz:
 .. Sa vo vouloir le prenez,
 .. C'iert sans le gré vos amis:
 .. Ensi est le ieu partis.
 .. Ou vous l'aurez par l'or gré,
 .. Maugré vostre volenté.

.. Je vous fay
 .. ec parti.

l'enuoy est à Hue d'Arras. Il vesquit enuiron l'an
 M. CCLX: & fut aimé de Henry Duc de Braban: *Com. 1-10.*
 pere de la II. femme de Philippe III. Roy de France.
 Lequel Henry, adresse audit Gillebert, vne chan-
 son commençant: Beau Gillebert. La VII. montre
 qu'il fut marié: mais que cela ne le garda d'aimer la
 belle Biatrix. Et la derniere couple de ceste chan-
 son, fait mention du Conte d'Anjou susdit. La

S.j.

VIII. chanson est excellente : comme aussi tout ce qu'il a fait. La x. est adressée à vn monseigneur Eustace : en laquelle il crie merci, de ce qu'il auoit dit,

- Qu'amours n'auoit valour ne seigneurie.
- le dernier couplet de l'onzieme chanson est beau,
- Chanson tu t'en iras la, En sa merci m'a,
 - Où j'ay tout mon cuer Amours la iugie:
 - donné. Et l'ay otrié,
 - La dame du mont t'aura, Quan que li plaira.
 - Qui plus am'en verité Mais qu'il n'i ait ia
 - Foy & loyauté Parlé de congié.
- Et qui plus en a.

Ceste Biatrix estoit d'Audenarde, ainsi que monstre la XIII. chanson.

Maistre RICHART DE SEMILLI. XXV.

MAistre Richart de Semilli, pria sa dame qu'elle luy soit courtoise, & se souuienne que s'elle vit quelque temps vieille sse l'accueillira : & lors elle se plaindra de n'auoir point aimé. Par la IIII. il la remercie de ce qu'elle daigna vn soir parler à luy, la priant l'excuser s'il se retira bien tost : pensant que le demourer plus longuement, ne luy fut agreable. Si deux ou trois de ses chansons racontent histoire, il prenoit pasture où il en pouuoit trouuer. Le recueil desieux partis luy donne la IX. chanson. par la VIII. couple de laquelle, il dit qu'il ne fit onc chanson qu'en general.

- Mi chant s'en vont le grant chemin plénier.
 - Et mon cuer tourn'à vn estroit sentier.
 - Ainsi doit on les guetes desuoyer.
- En vne autre dudit Ieu parti : il demande à messire

Gauthier d'Argies, comme il se doit gouverner en amours, pour y auoir du bien.

Le VIDAME DE CHARTRES. XXVI.

JE ne sçay pas le nom de ce seigneur, ne sil estoit du nom de Védosme. Je n'ay veu de luy que IIII. chansons: dont les deux premieres couples de la II. sont transcrites au Romans de Guillaume de Dole comme bonnes.

• Quand li dous temps & sa secons s'assure
 • Que biaux estez se raferme & esclaire.,
 • Que toute riens a sa douce nature,
 • Vient & retrait se trop n'est de male aire. &c.
 mais le dernier couplet de sa IIII. merite bien d'estre recité. Douce dolor est la 'moie.

x miennae.

• Car tant en ai le mal chier,
 • Que tout le mont n'en prendroie
 • S'el me conuenoit changier.
 • Diex qu'ay dit: Je ne porroie,
 • Ne ia volenté n'en quier.
 • Et ne pour quant toute voie,
 • Me fet penser & veiller.
 • Mais ne me puis esloigner,
 • De li se morir deuoie.

ROBERT DE BLOIS. XXVII.

ROBERT de Blois dit en sa II. chanson, que par trop celer son courage, il ne peut à ioye mōter. Et neantmoins il tiét que c'est outrage de trop gehir (c'est à dire descourir & cōfesser, mot qui vient de gehenne) son penser. Aussi ne peut on estimer sage homme, qui trop sçait celer. Mais celuy-la fait bien son affaire, qui se couure sagement. Il fut de

S.ij.

Blois ainsi qu'on peut voir par sa premiere chanson : & ie n'en trouue que quatre.

RAOVL DE FERRIERES. XXVIII.

RAoul de Ferrieres dit qu'il n'ose descourir son amour, craignant fil prie sa dame, qu'il aye pis. La I I. monstre qu'une nouvelle amour auoit chafsee la premiere, disant,

1 promet.

- Ses doux regards me ¹pramet garison:
- Mais ie sui en doutance
- Se mon pensé luy oseroy gehir.
- Asez aim miex esprouer que faillir.

Il se trouue de luy I I I I. chansons, qui monstrent qu'il fut bon maistre.

ROBERT DE REIMS. XXIX.

Robert de Reims fut bon Poete: en sa I I I. il fait des antitheses d'amour. disant,

2 attrempé.

3 deçoit, rēd malou, viēt de Bricon.

- Qui bien veut amour descrire:
- Amours est & male & bonne.
- Le plus ²mesurable enyure,
- Et le plus sage ³embriconne.
- Les emprisonnez deliure,
- Les deliurez emprisonne.
- Chacun fet mourir & viure,
- Et à chacun toul & done.
- E fole & sage est amors.
- Vie & mort, ioye & dolors.
- Amours est large & auere,
- S'est qui le voir en retraie.
- Amours est douce & amere
- A celi qui bien l'essaye.
- Amours est marastre & mere:

- » Primes bat & puis rapaie.
- » Et cil qui plus le compere,
- » C'est cil qui meins s'en esmaye.
- » Amours va par aventure:
- » Chacun y pert & gaagne.
- » Par outrage & par mesure,
- » ¹Sane chacun & ²mehagne.
- » Eürs & mesadventure,
- » Sont tosiors en sa compaigne.
- » Pour c'est raisons & droiture,
- » Que chacuns s'en lot & plaigne.
- » Souuent rit & souuent pleure,
- » Qui bien aime en son courage.
- » Bien & mal li queurent seure,
- » Son preu quiert & son damage.
- » Et se li biens li demeure,
- » De tant a il aduantaige:
- » Que li biens d'une seule heure,
- » Les maux d'un an ³assoage.
- » La Chieure dit sans fainrise,
- » D'amors est la deffinaille,
- » De ce que il en deuise,
- » Qu'ensi le treuve on sans faille.
- » Car cil qui amours ⁴iustise,
- » Et qui pour li se traueille:
- » Ne porroit en nulle guise,
- » Le grain coeuillir sans la paille.

1 guerit.
2 rend stro-
piat.

3 soulage.

4 cõmande

JEHAN MONIOT de Paris. xxx.

JEhã Moniot (ie croy que c'est à dire, petit moine)
fut de Paris: par sa vi. chançon il instruit les amou-
reux. Il eut l'esprit gentil & inuentif. La viii. mon-
S. iij.

stre qu'il se nommoit Jehan (car le liure ne l'appelle que Moniot de Paris) & qu'il changeoit souuent ses amours : ou faisoit des chansons pour autruy. Il dit par la seconde qu'elle est faite en vadurie. Je croy
 • pource que le refrain dit, Vadu vadu vadu va : belle ie vous aime pieça, Il en a fait ix. assez bonnes. Il se trouue vn petit ouurage sous le nō de Moniot, intitulé Le ditelet de fortune, assez biē fait, & cōmençâr,
 • Seignor or escoutez li grant & li menor,
 • Et li ioene & li viel.
 mais ie ne sçai si c'est Moniot d'Arras. car à la fin disant, Or veut ci Moniot son ditelet finer.
 il laisse incertain lequel c'est des deux.

ODE DE LA COURROIERIE. XXXI.

O De de la Courroierie faisoit assez biē : il adrefse vne de ses chansons au Marinier d'amours : qui peut bien estre Hue le Marōniers : dont ie parlerai tantost. Il se trouue v. chansons de cestuy Ode.

JEHAN ERARS. XXXII.

Jehan Erars en prenoit où il pouuoit : & ses amours Iquoy qu'il die, ne furent fermes : ou il faisoit des chansons pour autruy.

DE RAOVL DE BIAVVAIS. XXXIII.

R Raoul de Biauuais fut assez bon poete. dit que, Remembrance de bonne amour,

1 d'Auril, ou, semblable à Auril.

- Et li doux temps Aurilleux;
- M'ont ieté de la grant douleur,
- La où m'ont mis les enuieux.
- S'en chanteray par douçour,
- Car il m'est de mes maux mieux.

GAULTIER D'ESPINOIS. XXXIII.

Gauthier d'Espinois adresse le dernier couplet de sa I. chanson, au seigneur de Bar. Il est hault: & la I. est pleine de belles comparaisons.

- Tout autresi comme l'aimant deçoit
- L'aguillette, par force de vertu:
- A madame tot le mont retenu,
- Qui sa biauté connoist & aperçoit.

& encores. Si com li arbre qui encontre le froit

- Se tient de foeuille & de la flor tout nu,
- Ai-ie mon sens oublié & perdu,
- Vers madame quant plus mestier n'auroit.

La v. chanson est tresbelle, & poetique. Il dit en la II. couple. Si com' Echo qui sert de recorder

- Se qu'autre dit: & par sa forcuidance
- Ne la deigna Narcissus regarder:
- Ains secha toute* de ardeure,
- Fors de la voix qui encores li dure.
- Aussi perdrai tout fors merci erier,
- Et secherai de dueil & de pefance. &c.

En la III. il vse encores de ceste comparaison.

- Mais l'amour qui Narcissus fit mirer,
- Quant pour Echo en vout prendre veniance:
- Sensi por moy le fefist a amer
- Tel qui de li n'eut cure.
- Mis auroit à sa droiture,
- Le grant orgueil qui la fet releuer:
- Si en vendroit plustost à repentance.

JAQUES D'ESPINOIS. XXXV.

Je ne sçai si Jaques d'Espinois fut frere ou cousin de Gauthier: & ie ne trouue qu'une chanson de

cestui-cy : laquelle monstre qu'il fut assez bon in-
 uenteur. Il dit qu'il vit en espoir : & luy est auis qui
 à droit veult iuger que nul ne doit d'amour se de-
 partir, pource qu'en peu d'heure il rend tel loyer
 qu'on ne le peut deseruir.

Demefire I A Q V E S D E C H I S O N . XXXVI.

Meffire Jaques de Chison fut excellent Poe-
 te : comme monstrent ses chansons : & entre
 autres la III. où il dit que celuy qui vit de mercy sans
 don, ne peut croire qu'il luy vienne d'amours sinon
 douleur : mais l'attente du guerdon le maistrise. dit,

- L'en deuroit amours nommer,
- Pensée de cuer ioli.
- En li n'a rien fors penser,
- Adez attendre merci.
- Et qui pourroit esprouer
- Les biens qui viennent de li :
- Vers li ne se peut tencer,
- Tant l'a doucement faisi :
- Qu'il li conuient endurer,
- Au main & à la vespree,
- Ioie de dueil destrempee :
- C'est li doux aux fins ami.

x matin

De G A V L T I E R D E S O I G N I E S , ou

D E S A G V I E S . XXXVII.

Gaultier de Soignies, se plaint qu'il demoure en
 vn pais malgré luy : & qu'il n'aura ioye en son
 cœur, s'en France ne luy est donnee. Autre part il se
 plaint que sa dame fait courtoise chere à tous , fors
 qu'à luy : mais rien ne changera sa nature : car s'elle
 est toute telle que monstre sa contenance , ia lon-
 guement

guement ne luy sera si dure. l'ay leu au Romás de la *Romans de la Dole*
 Roze de Guillaume de Dole, ces vers, *Guillaume de Dole*

- Des bons vers Gauthier de Saguies
- Resouint i. bon bachelier
- Si les commença à chanter. &c.
- Trop vilainement foloie,
- Qui ce qu'il aime ne crient,
- Et qui d'amors se cointoie
- Sachez qu'il aime nient.
- Amors doit estre si coic
- La où ele va & vient,
- Que nus n'en ait duel ne ioie,
- Ce cil non qui la maintient.

Ces couples tirees d'une chanson cōmençant, Lors que florit la bruiere, &c. ne se trouuent parmi les chansons de Gautier de Soignies escriptes au liure du sieur de Roiffi, de sorte qu'il peut estre que Gauthier de Saguies, nommé au Romás de Guillaume de Dole, fut vn autre.

*Le Sire de Roiffy
 par le sieur de Roiffy . 110.
 Guillaume de Dole.*

SIMONS D'ANTHIE. XXXVIII.

Simons d'Anthie ou Antie, est assez passable. Il a fait deux chansons, & fut amy de Gilles le Viniers, ainsi que monstre le Ieu parti.

*par sy apres
 Simon d'Anthie
 en l'année . 1193*

Maistre RICHART DE FOURNIVAL.

XXXIX.

Maistre Richart de Fournival ou Forniuaux, fut Chancelier d'Amiens: & a composé plusieurs liures en prose, le premier que j'ay veu, est intitulé Li cōment ou cōmandemens d'amours. Dans lequel il a mis vne assez bonne chanson. Le II. se nōme puifface d'amour, Le III. Bestiaire d'amours. En

T.j.

tous lesquels il traite d'amour, par raisons & démonstrations naturelles : & exemples pris des bestes. En ses chansons, il introduit vne vieille dame, qui se vante que le Barrois a ploré pour elle. Que ie pense estre le Barrois des Barres, vaillant & tresbeau cheualier, fort estimé du tēps de Philippe Auguste. Ce Fourniual fut homme de sçauoir.

VIELLARS DE CORBIE. XL.

Viellars de Corbie se plaint d'auoir baissé sa dame contre le gré d'elle.

OVDART DE LACENIE. XLI.

Ovdart de Lacenie fut bon Poete. Il dit qu'il aimeroit mieux auoir l'amour de sa dame qu'estre Roy de Paradis.

BAUDE DE LA CARRIERE. XLII.

Baude de la carriere, a fait vn beau dialogue, de l'amant, de ses yeux, & son cœur. Il conclud parlant aux yeux, Mau message a en vous trouuē

- Li cuers qui la vous enuoya:
- Dont il a tel dolor eū.

THRESORIER DE LISLE. XLIII.

LE Thresorier de l'Isle n'est autrement nommé: Il dit que prometre sans donner, est pis que mort à fins amans.

GILLES DE VIEZ-MAISONS.

LXIII.

Gilles de Viez-maisons dit,
 • Ne voy point comment on puet baer,
 • Ne atendre a plus hault² musardie,
 • Que de querir le bien là où n'est mie:
 • Bien ne amour ne pourroit on trouuer,

¹ les Italiens disent Bada-rc.
² faineâtise.

- Là où seul point y eut de villonnie:
- Vilonnie ne puet amours amer.

En la II. qui est tresbien faite & tref-belle, il dit que c'est mauuais signe qu'en chantant il se descõforte. Aussi n'est digne aucun de chanter, fil ne chante par plaisir: mais à la fin il dit de luy,

- Quand plus ie me reconforte,
- De la douleur que ie porte:
- Fastout ainsi queli Cignes,
- Qui chante deuant sa mort.

aussi que ceux qui viuent d'amours, chantent ioyeusement, mais luy qui n'en vit pas, chantera tout autrement. Puis il adiouste,

- On dit qu'amours ont doux nom,
- Mais plus est amers que suie.
- Qu'en amer, n'a s'amer non.

BRUNIAUX DE TOURS. XLV.

BRuniaux de Tours fut bon Poete, dit que ses soupirs luy apportēt nuit & iour salut & amirié.

Bruneau de Tours.

- D'un biau desir qui vient de ma folour.

COLIN MUSSET. XLVI.

Colin Musset fut vn ioueur de violle, qui alloit par les cours des Princes, ainsi que de clare sa. r. chanson. Par la II. il donne à connoistre que sa vielle n'estoit pas pareille à celle dont iouent communément les aueugles du iourd'huy. car il dit,

- l'alay ali el praelet:
- O tot la vielle & l'archet.
- Si li ai chanté le muset.

La figure d'un Iougleor tenāt ceste forme de vielle ou violle se voit en bosse au costé dextre du portail

146a

T.ij.

de l'Eglise de S. Iulian des Menestriers, assis à Paris, en la rue S. Martin, representât vn instrument communément appelé Rebec.

IAQUES DE HEDINC. XLVII.

IAques de Hedinc, dit qu'il ne fault pas s'entre-mettre d'aimer femme, qui n'a de l'argent: & qui toute iour ne demoure pres d'elle: car elle est variable. La II. chanson est bonne.

Le Duc de Braban. XLVIII.

LE duc de Braban, duquel entend parler celuy qui a ramassé les chansons, doit (à mon aduis) estre Henri maistre d'Adenez Menestrel, nommé cy apres. Ce duc aima la poesie, & fut pere de Marie Roine de France II. femme de Philippe fils de saint Louis. Sa I. chanson est vn dialogue adressé à Guillebert (qui est celuy de Berneuille) qu'il interroge, si il doit quitter l'amour d'une qui l'a laissé: l'autre monstre qu'il n'estoit pas fort loyal en amours: & en prenoit où il pouuoit. Le Roy Adenez dit, que Henri Duc de Braban son maistre, auât mourir commanda ouurir sa chambre, à tous ceux qui le voudroyent venir voir, pauvres, & riches. Ayant fait mettre grande quantité d'or & d'argent pres de soy, ie croy pour doner. Il mourut enuiron l'an 1260.

COLARS LI BOUTEILLERS. XLIX.

COLars li Bouteillers (ie ne scay si c'est pour ce qu'il fut de la maison de Bouteiller, tresnoble & ancienne en France) adresse sa chanson à Phlipot Verdier, qu'il prie de la chanter: protestant iamais n'en faire, si elle n'est bien receue de sa dame, qu'il a serui loyaument. Decestui cy fait mention

no 69

Henry duc de Braban
 mort l'an 1260.
 en arrivant.

l'an 1260.

chanson de Bouteiller

la VI. chanson, du recueil des ieux partis : & l'adresse à maistre Guillaume le Viniers . Auquel il demande : si estoit fins amis d'une dame iolie , & elle sans tricherie l'aimast, que personne ne le sceut : lequel doit plus douter , ou luy de la prier d'amours, ou elle de luy octroyer.

IEHAN LORGVENEVR. L.

IEhan Lorgueneur (ie croy l'organiste) dit qu'un doux regard tous maux cure, se fins cuers li veult aider.

Messire GILLES le VINIERS. LI.

Messire Gilles le Viniers, dit à sa dame qu'allant en Surie, & luy laissant son cœur, il ne pense pas y faire grand chose: mais s'elle luy vouloit donner le sien, il feroit de belles cheualeries. Au ieu parti il demande à Simon d'Antie : lequel vault mieux que vieil homme aye ieune amie, ou vieille amie soit à vn iouencel.

Messire PIERRE DE CREON. LII.

Messire Pierre de Creon (ie croy de Craon) dit qu'il aime par heritage, & que les siens ont tousiours loyaumét aimé. Ceste maison de Creon ou Craon, a depuis esté fort estimee, pour les grâs biens qu'ont tenu les chefs d'icelle: & pour leur vaillance.

creon en Simon

Le Chanoine de saint Quentin. LIII.

Le chanoine de S. Quentin n'est autrement nommé : sa chanson est belle, & dit qu'amour le fait endurer. Seul pour itant qu'elle se puit vanter,

- Qu'aucuns amans soit mors en son seruisse.
- Mes ce n'est pas loyauté ne franchise,
- De son seriant qui loyalla greuer:

T.iiij.

- S'amours vousist ouurer selon droiture.
- mais amour n'a cure de garder loyauté: au cōtraire,
- Qui plus vous sert, plus est en aventure
- De guerredon enuers vous recouurer.
- Mesie aim' miex en loiaument ouurer
- Perte & ennuy que gaain en faintise.
- Oncor soit or ma ioie arriere mise,
- Vaincre porrai par loiaument aimer.

BAVDONIN DES AVTIEX. LIIII.

BAudouin des Autieux ou Autels, prie sa dame
 qu'elle ne preste l'oreille à mesdisans & traistres
 en amours.

CHARDON. LV.

CHardon dit qu'allant à la guerre pour seruir
 nostre Seigneur, il laisse son cœur à sa dame: la
 priant ne le vouloir oublier.

SAUVAGE D'ARRAS. LVI.

SAuage d'Arras, dit que les oiseaux ont reposen
 Shiuier sans chanter & crier: mais quant à luy il
 ne cesse d'auoir dueil.

Messire ROBERT DE MARBE-

ROLLES. LVII.

Messire Robert de Marberolles, dit qu'il chan-
 te par vsage & pour soymesme resiouir, puis
 qu'on l'a trôpé. Aussi toutes fêmes iouent à bourser.
 & Morte est amors, mors font cil qui amoient,
 • Li faux amans l'ont fait du tout faillir
 • Par leur barat, & par leur tricherie:
 • Par leur faux plaindre & par leur faux soupir.
 ceste chanson est tresbelle.

PHILIPPES PA. LVIII.

Philippes Pa, se tenoit fort contant d'amour, car luy & sa dame disent si aux lozangiers : & pou prisent lor dangiers.

Messire HUGVES DE BRESI, OV

BERSI. LIX.

Messire Hugues de Bresi ou Bersi fut tresbon poete, ainsi que deux chansons le tesmoignent. Il dit que quand il sera mort, sa dame connoistra quelle perte elle aura faite : & cōbien qu'il n'accomplit iamais son vouloir d'elle, il est deliberé mourir sous l'escu, plustost que se confesservaincu : encores qu'elle luy aye deux ou trois fois menti, & qu'il se doute qu'elle aye autre ami, si a-t-il tant chassé qu'il deut biē acheuer. Toutefois sa destinee est qu'il n'aura iamais bien d'aimer, puis qu'il ne peut plus voir sa dame, ne trouuer occasion d'aller en son pais. Encores fera-til vne chanson perdue, puis qu'a perdre sont tournez tous ses chants. Mais possible que celle cy aura telle vertu, qu'elle luy fera droiture des autres. Maistre Estiene Pasquier eloquent aduocat en la Cour de Parlement, m'a presté vn liure qui apres ces deux vers de la Bible Guiot, +

Estienne Pasquier

• Lors veuil que il tiene sa voie,

• Si loing que iamais ne le voie.

+ en adioulte bien v i. ou v i i. cens, tous Satyriques: dont les premiers commencent:

• Moult ai allé, moult ai venu:

• Moult m'a ma volenté batu.

& puis à la fin il dit,

• Cil qui plus voit plus doit sçauoir.

• Hugues de Bersi qui tant a,

- » Cherchié le monde ça & la,
- » Qu'il a veu qu'il ne vault rien:
- » Presche ores de faire bien.
- » Et si fai bien que li plusour,
- » Tendront mes sermons à folour:
- » Que ils ont veu que ie amoie,
- » Plus que nus biaux solas & ioie

qui pourroit bien estre le mesme Hugues de Berssi, que les escriuains ont changé en Bresi, ou Bersil, comme dit vn Liure qui est en la bibliotheque du Roy. Lequel aussi appelle ledit opuscul, commençant Moul ai allé moul ai venu. &c. La bible du seigneur de Berzé Chastelain. Il semble que ce de Berssi apres auoir longuement demené l'amour, se soit rendu moine, ou pour le moins retiré des ioyeuses compaignies.

ROGERS DE CAMBRAI. LX.

Rogers de Cambrai, dit qu'il faisoit sonner bien souuent sa vielle pour l'amie, qu'il aimoit couramment: c'est à dire cordialement.

IEHAN DE MAISONS. LXI.

Iehan de Maisons, prie sa dame ne croire vn, en qui iadis il s'est fié comme son bien vueillant: & lequel il prouueroit traistre s'il le vouloit attendre en champ.

QUENS DE BRETAGNE. LXII.

Quens de Bretagne, ne fay doute que ce Quens de Bretagne, ne soit Pierre surnomme Mauclerc. Il demande à Benard de la Ferté, lequel vault mieux de proesse, ou de largesse. Benard respond, que proesse sans largesse, est foible. Et pource que le Côte de Bretagne n'en

*Quens de Bretagne
pour luy de Bretagne.*

*Et un nord de la Ferté
ou moine. surnomme Mauclerc.*

1200. ou 1201.

gne n'en est d'accord, ils s'en raportent au Conte d'Anjou,

» Qu'en tous biens a mis son pensé.
lequel ie ne fai doute estre Charles frere de saint Louis. De ce Conte de Bretagne fait mention le ieu parti, en la VII. chanson : & le fait parler avec Gaces Brulez : lui demandant si ayant loyaument aimé vne dame, & il s'appercoiue qu'elle vueille le trahir : s'il doit attendre, ou la guerpir.

ROBERT DV CASTEL. LXIII.

Robert du Castel, dit que ceux la mentent qui disent qu'amours leur fait mort recevoir.

- » Car bonne amour est perdurable vie.
- » N'est pas amant qui trop quiert à l'amie;
- » Ne tous ses bons veult à li acheuer.

à la fin il dit,

- » Car i'aim miex par souffrance,
- » Et par son gré auoir mon desirier:
- » Qu'estre à mon bel o li par souhaidier.

Ses deux chafons sont cotees en marge, Coronee.

Le croy pour auoir avec icelles gagné quelque prix : estant iugées bonnes, comme à la verité elles sont. Il dit encores, que nul ne doit auoir honneur, s'il n'a mis sa puissance en bonne amour honorer. Car les maux d'amour, sont legers. Que si son chat luy peut plaire : il sera tout gueri de ses maux. Le recueil des ieux partis, mostre par la LV. chanson, que Robert du Castel fut marié : & a vescu du temps de Bretel, duquel nous parlerons tantost, c'est à dire, enuiron l'an 1260.

LAMBERT FERRIS. LXIIII.

V.j.

L Ambert Ferris dit, que tant qu'il aura dedans le corps la vie, il aimera sans boildie. De luy parle le recueil des ieux partis: & le fait interroger par Jehan Bretel ou Bretiaux. Et semble par la XLV. chanson dudit recueil, qu'il eut amie à Abeuille. Luy mesme a fait aussi des ieux partis: car il demande à Bretel: lequel vault mieux estre loyaument escondit, qu'estre tenu en faulse pitié. Plus si l'amant se mariant à l'amie, prend l'enuie qu'il souloit auoir de chanter. Demande encores à maistre Jehan de Marli: de deux amans l'un est ialoux, & l'autre non: lequel ayme le plus coraument. Il a vescu enuiron ledit an 1260.

JEHAN LI CUNELIERS. LXV.

Jehan li Cuneliers, dit qu'amours luy a emblé son cœur, pour le mettre en la puisâce de sa dame. Et puis qu'il est en son dangier, il ne l'en doit retirer. Car esperance luy dit, qu'encor aura recourier à la ioye. De cestuy cy fait encores merion le ieu parti en la XIII. chanson: & le fait ami de Jehan Bretel, de sorte qu'on le peut mettre de son temps.

EUSTACE LI PEINTRES. LXVI.

E. v. fache le paimbre
Evstace li Peintres, fut tresbon poete. Dit que ceux qui chantent de flor & de verdure, sont amoureux ainsi que d'auenture, quant ils veulent ils ont allegement. Mais quant à luy, il trouue sa dame tant dure que c'est merueille cōme son cœur l'endure. Que les Ours & Lions se gardent quel quefois de mal faire: & sa dame tous les iours fait son pouuoir de le greuer. Onques Tristan, li Chastelains (ie croy qu'il entend celuy de Couci) ne Blondiax,

n'aimerent de telle façon. La II. chanson est belle, & toutes aussi : mais ce trait de la V. me semble digne d'estre renouellé.

- Dame où tous biens creft & naist & esclaire:
- A qui biauté nulle autre ne se prend.
- Dont sans mentir ne pourroit on retraire,
- Fors grant valeur & bon enseignement:
- Qu'il n'y fault rien, fors merci seulement.
- Bien sont vos fais à vos doux ris contraire:
- Cuer sans merci, & semblant debonnaire:
- He diex pourquoy ensemble les consent.

MAHIEUX DE GANT. LXVII.

MAhieux de Gant, a fait ses chansons en dialogue: & par la II. il demande, si l'on peut changer l'amie pour vne plus belle.

Messire ROBERT DE MAUVOISINS. LXVIII.

Messire Robert de Mauuoisins, dit à sa dame, que si aucun pour bien aimer a de ses amours alleiance: qu'elle se deuroit souuenir de luy.

THOMAS ERARS. LXIX.

Thomas Erars, dit auoir entendu que vrai amant sont sauuez s'ils meurent en desirât: la premiere de ses chansons est cotee en marge, coronee.

CAR AVSAUX D'ARRAS. LXX.

Car Aufaux d'Arras, dit que si bien sa poine est perdue, que s'amour n'en est decrue.

AVBINS DE SEZANE. LXXI.

Avbins de Sezane parle cōme vn fol desesperé. disant, A tous sains le di,

- Seie pers m'amie, Ne sien ne sui mie, "
- Qu'en dieu ne me fi: Ainsi iel'affi. "

V.ij.

IBHAN FRUMIAUX *del'Isle.* LXXII.

IEhan Frumiaux, fut del'Isle (ie croy en Flandres) Idit que sa dame le perdant seroit desheritee d'un serf: & pource seroit moins redoutee. sa chanson est cottee en marge, coronee.

Mesire GVILLAVME VIAUX. LXXIII.

Mesire Guillaume Viaux, dit qu'il a amé tout son viuant. Qu'à sa dame rien ne plaist de ce qu'il dit: & toutefois il aime mieux la seruir & mourir en aimant, que de toutes autres iouir.

CAR AVSAUX. LXXIIII.

Car Aufaux, ie ne sçay si c'est celuy d'Arras. nōme sa dame Bone: & se plaint qu'il est ami sans amie. toutefois il se fie en Amours.

THOMAS ERIERS. LXXV.

Thomas Eriers se plaint, que li felō l'ōt fait mesler (c'est à dire tancer ou debatre) avec sa dame.

Le QVENS d'Anjou. LXXVI.

Iene fai doute que ce Quēs d'Anjou, ne soit Charles frere du Roy saint Louis, depuis Roy de Sicile: prince gaillard en sa ieunesse, & volontaire, ainsi qu'ō peut voir en l'histoire du seigneur de Ionuille. Ce Conte d'Anjou, dit combien qu'il n'eut iamais pensee de seruir autre que sa dame, elle l'a mis en nonchaloir: encores qu'il ne l'aye pas deserui. Si attendra-il son vouloir comme loyal ami.

ROGERIN D'ANDELI. LXXVII.

Rogerin d'Andeli dit qu'il ne cessera de chanter, encores qu'il se deuille d'Amours: & soit taillé de mourir en ses tourments, se merci ne vaine sa dame. Il se plaint de ses yeux qui l'ont trahi.

*Le Quēs d'Anjou
est autre le
d'Anjou.*

Le QVENS DE LA MARCHE. LXXVIII.

IEn'ose asseurer le nom de ce Comte de la Marche, mais il est aisé à iuger, qu'il a vescu du téps des defusdits. Il dit que la premiere fois qu'il vit sa dame, il oublia de la saluer. Et ne fut merueille s'il se trouua lors esbahi. car il ne se conseilla pas à son cœur, qu'elle auoit ia pris : & onques puis ne le recouura. Il nomme s'amie Biaux doux Rubis. Car tout ainsi (dit-il) que c'est la meilleure pierre precieuse : aussi est elle le mirouer des autres dames. Il se plaint que les mesdisans l'ont esloigné de s'amie. Que Lancelot n'aima tant sa Geneure. Qu'il est comme le vaisseau cinglant en mer ne sachant où arriuer. Et combien qu'il n'aye iamais maudit amours, il n'aura ia fiance en sa dame qui l'a trahi. Que son mal luy double, pource qu'il luy conuient aller en estrange contree. En la x. il dit que sa dame passe toutes autres, comme vn beau bouton de roses espanouies. Il l'appelle encores Biaux doux Rubi. Sa derniere chanson est belle. Le liure du seigneur de Roissr, ne nomme plus aucun apres les chansons de ce Conte : encores qu'il y en ait plus de deux cens autres : sinon qu'au 177. fueillet il fait mention d'vn

Le seigneur de Roissr.

*voyez dans cy desom
le fueillet. 116.*

Ioliuet de Paris, Qui d'amors a grât renom. Je pouuois extraire d'auantage de belles manieres de parler, tât de ceux qui sont nômez, que des autres sans nom : mais tout ainsi que ie me suis lassé de lire, aussi croy-ie bien, lecteur, que tu ne le feras pas moins.

Joliuet de Paris.

Monseigneur RENAULT DE SABVEIL. LXXIX.

Monseigneur Renault de Sabueil est fort estimé par l'auteur du Romans Guillaume de

V.iiij.

Dole, qui parle de luy ainſi:

- Des bons vers celui de Sabueil
- Monſeignor Renault lui ſouuient.

Il ſe trouue de lui vne chanſon, commençant,

- Ia de chanter en ma vie
- Ne quier mes auoir courage:
- Ains voil miex qu'amors m'occie,
- Por fere ſon grant damage,
- Car iamais ſi finement
- N'ert aimee ne ſeruie:
- Por c'en chaſti tote gent,
- Quel ma mort & li traic.
- Las i'ai dit par ma folie,
- Ceſçai de voir grant outrage:
- Mes à mon cuer priſt enuie
- D'estre legier & volage.
- Ha dame ſi m'en repent,
- Mes cil à tart merci crie,
- Qui atent tant qu'on le pent:
- Por c'ai la mort deſeruie.

Guiot en ſa bible, nomme Robert de Sabueil entre les princes & ſeigneurs ſes bien-fauteurs,

- Qui refu Robers de Sabueil.

DOETE DE TROIES. LXXX.

DOete de Troies chantereſſe & Trouuerre, ainſi que ie-croy, eſt fort eſtimee par ledit auteur: qui la nomme entre les Menestrels qui ſe trouuerent à la court que l'Empereur Conrad tint à Maïence comme il feint: il dit d'elle,

- Li Menestrel de meinte terre
- Qui ere venus por aquerre,

- De Troie la belle Docte
- I chantoit cette chanfonete.
- Quand reuient la feson
- Que l'herbe reuerdoie.

LONGLET. LXXXI.

Longlet fut vn menestrier bié appris, fort renommé & estimé par le mesme autheur, comme principal en ce mestier pres ledit Empereur Conrad,

- Vn sien vielor qu'il a,
- Qu'on apelle acort longlet,
- Fit apeler par vn varlet.
- Il ert sage & grant apris,
- Ets'auoit oi & apris
- Mainte chanfon & maint biau conte.

Il se trouue vn fabliau de la moquerie que luy fit vne espouse: au mari de laquelle (qui estoit vn riche villageois, si niais que cē longlet ne luy auoit iamais sceu oster son ramage) il auoit persuadé que pour se tenir plus honnestemēt, il ne deuoit le iour de ses nopces descharger son ventre. De maniere que le pauvre sot endurant vne extreme douleur de tranches, pour auoir trop mangé de poires crues, ne peut la premiere nuit accoler sa femme. Iusques à ce qu'elle aduertie du fait, l'eut pressé de se leuer: luy persuadāt aller parfumer longlet couché en vne chambre voisine: Ce qu'il fit, et du fait les chausses, pour point, & estuy du menestrel, qui n'eut occasion de s'en moquer.

HVES DE BRAIESELVE. LXXXII.

HVes de Braieselue pres Oignō, fut vn menestrel fort estimé par le mesme auteur du Romās de

Guillaume de Dole qui dit de luy:

- De Braieselue vers Oignon
- I vint Hues à cele cort.
- L'empereres le tint molt cort,
- Que li apreist vne dance,
- Que firent pucelles de France,
- A l'ormel deuant Tremilli:
- Ou len a meint bon plet basti.
- C'est vers de belle Marguerite,
- Qui si bel se paic & aquite
- De la chansonnete nouuelle,
- Celle d'Oifferi,
- Ne met en oubli
- Que n'aille au cembel,
- Tant a bien en li,
- Que moult embeli
- Le gieu souz l'ormel.

C'est vne
maniere de
Tournoy.

Ces plaids & gieux ou jeux souz l'ormel, estoient vne assemblee de dames & gentilshōmes, où se tenoit cōme vn parlement de courtoisie & gentillesse pour y vider plusieurs differens. Il y en auoit d'autres en autres prouinces, selon qu'il se trouuoit des seigneurs & dames de gentil esprit. Le mesme auteur nomme vn Cupelin menestrel.

R V T E B E V F . L X X X I I I .

R Vtebeuf fut vn Menestrel, duquel on trouue plusieurs fabliaux (c'est à dire, contes de plaisir & nouuelles) mis en ryme: & encores des plaintes de la terre sainte, adreeses au Roy S. Louis, le Côte de Poitiers & la noblesse de France: pour secourir messire Geoffroy de Sargines vaillāt Cheualier, qui la de-

la defendoit à son pouuoir. La plainte d'Anceau de l'Isle est aussi dudit Rutebeuf, de laquelle ce couplet me semble bon:

- Touſiours deut vn preudhometiure:
- Se mort eût ſans ne ſauoir.
- S'il fut mors, il deût reuiure:
- I ce doit bien chacun ſauoir.
- Mes mors eſt plus fiere que 'Huiure
- Et ſi plaine de mon ſauoir,
- Que des bons le ſiegle deliure,
- Et au mauuais laiſt vie auoir.

1 Guivara,
en Italie eſt
vn ſerpent,
tel que celuy
d'un quartier
des armes de
Milan.

Il a fait en vers la vie de S. Elizabeth de Turinge, qu'il preſenta à Iſabel Roine de Nauarre. Il ſemble qu'il a auſſi fait le dit des ordres de Paris: auquel parlant ainſi des aueugles que nous appellons Quinze vingts, il me fait ſoupçonner que ceux que S. Louis premierement y amalla, ne furent Cheualiers, comme l'on penſe: ains quelques pauures gens. Car ceſtuy-cy les fait mendians, diſant d'eux:

- Li Roix a mis en vn repaire,
- Mes ie ne ſai pas porquoi faire,
- Trois cens aueugles tote à rote.
- Parmi Paris en va 111. paire,
- Tote ior ne finent de braire,
- As trois cens qui ne voient gote.
- Li vns ſache, li autre bote,
- Se ſe donnent mainte ſecoſſe,
- Qu'il n'ia nul qui lor eclaire:
- Si feux y prent, ce n'eſt pas dote,
- L'ordre ſera brulee tote,
- S'aura li Roix plus à reſere.

X.j.

Par le mesme opuscul il mōstre que ceux du val des escoliers souloyent mendier: & que les Guillemins (ce sont les Blancmanteaux) furent premierement reclus. C'est luy (à mon aduis) qui a fait le fabliau du Clerc: lequel ne pouuant persuader à vne dame, qui n'estoit des plus sages, qu'elle ne pourroit voler sans ailes & plumes: la baisant pour luy faire le bec, & maniant nue pour faire sortir les plumes, luy attacha si auant sa queue qu'elle germa (disoit la dame) dedans son ventre, l'empeschant tellement de voler, qu'à peine pouuoit elle voir ses pieds, tant le ventre luy estoit creu. Je ne fay doute, que ce fabel n'ait donné occasion à Bocace de faire la x. nouvelle de la ix. Journée de son Decameron. Il en a fait encores vne autre de la femme d'un escuyer: laquelle ayant donné assignation à son Curé, de l'aller trouuer en vn petit bois voisin: son mary estant venu contre son esperâce, elle l'enuoya coucher de bonne heure, disant vouloir veiller tard, pour acheuer sa toile. Puis le sentant endormi, elle vint trouuer son Curé, avec lequel demourât trop longuement, & le mary ne la sentât point couchee pres de soy, demanda où elle estoit. La chambriere luy dit, qu'elle veilloit chez sa voisine. Le mary courroucé se leue, & la vient chercher chez ses voisines: mais oyant dire qu'elle n'y auoit point esté, il s'en retourne tout furieux. La dame qui l'auoit senty passer le long du bois, & la menacer avec le prestre, s'en retourna en sa maison. Là où estant accueillie d'iniures par son mary, qui l'appelloit putain, & qu'elle venoit d'avec le Curé: elle ne luy re-

spondit mot. Ce qu'ayant mis le mary en plus grad colere, comme si en se taisant elle confessast ce qu'il disoit, voulant luy couper les cheueux, elle luy dit: Qu'estant grosse on l'auoit conseillée d'aller sur la mi-nuict faire trois tours à l'entour du Monstier, en disant trois patenostres: puis sans mot dire faire avec le talon vne fosse, laquelle se trouuant ouuerte au bout de trois iours, ce seroit vn fils: & s'elle estoit clause, vne fille: eschappant par ce moyen la colere de son mary. Rutebeuf se plaisoit fort en equiuoques. Et pource au dit d'Hypocrisie, il veut que son nom vienne de Rude & de Bœuf. Il fut marié par deux fois: & combien qu'il eust peu de biens, il prist (dit-il) femme qui n'estoit ne gente ne belle. Aussi Dieu l'auoit fait compagnon de Iob, luy ayant osté tout à coup ce qu'il auoit, avec l'œil dextre dont il voyoit le mieux. Il adresse sa complainte au Comte de Poitiers & de Thoulouze (ce fut Alphons frere de S. Louys) qui luy donnoit volontiers. Rutebeuf a vescu longuement: & le plus souz le regne de S. Louys. Toutefois par vn de ses œuures il semble qu'il soit venu iusques à l'an 1310. Lan .1310.

MARIE DE FRANCE. LXXXIIII.

Marie de France, ne porte ce furnom pour ce qu'elle fust du sang des Rois: mais pource qu'elle estoit natifue de France. car elle dit,

- Au finement de cet escrit,
- Me nommerai par remembrance,
- Marie ai nom, si sui de France.

Elle a mis en vers François les fables d'Esop moralisées, qu'elle dit auoir translatees d'Anglois en X.ij.

François. Pour l'amour au Conte Guillaume,
 • Le plus vaillant de ce Roiaume.

IEHAN DV PIN. LXXXV.

IEhan du Pin, ou Pain, fut moine de Vaucelles, & a fait vn opusculé, intitulé l'Euangile des femmes, assez bien fait & plaisant, composé en ryme Alexandrine qui commence,

• L'euangile des femmes vous veuil ci recorder.
 à la fin il dir,

• Ces vers Iehans du Pain vn moine de Vaucelles,
 • A fet moult soutilment, &c.

COVRTE BARBE. LXXXVI.

Courte Barbe fut vn Menestrel, qui a fait le fabliau des trois aueugles de Compiegne, assez plaisant. Trois aueugles (dit-il) sortans de Compiegne, rencontrent vn escolier de nature gaye : lequel voulant tirer du passetemps d'eux, quand ils luy demanderent l'aumosne, leur dit : Tenez, ie vous donne ce Befant (c'estoit vne piece d'or valant enuiron vn angelot) chacun des aueugles pensant qu'il l'eut doné à son compaignon, l'en remercierent grandement. Et ayans cheminé quelque peu d'espace, le plus ancien d'eux commence à dire aux autres : que passé long temps ils n'auoyent fait bonne chere, & falloit retourner à Compiegne se resiouir : à quoy les autres s'accorderent. Estans donc arriuez en la ville, & oyans crier, Ceansa de bon vin : ils prient l'hoste de les loger en vne bonne salle peinte, les bien traiter, & n'auoir esgard à leur estat : car ils le contenteroyent bien. Le Clerc qui auoit mis pied à terre, depuis

note ce conte qui est pareil a l'one de finisores de yllor

ce don imaginaire, & les suiuoit pour entendre leurs propos: vint semblablement loger en la mesme hostellerie, où les aueugles se firent bien traiter de chair, de poisson, & toutes sortes de vins: puis apres auoir bien beu ils s'en allèrent concher, dormans si haute matinee, que l'hoste les vint esveiller, & demander leurs escots. Les aueugles respondirent que c'estoit raison, qu'ils auoyent vn besant sus lequel il se payast. Ca donc (dit l'hoste) & vn des aueugles parlant à son compagnon, Robert baillez-le luy, car ce fut à vous qui alliez le premier qu'on le donna. Par dieu vous auez menti, dit Robert, mais ce fut à vous qui veniez le dernier. Cestui-cy iurant que non, Tu l'as donc, disent les deux au troisieme: Non ay, respondoit il, mais vous. Ce pendât l'hoste courroucé pensant qu'ils se moquassent de luy, commençoit à frapper dessus les aueugles, quand le clerc qui auoit tout ouy, dit à l'hoste, qu'il ne se faschast, ains mit l'escot des aueugles sus le sien, car il payeroit tout, dont l'hoste le remercia: & louant sa liberalité laissa sortir les aueugles. Le clerc vestu, & oyant sonner la messe, demanda à l'hoste s'il vouloit pas prendre son Curé pour pleige des xv. sols, que luy & les aueugles deuoyent pour leurs escots: lequel respondit, que non seulement pour cela, mais qu'il luy presteroit iusques à trente liures. Faites donc (dit le clerc) que ie sois quitte quand on m'amenera mon pallefroy, & l'hoste dit qu'aussi feroit-il. Ce pendât le clerc commande à son valet tirer son cheual de l'estable, & le luy amener. Ce fait il s'achemine

X.iiij.

vers l'église : là où estant venu , il prend son hoste par le doigt , & le mene vers l'autel : où trouuant le prestre vestu de son aube , & prest de dire la messe , il rire de sa bourse douze deniers , & luy dit bas , que l'homme qu'il tenoit estoit frenetique , mais pour le present il se portoit assez bié de sa persõne : qu'il luy pleust toutefois apres la messe , dire sus sa teste vne euangile. Le prestre se tournant deuers l'hoste , luy dit , Mon ami , ie le feray apres la messe. Le cleric ainsi quitté , sort de l'église , prend congé de son hoste & monte à cheual. Or pource qu'il estoit dimanche , l'hoste retourne pour ouir messe , laquelle acheuee il s'approche de l'autel : & le Curé ayant encores l'estole au col , luy fait signe qu'il s'approche & s'agenouille : mais l'hoste qui n'estoit en deuotion , luy dit , qu'il ne venoit pour cela , ains pour receuoir quinze sols qu'il luy auoit promis au nom du cleric. L'hoste ne voulant s'agenouiller , & au contraire se courrouçant : le Curé appelle ceux qui estoient demourez , & les prie de tenir cest homme , qui n'estoit pas bien sage : mais l'hoste monté de plus en plus en colere , & fasché outre mesure , commence à blasphemer. Ce qui fut cause que le Curé parlant plus hault , assembla des gens , criant qu'il estoit fol : de maniere qu'il fut lié , & l'euangile dicte sus sa teste. L'oraison acheuee , quand il demanda ses xv. sols , il est renuoyé comme insensé , & encores moqué de ceux à qui il contra son affaire. Les deux vers derniers declarent l'autheur.

» Corte-barbe dit ci endroit,

» Qu'on fait à tort maint homme honte.

LE CLERC DE VAUDOY. LXXXVII.

LE Clerc de Vaudoy fut assez bon Trouuerre: il a fait les fabliaux, intitulés, Niserole, qui côméce, Seignori'ay follement mes deniers despendus: Corbeigni, & Trambloy, que ie n'ay veus: ensemble celuy des Droits qu'il fit âgé de quarâte à cinquâte ans. C'est vne saryre cõtre les Iacobins & Cordeliers. Il fit encores vn fabliau du Dieu d'Amours, d'Esté, & de May: dõt ie n'ay veu que les xx. premiers vers.

JEHAN LE GALOIS. LXXXVIII.

JEhan le Galois fut natif d'Aubepierre, & a fait le fabliau de la Bourse pleine de sens, qui est moral. Vn riche marchand de Desise nõmé Renier, marié à vne honeste dame, qu'il caressoit assez, aymoit toutesfois vne putain. Cõste femme s'apperceuant qu'il portoit hors la maison, ce qui luy appartenoit, & neantmoins le cognoissant pour homme assez grossier, vn iour qu'il deliberoit aller à la foyre de Troyes (lors fort estimee) le pria luy apporter vne bourse de la valeur d'vn denier, pleine de sens: ce qu'il meit en son memoire. Apres allant visiter Mabile sa garce, elle luy demanda vne robbe. Le temps de la foire approchant, Renier partit de sa maison: & venu à Troyes fit tresgrant profit de sa marchandise, laquelle il remploya en autres especes. Puis se souuenant de sa garce, il luy va acheter vne belle robbe: & encores ne voulant oublier sa femme, il s'enquist où l'on védoit des bourses pleines de sens. Celuy auquel il s'adressa, qui n'estoit pas plus habile homme que luy, le renuoya à vn Saouart espicier, ou vendeur de drogues: & cestuy-

ci non plus sage que l'autre, l'adressa à vn vieil hōme Espagnol: lequel sceut si bien interroger Renier, qu'il luy confessa estre marié à vne honeste dame, qui l'auoit prié luy apporter ceste bourse, & sa putain vne robe. L'Espagnol luy remōstra la faute qu'il commettoit de paillarder, ayant espouſé vne si sage femme: toutefois s'il se vouloit asseurer de l'amitié del' vne & de l'autre, ensemble cognoistre celle qui luy portoit plus vraye affection, qu'il deuançast ses chariots d'vn iour ou deux: & se vestant de meschans habillemens, fist courir le bruit qu'il auoit tout perdu. Apres cela qu'il vint voir sa garce, puis sa femme: & selon la reception qu'elles luy feroient, il iugeast de leur amitié. Le sage aduertissement de l'Espagnol, ayant ouuert à Renier les yeux de son entendement, il commande à ses gens arriuer à Dezise, à certain iour qu'il leur dit, & non plus tost. Ce pendant il les deuançe: & auant qu'entrer en la ville, ayant osté ses vestemens accoustumez, comme s'il fust eschapé de brigans, il vient qu'il estoit la nuit, heurter en la maison de Mabile, laquelle luy ouurit l'huis: mais le voyant en si pauvre estat, luy demáda qui il estoit. Renier, respōdit qu'il auoit tout perdu, & se venoit cacher, ne voulant que ses creanciers le trouuassent: car il n'auoit moyen de leur satisfaire, pource qu'il deuoit beaucoup plus qu'il n'auoit vaillát. La garce luy dit, qu'il allast dōc autre part: & nonobstant que Renier luy ramenteust les biens que iadis il luy auoit faits, sus l'heure mesme elle le chassa hors sa maison. De là il vient à la sienne, qu'il estoit nuit route noire: & huchant

huchant sa femme, elle qui entendit sa voix descendit incontinent, & luy vint ouvrir la porte. Renier entré & ioyeusement receu, ne fut pas si tost monté en sa chambre, que sa femme luy demanda la cause pourquoy il estoit en si pauvre estat: à quoy il respondit en peu de mots, M'amie i'ay tout perdu ma marchandise, & qui pis est ie doy beaucoup plus qu'il ne me reste de vaillant, se mōstrant fort courroucé. La dame luy dit qu'il ne se faschast, qu'elle auoit encores bien vaillant dix mille liures de son patrimoine, lequel elle luy abandonnoit pour payer ses debtes. Ce pendāt qu'il despouillast ceste meschante robe, qu'il en prist vne meilleure, & fist bonne chere. Puis l'ayant fait manger, ils s'en vont coucher. Le lendemain la nouvelle de la perte de Renier, fut sceue par toute la ville dès le poinct du iour: car la garce l'auoit publiee. De sorte que sa maison se veit incontinent pleine de ses creanciers ou cautiōs: ausquels Renier faisant bien du piteux, remonstre comme il auoit tout perdu: les priant auoir patience aussi bien que luy, ce qui en estonna plusieurs: mais sur ce poinct voyci arriuer son varlet, avec son pallefroy, estant fuiui des chariots qui portoyent sa marchandise. Lors ayant conté en presence de la compaignie, l'occasion de sa feinte perte: sa femme luy dit, qu'il luy auoit apporté la bourse qu'elle demandoit: & Renier assure de sa fidelité, par la preuue qu'il en auoit trouuee, luy donna la robe promise à la garce: ayant par la sagesse d'autruy appris à cognoistre la difference d'vne vraye & feinte amitié.

Y.j.

Sire Iehan Chapelain. LXXXIX.

instr que ce compte
est on le comen
de p... en la
... nommé

Sire Iehan Chapelain, a fait vn fabliau du Secretain de Cluni, fort plaisant & bien meslé d'aduentures diuerses: lequel commence,

- Vfages est en Normandie,
- Que qui herbergiez est, qu'il die
- Fable ou chanson die à l'hoste.
- Ceste coustume pas n'en oste,
- Sire Iehan li Chapelain
- Vourra conter du Soucretain.

Et le reste en ryme que i'ay mis en prose le plus pres du sens de l'auteur, retenant beaucoup de ses propres mots pour d'auantage descouuir le temps.

Iadis il y eut à Cluni vne bien sage & belle dame mariee à vn bourgeois de la ville, nommé Hue. Laquelle ayant coustume d'ouir tous les iours le seruiue, que les moynes y souloyent faire en belles ceremonies: il aduint que celuy qui auoit charge de l'Eglise, qu'on appelle Secretain, en deuint si fort amoureux, que la voyant vn matin pres vn pilier, il s'enhardist de l'approcher, & prenant sa main luy dire: Madame dieu vous gard: & me doint vostre amour. Il y a ia long temps que ie vous aime: voire dés que i'estoy petit clergeon, & que vous demouriez chez vostre pere. Ce mal qui me tenoit comme enfant, ne m'a laissé à ceste heure que ie suis hōme, pour le vous monstrier plus certainement. Ie vous prie donc m'octroyer vostre amour: vous aduisant que i'ay le maniment du thresor de ceans, lequel est tout à vostre cōmandement pour vous faire riche, & si iolie de robes & ioyaux, qu'il n'y a fem-

me à Cluni, qui le soit dauantage. La dame nouvelle mariee, & qui ne l'auoit pas agreable, luy respondit: Sire Secretain, vous vous trauaillez pourneant: iamais ie ne fero y ceste faute à mon mary. Et si vous en mettez d'auantage en peine, i'en aduertiray vostre Abbé. Le moine tout confus, ne luy sceut dire autre chose, sinon, Madame à ce que ie voy, il me conuient mourir par vostre rigueur. Là dessus il s'en va bien marry, sans plus luy en faire instance. Vn assez long temps apres, ce Hue ayant par son mauuais gouuernement, vendu vigne, terres, & meubles, deuint si pauure qu'il fut contraint dire à sa femme l'extreme necessité en laquelle ils estoient: & luy remonstrer qu'ils ne pouuoient demourer au pais, n'ayans plus que la maison où ils habitoyét: & laquelle encores ils ne pouuoient vendre, ne sçachant lieu auquel ils peussent mieux celer leur pauureté. Mais sa femme plus asseuree, le reconfortant luy respondit, qu'elle auoit des parens en France, deuers lesquels ils pourroyent se retirer: toutefois à fin que pas vn des voisins ne s'aperceust de leur partement, quád ils orroyent sonner matines il falloit aller en l'eglise, prier Dieu les vouloir conduire. Le dimanche venu, ils se leuent de bonne heure, & oyans matines sonner, ils s'acheminent à l'eglise: là où commel vn ferré contre vn pilier, & l'autre en quelque coing, estoient fort tristes, & ententifs à leurs prieres: d'auanture le Secretain pour le deuoir de son estat, allant par l'eglise vne bougie au poing, trouuât s'amie à vne heure non accoustumee, l'occasion propre de parler à

Y.ij.

elle ayant soudain esueillé son amour, seulement endormi, il l'approcha & luy dit, Mal de hait aye ce luy qui ne se soucie de vostre ennuy, & Dieu vous enuoye ioye : laquelle aussi vous pourriez auoir si vouliez croire mon conseil, ayant moyen de vous faire la plus heureuse de la ville. La dame luy respondit, Sire ie m'esmerueille de vos propos: il y a dix ans passez que me requistes d'amour, & oncques puis ne m'en parlastes, que la premiere annee que ie fu marice. Il est vray, ce dit le Moine : mais encores si me vouliez octroyer vostre amour, & seulement vn baiser pour le present, ie vous donneroy cent sols que i'ay sus moy : & auant qu'il soit midi, plus or & argent que n'a pas vn homme de ceste ville. Il sembla à la dame, que sa necessité l'admonnestoit de ne laisser passer l'occasion qui se presentoit. De sorte, que pressee d'auantage du Secretain, elle le pria luy donner temps d'y penser: promettant se trouuer à l'heure de prime au lieu mesme, pour aduiser à leur affaire. Lors le Secretain tirant de sa bourse cent sols, les luy donna en la baissant : & la dame leuee de sa place, vint trouuer Hue : auquel monstrant l'argent, elle luy raconte la priere du moine, & comme il la deuoit venir trouuer chargé d'or & d'argent : que s'il auoit le courage si bon, de luy garder son honneur, & retenir ce qu'il apporteroit, elle continueroit l'assignation. Hue prenant conseil sus le champ, dit qu'il estoit contant, & l'asfeura que le moine ne sortiroit de ses mains quitte. Là dessus ils s'en vont ioyeux en leur maison, attendre l'heure de prime : laquelle sonnee, Hue

donne congé à sa femme d'aller à l'Eglise arrêter le iour. Le Secretain qui estoit au chœur, la voyât venir courut au deuant luy dire, qu'elle estoit femme de promesse. A quoy elle respondit, que de sa part il se tint prest pour la nuit du mardy prochain, que Hue seroit allé à la foire, & ne faillist d'apporter ce qu'il auoit promis. Dame (dit-il) par celle Messe que j'ay chantee, vous l'aurez & plus. Le marché conclu, ils se departirent d'ensemble : & la dame vint aduertir Hue de leur conclusion. Lequel dès le lundy faisant semblant d'aller à vn lointain marché, retourne secrettement se cacher en vne chambre de sa maison. D'autre costé le Secretain qui ne craignoit ne Dieu, ne les hommes, va au thresor, où il prend les calices d'or & d'argent, qu'il met en vn sac, lequel neluy semblât pas assez plein, il rompt encores vn Crucefix, emplissant le sac iusques au goulet. Puis la nuit venue, il sort tout ioyeux par vne poterne, & s'en vint à la maison de s'amie heurter à l'huis de derriere, où elle l'attendoit. Il n'eut pas si tost frappé que la porte estant ouuerte, il se foudre dedans, & iettant le sac à ses pieds il monstre à sa dame la richesse qui estoit dedans. Mais comme il eut aussi mis les bras à son col pour la baiser, Hue qui n'estoit pas loin de là, luy descharge sur les oreilles vn coup de masse, assené si dextremement & en tel endroit, qu'il cheut mort sans crier. Ce fait, il dit à sa femme toute esperdue, M'amie il ne reste plus que nous desfaire de ce diable: mais elle tremblant luy commença à dire, Helas que ferons-nous, quand au lieu de nous mettre

Y. iij.

hors de pauvreté, vous nous avez conduits à la mort ! car ie sçay bien que gens viendront incontinent nous prendre pour nous mener en prison. Taisez-vous (dit Hue) laissez moy faire, serrez seulement cest argent, & puis vous allez coucher. Lors Hue qui estoit grand & fort, charge le moyne sus son col : & sçachant le chemin qu'il estoit venu, porta son corps sus vn anneau des latrines communes de l'abbaye, où il l'assit, luy mettant en la main vn torchon tel qu'il faut en ce lieu. Puis retourne en sa maison dire à sa femme, comme il s'estoit desché du moyne. Ce pendant le temps de sonner matines approchant, le compagnon du Secretain s'esueille, & luy semblant que l'heure se passoit, appelle le Secretain : lequel ne trouuant point en son liët, tout courroucé il s'en va aux latrines : là où voyant le corps du Secretain, & pensant qu'il fust endormi, il luy dit : Dam Secretain, vous beueez tant tous les soirs, qu'il ne vous souuient de ceux qui attendent apres vous. Et pource qu'il ne luy respondoit, il le tira par le chaperon si rudement, qu'il le fit cheoir la face contre terre. Mais voyant qu'il ne remuoit point, & craignât l'auoir tué, il commença soy plaindre de sa male aduerture. En fin reprenant ses esprits, & se souuenant des amours du defunct, il charge le corps à son col, & sortant par la poterne, il le vint appuyer contre l'huis de derriere de la maison de Hue : disant que facilement on croiroit qu'il l'eust tué par ialousie. Quelque peu apres, la femme de Hue pressée de descharger son ventre, & voulant sortir

dehors, comme elle eut ouuert l'huis, le corps du Secretain luy chet sus le front & l'abat contre terre. Dequoy toute estonnee, elle s'escrie : Helas, Hue, le Secretain, est retourné ! les deux mars d'or que nous auons ferrez, pour le mettre en ce poinct, n'empescherôt que demain ne soyons ou pendus, ou bruslez ! Taisez-vous, fait Hue (qui s'estoit incontinent ietté hors du lict) que les voisins ne vous entendent : c'est la raison que ie porte le mal, puis que ie l'ay fait, & telle que ie l'ay brassée, ie la boiue. Puis s'estant vestu, il dit à sa femme, Fermez vostre porte, & vous allez coucher. Lors il recharge le corps du moyne sus son col, & s'en va le long de la rue : par laquelle il n'eut pas longuement cheminé, qu'il entendit du bruit de gens, dont il eut si grande crainte (cōsiderant le dāger auquel il estoit, qui l'eust trouué avec ce corps mort) que rencontrant vne ruelle assez profonde, ils'escarte dedans, tout tremblant de frayeur. Ce pendant, des larçons qui auoyent desrobé chez vn boulagier nommé Thomas, deux fleches de lard (lors appelez bacons, dont vient le mot de Baconer pour saller) ^{5 moles} _{2 grammes pour} passans le long du lieu où ils'estoit caché, il ouit que l'vn dit : Ie ne suis pas d'aduis que nous portions chez le tauernier nostre prise, iusques à ce que nous oyons son cri (car en ce temps les tauerniers faisoient crier deuant leurs huis, Cy a bon vin, de tel & tel lieu) mais nous le cacherons dans ce fumier avec le sac : l'autre trouuant son aduis bon, ils couurent les bacons de fiens, puis s'en vont le chemin de la tauerne. Hue qui auoit tout entendu, les sen-

tant esloignez, pensa que Dieu luy eust enuoyé vne bonne occasion dese deliurer de son moyne. Parquoy tout ioyeux, il vient au fumier descouvrir le sac, duquel tirant le lard, il y fourre son moyne dedans : accoustrant le fumier comme il l'auoit trouué. Ce fait il s'achemine vers sa maison : où d'ennuy & de crainte, la femme ne s'estoit peu tenir. Laquelle voyant Hue reuenir chargé, disoit en soy mesme : Helas nous sommes morts, ie croy que cest homme est enragé de rapporter ce moyne : mon dieu que ferons nous ! Quand voyci Hue, qui en riant luy dit, M'amie nostre bien va en croissant, j'ay changé le moyne à tant de lard, que nous ne le sçaurions manger d'ici à la saint Denys : ferrons-le, & puis allons dormir. L'angoisse de la dame changée en ioye soudainé, ils s'en retournét en leur liect plus contens que deuat. Durant cela les larrós venus à la tauerne, festans fait tirer à boire dirent à l'hoste, que s'il vouloit achepter du lard, il pourroit assez gagner avec eux. Le tauernier respond, qu'il n'auoit pas accoustumé d'achepter chat en poche : qu'ils l'allassent querre, & puis ils assureroyét leur marché. Les larrons dirent que c'estoit raison : & retournans au fumier, ils prēnent le sac & l'emportent à la tauerne. Mais comme ils l'eussent dessié, l'hoste n'eut pas si tost apperceu la teste du moyne, qu'il le cogneut : & criant apres eux, qu'ils l'auoyent tué, & falloit aller querir ses parens : ils le prient se taire, disans qu'ils sçauoyent bien où ils l'auoyent pris, & ne falloit que le reporter au lieu mesme, sans en faire plus grand bruit. Allez, dit l'hoste, à tous les diables, avec vostre

vostre moyne. Ainsi d'oc les larrons bien estonnez, reprennent leur sac se plaignans de leur fortune: & difans l'un à l'autre, Compagnon te sembloit-il aduis, que ce fust lard ou moyne que nous prîmes? Par Dieu il n'y a homme qui voyant la gresse, n'eust iugé que ce fust vn pourceau. Comment donc s'est il changé? En disant cela, & s'esmerueillans d'une si estrange mutation, ils arriuent chez le boulanger: là où remontans au pignon, par lequel ils estoient entrez, ils repédent le moyne au lieu du lard. D'autre part, Thomas approchant le iour appelle Robin son garçon, & crie qu'il se leue pour porter son bled au moulin: luy reprochant que c'estoit grand' honte de dormir si tard. Robin esueillé en sursaut, dit qu'il n'ira ia dehors, qu'il n'aye à desieuner. Pren (dit la femme du boulanger) du pain plus que tu n'as encores fait. Par Dieu (dit-il) ie n'iray ia, si ie n'ay vne charbonnee du pourceau. Et comment en prendras-tu à ceste heure? respond la femme: ie t'en donnerois volontiers, si on la pouuoit leuer sans gaster & empirer la vente. Laissez-moy faire (dit Robin) i'en prendray si bien qu'il ne perra que couteau y aye touché. La dame voyant qu'il ne se pouuoit appaiser, luy donne congé de prendre ce qu'il voudra: & Robin va querir vne eschelle, qu'il appuie contre le sac: puis montant amont avec son couteau au poing, en voulant prendre de l'autre main le sac mal accroché, Robin, le sac & l'eschelle tomberent tous ensemble, avec si grand bruit que le boulager & sa femme pensans qu'il se fust blessé, erierét, Robin qu'est-ce là? t'es tu fait mal? Non mai-

Z.j.

stre, respondit-il : car ie suis tombé sus le lard : mal-
encontreait celuy qui l'attacha. Ce pendant la bou-
langere ayant allumé de la chandelle , & son mary
s'estant aussi leué, voyent la teste du moyne passant
hors le sac : pour autant que la corde qui le tenoit
lié, f'estoit rompue en tōbant. De quoy tous eston-
nez, & la femme pleurant de crainte : Thomas plus
asseuré, dit qu'il falloit trouuer moyen de l'oster de
là : & commande à Robin aller querir son poulain
farouche . Auquel ayant mis le frein & vne selle
sus le dos, il lie le moyne dessus si bien qu'il ne pou-
uoit cheoir. Puis luy ayant aussi attaché vne lance
soubz l'aisselle, & mis des esperons aux talons, il cō-
duit le poulain en la rue . Lequel se sentant piquer
aux flancs , prend le galop : & trouuant la grand'
porte de l'Abbaye ouuerte, se ietta dedans. D'auen-
ture il y auoit quelques moynes en la cour : lesquels
voyans ce cheual chargé du corps du Secretain,
equipé comme le boulanger auoit voulu , pensans
que ce fust quelque malin esprit qui le tint, s'enfui-
rent fermans leurs portes en grand' haste. Et le pou-
lain courant tousiours , vint rompre contre vn
mur la lance attachee soubz l'aisselle du moyne.
Or l'Abbé desirant faire vn puis au milieu de la
cour, auoit fait fouiller vn trou si profond , que
desesperant d'y trouuer de l'eau, il estoit resolu de
faire cesser l'ouurage : duquel le poulain en gam-
badant approcha si pres, que la terre luy faillant
soubz les pieds, il trebuscha dedans avec sa char-
ge , en la presence d'aucuns moynes . Lesquels en
grande ioye , firent sonner les cloches, pour re-

mercier Dieu, de ce qu'il les auoit deliurez de l'ennemi. Et commanderent par le bourg que chacun vint aider à remplir le trou du puis : oublians la perte de leur frere & de leurs biens, pour la grande frayeur qu'ils auoyent eüe, pensans que ce fust l'ame du Secretain.

RENAULT D'AUDON. XC.

Renault d'Audon a fait vne Satyre contre tous estats.

GVIART. XCI.

Gviart a fait vn art d'amours, auquel il instruit vn homme comme il se doit porter pour paruenir à ses atteintes, & puis s'en desfaire. Entre autres choses il a pris ces deux vers d'Ouide de *Remedio Amoris*,

- Au matin va la voir ains qu'elle soit leuee,
- Ne que de son fardet soit oingte ne fardee.

Car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elles s'en aident en France.

GARIN. XCII.

Garin a fait vn fabliau, intitulé le Cheualier qui faisoit parler les deuant & derrieres des femmes. Il dit,

- Fabliaux sont or moult en corse:
- Maint deniers en ont en borse,
- Cil qui les content & les portent.
- Car grant confortement en portent,
- As¹ enuoisiez & as oiseux:
- Quant il n'i a gens trop noisieux.
- ²Neis à ceux qui sont plains d'ire,
- Quant ils oient bons fabliaux lire,

¹ gaillards

² ne encort

Z.ij.

- Si lor fait moult grand alleiance,
- Et oublier deuil & pesence,
- Et mauuaistié & pensement,
- Cedit Garin qui pas ne ment.

C'est vn conte de lourde mensonge, & dont ie fay mention seulement pour monstrier à quoy de ce temps-la on prenoit plaisir, & quelles inuentions estoient estimees, & plus agreables.

ROIX DE CAMBRAY. XCIII.

Roix de Cābray, ie pése que ce nō mōstre qu'il fut vn Roy d'armes, ou Herault. Il a fait vne satyre contre les ordres Monastiques, commençant,

- Se li Roix de Cambray veïst
- Le siegle si bon comme il fist.

Il a fait aussi vn opuscule intitulé A. B. C. partiltre, commençant

- Ie vous dy bien en parchemin. & à la fin,
- Cil qui a nom Roix de Cambray
- De tel sens & de si verai
- Com il puet en son cuer trouuer,
- I vout son engin esprouuer.

GIRARDINS D'AMIENS. XCIIII.

Girardins d'Amiens a fait vn Romans, intitulé Meliadius, qu'il ryma au recit d'vne grand' dame: laquelle luy donna le subiect. Il dit de soy,

- Girardins d'Amiens qui plus n'a
- Oi de cet conte retraire,
- N'i voët pas mensonges atraire,
- Ne chose dont il fu repris.
- Ainsi com a le conte apris,
- L'a rymé au mieux qu'il sauoit.

HVES PIANCELLES. XCV.

HVes Piances a fait le fabel de sire Hains & Dame Aueuse sa femme : qui se combatirent à qui porteroit les braies. Mais la dame fut cōtrainte les quitter, non par faulte de courage: ains pour ce qu'au combat en reculant elle tomba dans vn tonneau à gueule bee, la teste la premiere, ayant les iambes en hault: de sorte qu'elle ne se peut releuer. Estant par ceste infortune contrainte de se rendre & confesser vaincue. L'auther dit de foy,

- Hues Piances qui troua
- Cil fabel, par raison proua
- Que cil qui a femme rubeste
- Est garnis de mauuaise beste.

r robuste.

IEHAN BODEL. XCVI.

Iehan Bodel fut d'Arras, & a fait vn petit ceuvre en forme d'Adieux: auquel il nōme plusieurs bourgeois & autres de ceste ville.

IEHAN DV CHASTELET. XCVII.

Iehan du Chastelet a mis les dits moraux de Catō en vers assez bons. Il dit au commencement,

- Seignor vous qui mettez vos cures
- En fables & en aduentures. &c.
- Ce dit Iehans du Chastelet
- Qui nous commence cest Romans
- De Caron & deses commens.

HVES DE CAMBRAY. XCVIII.

HVes de Cābray a fait le fabliau, intitulé La malle honte: qui est vne moquerie faite contre Henry Roy d'Angleterre: & dit de son ouurage,

- Hue de Cambray conte & dit

Z.iiij.

• Qui de cet œeuure rime fit.

COURTOIS D'ARRAS. XCIX.

Courtois d'Arras a faict vn fabel de Foucher Boi-vin, qui contrefaisant le niais païsan, con- tant son argent au bordeau de Prouins, trompa Mabilie rusée putain: laquelle luy dōna bien à dis- ner, & la compagnie d'une ieune garce sa seruante.

HAISSIAUX. C.

Haissiaux a faict le fabel de l'anneau qui faisoit *no fa*roidir le membre. Lequel estant trouué par vn Abbé, le mit en grand' peine, iusques à ce que celuy auquel il appartenoit le luy eust osté du doigt, avec grande recompense. L'autheur se nom- me, disant:

- Haissiaux vos dit qu'vns hom' estoit,
- Vn merueilleux anel auoit.

DVRANS. CI.

Dvrans a faict le fabliau de trois bossus, l'un des- quels estant preferé au mariage d'une fille l'es- poulsa, pource qu'il estoit plus riche: & en fin fut tué par vn beau géttilhomme qui aimoit ceste femme.

- Durans qui son conte desine
- Dit qu'onques Diex ne fit meschine,
- Qu'on ne peut por deniers auoir.

HVISTACES D'AMIENS. CII.

Hvistaces d'Amiens a faict le fabel du boucher d'Abeuille, qui fit mager à vn Doyen rural vn sien mouton: & promettant la peau à la chábriere, puis à la garce du prestre, iouit de toutes deux, & encores se fit payer la mesme peau au Doyen. Qui fueilleteroit bien ces fabliaux, il trouueroit les

meilleures nouvelles de Boccace: entre autres la v. de la VII. Iournee, d'un qui confessa sa femme, de laquelle il estoit ialoux. La VI. de la IX. de ceux qui coucherent avec la femme & fille de leur hoste.

30 case

Or outre le liure de Châsons, duquel i'ay parlé cy dessus, il s'en trouue encores assez d'autres: mais celui qui est en la possession de monsieur Matherel Aduocat en Parlement (bien estimé) est digne d'estre gardé. C'est vn recueil de chansons en Dialogues, contenans des demandes & responses amoureuses, debatues pour & contre. Plusieurs desquelles sont ingenieusement disputees, & dont les principaux auteurs se nomment.

*Antes me Maistre
autres ont en parlement.*

FRERE. CIII.

CE Frere demande, De deux amans l'un aimé par deuis, & a son vouloir entier: l'autre n'a fors le dosnoyer: & toutesfois il est asseuré que s'amie est tant debonnaire, que son bon luy lairroit faire, mais il veut targier pour son honneur garder. Par la II. il demande, s'il aduenoit que s'amie luy eust mandé qu'il vint coucher de nuict avec elle nud à nud, sans la voir: ou bien qu'il vint en vn beau pré de iour pour baïser & rire, sans passer plus outre, lequel il aimeroit le mieux.

*i. priauté
de rire, bai-
ser, & autres
petits auan-
tages d'a-
mours sans
auoir le der-
nier point:
l'italien Dô-
neare.*

Maistre GUILLEAUME LE VINIERS. CIIII.

IL peut estre que maistre Guillaume le Viniers fut frere ou cousin de Gilles le Viniers, duquel nous auons parlé. Il demande à Frere, si vn homme qui aime loyaumét, a tant deserui que sa dame cōsente qu'il couche avec elle nud à nud, vne nuit sans autre dosnoyemét que de baïser & d'accoler: si elle

fait plus pour luy que luy pour elle, d'ainfi l'accorder. En la 11. il demande au moyne d'Arras (ce peut estre Moniot d'Arras nommé ci dessus) Si apres auoir couché avec l'amie, on est moins surpris d'amour que deuant.

ADAM DE GUIENCI. CV.

ADam de Guienci demande à maistre Guillaume le Vinièrs: Lequel vaut mieux auoir ioye qui doieue bien tost faillir, ou haut espoir sans iouissance. Ce ieu est renuoyé à Pierre de Corbie: qui pourroit estre le viellars (c'est à dire le vielleur) de Corbie, nommé ci deuant.

ANDRIEU. CVI.

ANdrieu fait vne telle demande: Vn faux amant faulusement prie: vne qui faulusement octroye: lequel doit estre plus blasmé, ou il, ou elle.

Sire Iehan Bretel ov Bretiaux.

CVII.

Sire Iehan Bretel, ou Bretiaux, fut grand maistre de ieux partis: c'est à dire de demandes, lesquelles il est loysible de disputer probablement pour & contre. Car encores difons nous communément, Je vous fay ce parti. Ces demandes ioyeuses seruoient à faire passer le temps aux cōpaignies honestes: & ie trouue que tel esbat a esté longuement pratiqué en France. Car Raoul de Houdanc en fait mention au Romans de Meraugis de Portesguez.

» Vn gieu vous part que volez faire

» Se volez miex tancer que taire,

» Vez moy tot prest de tencier.

Ce Bretel a vescu du tēps de S. Louis: & se trouuene de luy

de luy plus de chansons en jeux partis, que de nul autre que ie sçache.

Par la i. il demande à Greuillier, S'il aduenoit qu'il fust en lieu secret avec l'amie à son gré, lequel luy conuiendroit mieux, d'aller vers elle & la baiser à son gré vne fois sans plus: ou bien qu'elle vint à luy, les bras tendus pour le baiser, mais auant qu'elle peust le ioindre, il fallust qu'elle s'enfuiſt de là.

Greuillier.

Par la ii. il demande à Lambert Ferris: Lequel vault mieux, planté de ioye à son aise, dix fois l'an seulement sans peine & sans ahan: ou en peril à grand' peine, trois fois la sepmaine.

Par la iii. il demande au meſme Ferris: Vne dame est bien ainee, & aime bien auſſi: mais leur amour en est venue là, qu'il faut que l'amant prenne femme autre que l'amie: ou s'en voiſe en Pouille, à la croiſade preſchee contre Manfroy: & de ces deux partis, l'amie a le choix. Ce ſeul trait ſuffit pour cognoiſtre non ſeulement le temps qu'a veſcu Bretel, mais encores tous ceux à qui il eſcrit, & fait des demandes. Or Manfroy fut combatu & tué par Charles duc d'Anjou frere de ſaint Louis, l'an

1264.

Com. 1264.

Par la iiij. il demande à vn Gadifer: S'il auoit mis ſon cœur à vne iolie damoiſelle, & il l'aimaſt bien: lequel il voudroit mieux, qu'elle fuſt mariee, ou trespasſee.

Par la v. il demande à Cueliers, S'il aduenoit qu'il aimast vne dame belle & ſage, & vn autre l'aimast autant que luy: lequel il voudroit, que tous deux failliſſent à ſon amour ſans eſpoir de recou-

a.j.

urer:ou que l'vn & l'autre en eust ce qu'il desireroit.

Par la v i. il propose ceste question à Ferris : Ils sont deux loyaux amans, dõt l'vn iouit de sa dame, & l'autre n'a aucun bien de la sienne. Or les dames se sont si mal portees, que l'vne & l'autre s'est abandonnee à autruy. Lequel des deux amans, se doit le plus plaindre : & des dames laquelle a le plus failli.

Par la v i i. il demande à Ferris, S'il aimoit vne damoysselle, & fust assureé que iamais il ne iouiroit d'elle : auroit il bien volenté qu'vn de ses compagnons en iouist : & qu'elle se tint à cestuy-la.

Par la v i i i. il demande à Greiuillier, Laquelle est mieux assuree, pour auoir le cœur ioyeux, celle qui a vn ami hardi en amours:ou celle duquell'ami est loyal, mais douteux & craintif. Lequel vaut mieux.

Par la i x. il demande au mesme: Deux dames ont donné assignation à leurs amis, dont l'vn est nouveau en amours & puceau: l'autre sçait assez du siecle (c'est à dire du monde) lequel des deux amans doit auoir plus grand' ioye.

Par la x. il demande à Audefroy, Si quelcun pouoit par droite raison conquerter l'amour de s'amie : s'il feroit bien ou mal, sens ou folie.

Par la x i. il demande au mesme : Il aime loyaument, aussi est-il aimé de mesme : toutesfois il ne peut trouuer moyen de baiser, ou faire d'auantage, s'il ne se veut mesfaire. S'il passera outre.

Par la x i i. il demande à Cuuelliers: Lequel doit mieux auoir ioye, ou celuy qui aime en bon espoir, & tousiours prie d'auoir mercy, mais il est ni-

ce & peu celant: ou le sage peu parlant, & qui veut que sa dame croye qu'il l'aime, parce qu'il est bien celant. Il fait iuges Gillot le Petit, & Baudescot li Marchans.

Par la **xiiii.** il demande au mesme, Lequel il aimeroit mieux, s'il auoit belle dame & sage, & il eust conquise s'amour de son sens, fans autre pouruoyance, à grand' peine au bout d'un an: ou au bout d'un mois.

Par la **xviii.** il demande à Adam le Bossu: il marchandait tant vne dame, qu'à la fin elle luy octroya qu'elle l'aimeroit: mais il n'y a en elle foy ne loyauté, pource que chacun la gaigne à son tour. Sçauoir s'il a perdu ou gagné.

Par la **xv.** il demande au Thresorier de l'Isle & à Cuuelliers (qu'il dit estre de mesme mestier, que luy & Lambert Ferris) Lequel a plus de ialousie & drüerie en son cœur: ou dame qui son mary voit aimer autre qu'elle: ou homme qui voit sa femme accointer autre que luy. Il fait iuges de ceste demande Robert le Clerc & Pierre Wion.

Par la **xvi.** il demande à Greiuilliet: Lequel il voudroit mieux, estre aimé d'une dame sage & seigneuriale: ou de deux sages & seigneuriales.

Par la **xvii.** il demande au mesme: Quand est-ce que l'amant a plus de seigneurie (ie croy contentement) ou quand il se souvient du plaisir qu'il a eu, ou à ce poinct qu'il prend son deduit.

Par la **xviii.** il demande à Gadifer: S'il estoit bien aimé, & aimast bien aussi, lequel il voudroit mieux ouir dire du bien de s'amie, & lequel il n'y trouue-
a.ij.

Lambert Ferris.

*Robert le Clerc
Pierre Wion.*

roit mie: ou du mal qui n'y feroit pas.

Par la xix. il demande à Greuillier: Lequel des deux maris a plus de tourment, ou celuy qui pense que sa femme aime, & ne sçait rien qu'elle soit aimée: ou cil qui sçait que sa femme a aimé, mais son ami apres en auoir fait sa volonté la foriuree: & est seur que iamais n'y reuiendra.

Par la xx. il demande à Cuueliers: Lequel fait plus à prifer: Celuy qui iamais n'aima par amours, ou cil qui aime par tricherie, & tousiours a aimé sans foy & sans loyauté. Il en fait iuge la damoiselle Orude.

Par la xxi. adressée au mesme, il luy demande: Vn autre homme a prié d'amours sa dame, mais elle l'a escóduit, & s'en defend bien: lequel fait elle mieux, de celer ceste priere, ou la descourir à son ami.

Par la xxii. il demande au mesme: Pourquoi on refuse en amour ceux qui ont de l'aage, & les ieunes garçons sont aimez & coniois des dames.

• Si que li bon, li sage, li celant,

• Sont mis arrier, & li nouicé auant.

Par la xxiii. il demande au mesme: Deux dames auoyent vn homme de foy: l'vne, apres longue priere luy octroya sa requeste, & l'autre aussi: mais sans ennuy. Laquelle doit-il mieux seruir.

Par la xxiiii. il demande au mesme: Lequel fait plus à blasmer, ou celuy que lon oit vanter qu'il a iouy de sa dame; ou le vanteur qui a failli à auoir ioye.

Par la xxv. il demande au mesme: Sil aimoit loyaument, & on l'aimast aussi: lequel il voudroit mieux que sa dame fust belle suffisamment & tres-

sage : ou belle desmesurément & sage raisonnement.

Par la xxvi. il luy demande encores : S'il auoit espousee femme qu'il aimast bien, & elle luy : s'il voudroit encor auoir amie, de laquelle il fust bien assure d'estre semblablement bien aimé.

Par la xxvii. il demande à Lambert Ferris : S'il aimeroit mieux que s'amie (qu'il a à Abeuille) fust morte ou perie : ou qu'elle eust fait la folie avec vn vaillant homme, & elle s'en repentist.

Par la xxviii. demande à Greiuillier : Lequel a plus d'auantage, celuy qui iouit de sa dame par grandeur, dont tout le monde s'apperçoit : ou celuy qui n'a que le deuis, sans qu'on s'en apperçoie.

Par la xxix. demande à Perrot de Nelle : S'il aimoit vne dame, & elle le priaist qu'il souffrist qu'elle peust aimer vn autre l'espace d'vn an, & luy iurast que l'an passé il seroit aimé : s'il le souffriroit.

Par la xxx. demande à Greiuillier : Deux dames sont d'vn sens, d'vne vateur, & beauté : l'vne aime, est aimée, & a aimé : l'autre n'a point d'amour : Ou a plus belle maistrice, ou à conquerre celle qui bien aime, & a ami : ou l'autre qui oncq ne sceut aimer.

*r subtilité
ou science.*

Par la xxxi. demande à Jehan Simon : Lequel fit mieux, celuy qui dès l'age de quinze ans aima iusques à cinquante, puis se lassa fain & haitiez : ou celuy en ayant quarante & plus sans auoir aimé, aima tant qu'il peut.

Par la xxxii. demande à Greiuillier : Lequel vaut mieux qu'vn ami pour euiter noise & bataille faille à sa ioye, de peur qu'on s'apperçoie de la iouiss-

a. iij.

fance de ses amours: ou qu'il iouisse, & que lon fen apperçoie, tant que sa dame en aye mechef.

Par la xxxiii. demande au mesme: Vne dame a esté si cruelle, qu'elle a tousiours esconduit son amy. Et ont tellement perseueré l'un à prier, & l'autre refuser, que tous deux sont hors le temps de leur ieunesse, & que nature leur defend d'aimer. Toutefois la dame aimeroit bien maintenant, si l'amant vouloit. Sçauoir s'il doit y entendre.

Par la xxxiiii. il demande à Robert du Castel, à ceste heure qu'il est marié, lequel vaut mieux, Grâde planté d'amie (c'est à dire, iouir à toutes heures comme peut faire le mary de sa femme) ou poi de deduit auoir.

Par la xxxv. il demande à Ferris, Lequel doit auoir volonté de faire plus grand' vasselage: ou celuy qui fert en espoir d'auoir le souuerain aduantage d'amour: ou celuy qui iouit.

Par la xxxvi. demâde à Greiuillier: Deux amans prient souuent vne dame: mais l'un est tousiours esconduit sus l'heure: & à l'autre elle ne l'esconduit ne luy octroye: mais quand ils reuiennent, elle fait meilleur visage à celuy qu'elle esconduit soudain: lequel doit auoir meilleure esperance.

Par la xxxvii. il demande au mesme: Deux dames font semblant d'aimer deux amans: l'un veut sans delay aller iouster à Gant, & sa dame luy deféd. L'autre prie le sien d'y aller: & combien qu'il n'en aye volonté, toutefois il y va: lequel aime le plus cordialement.

i proesse.

Maie luy e nom

Erince.

qui vient de l'italien

NAPOLIS. CVIII.

Napolis fut aussi vn maistre de icux partis: il demande à Greiuillier: Lequel il aimeroit mieux iouir de s'amie en dormant, qu'vn iour seul en sa vie la tenir à son commandement. Il fait iuge vn nommé Bercelains.

GOMARS DE VILLIERS. CIX.

Gomars, ou Gamars de Villiers, dit à Cuueliers qu'il aime la femme à vn Cheualier, & elle luy: toutefois il est tellement son ami, qu'il ne voudroit le fascher. S'il doit perdre l'amitié du Cheualier. Il fait iuge la dame de Foulenchamp, avec Guillart.

• De cui mesgnie estoit Gamart.

GREIVILLIER. CX.

Greuillier fut grand ami de Bretel, & fort son familier: ainsi que nous auons veu par tant de demandes qu'il luy a adressees. Cela me fait iuger qu'il s'en mesloit aussi, pour le moins auons nous de luy cinq chansons de ieu party.

Par la I. il demande à Bretel: S'il tenoit sa dame en lieu secret à sa iouissance: qui le griueroit plus s'il la voyoit triste, de ce qu'elle l'aimast tant: ou de ce qu'elle regretast vn ami qu'elle auroit autrefois eu. Il fait iuge Dragons & Audefroy.

Par la II. encores à luy adressee, il demande: Quand est-ce que l'amât a plus de contentement: ou au souuenir de sō plaisir, ou durât le plaisir mesme.

Par la III. il luy demande: De deux amans l'vn est ialoux sans cause, & l'autre est deceu par sa dame: car pensant estre aimé, l'amie le trompe. Lequel aime le mieux.

Gilbert

Par la IIII. il demande au mesme : Il a aimé vne dame qui iamais ne tint compte de luy, maintenant vne autre le prie d'estre l'amie: si la doit prendre, ou attendre que l'autre aye pitié de luy.

Par la V. & derniere addressée au mesme Bretel, il luy demande: Lequel estat rend les amans plus gais & iolis, ou quand ils sont poursuyuans en esperance de iouir, ou quand ils iouissent.

ROBINS DE COMPIEGNE. CXI.

Robins de Compiègne, demande à Bretel: S'il doit aimer vne dame, que son compaignon (qui est allé dehors) luy a baillée en garde: & s'il doit souffrir le mal qu'il en endure, par faute de luy decourir.

PERROT DE NEESLE. CXII.

Perrot de Neesse demande à Bretel, lequel il aimeroit mieux, accomplir son desir de sa dame vestue d'une robe de drap d'or: ou estre dans vn liect avec elle nud à nud, couuerts de deux sacs.

DAMOISELLE SAINTE DES PREZ. CXIII.

Damoyselle Sainte des Prez, demande à la dame de la Chaucie: lequel pour son plus grand honneur elle doit faire, ou esconduire celuy qui la prie auant qu'il parle: ou le laisser dire tout ce qu'il voudra.

GIRARD DE BOULOIGNE. CXIIII.

Girard de Bouloigne demande à Bretel: Vne dame que vous aimez bien, est en tel parti qu'il luy conuient mourir, ou partir de vous pour aimer vn autre: si vous l'endureriez, ou la lairriez mourir.

Huc

LIVELI MARONNIERS. OIEV DIBOIT
LIVELI Maronniers (qui peut estre celuy qu'on
 Appelloit le marinier d'Amours) demande à
 Simon d'Achies, lequel employe mieux son temps;
 celuy qui aime vne belle & sage dame sans guer-
 don, mais en espoir de l'auoir: ou celuy qui aime
 vne dame pauvre & nice, mais de laquelle il iouit.

Par la II. il demande au mesme d'Achies: Lequel
 il aimeroit mieux, que sa femme sceust qu'il la fist
 wihote, & elle en fust ialouse: ou elle le fist wihot,
 & il n'en sceust rien. Ce mot de wihot duquel v-
 sent encores les hauls Picards, pour signifier Cō-
 cu: me fait penser que la plus part de ces au-
 theurs de jeux partis, furent de ces quartiers,
 ou voisins. Tant y a que tous ceux que i'ay nom-
 mez depuis Thiebault Roy de Navarre, semblent
 auoir eu la vogue depuis l'an M. C. O. X. X. iusques
 en l'an M. C. C. L. X. & quelque peu d'auantage. Car
 les Chançons, les Fabiliaux, & les Jeux partis d'A-
 mours, font mention des seigneurs viuans de ce
 temps-là. Et la III. demande de Bretel, parlant
 de la Croisade, preschee contre Manfroy (vsurpa-
 teur de Sicile, tué cōme i'ay dit, l'an M. C. C. L. X. I. I. I.)
 montre le temps que luy, Greuillier, Ferris, Cu-
 ueliers, Peffrot de Neesse, Robert du Castel, & au-
 tres cy dessus nommez, ont vescu. Mais il est bien
 plus aisé de dire le temps de ceux qui suiuent.

LI ROIX ADENEZ. CXXI. CXVI.

LI ROIX Adenez vesquit du temps de Philippes
 Le Roy de France, fils de S. Louis. Car il dis
 qu'il fut menestrel de Henry Duc de Braban, qui

b.j.

mourut enuirō. 1266. Lequel prince (ainsi que confesse ledit Adenez) luy fit apprendre son mestier (ie croy de sonner des instruments) & rymer, auquel il profita: mettant en ryme plusieurs faits & gestes d'anciens chevaliers, renommez pour leur vaillâce. Car au cōmēcemēt du Romās de Cleomadez, il dit

• Ic qui fis d'Ogier le Danois,

r pour ou &
au.

• Et de Bertain qui fut v bois,

• Et de Buenon de Commarchis,

• A v nautre liure raemplis

• Moul merueilleux & moul diuers.

Ce Romāns de Cleomadez est bien poursuiui en son recit: & se voit plein de belles comparaisons. Aussi luy fut il compté ou dicté (ainsi qu'il dit) par Marie Royne de France, fille dudit duc de Braban: & femme en secōdēs nopces du dessusdit Roy Philippe, qui l'espousa l'an M. CC. LXXI. Estant ceste Royne aides à dicter ce Romāns, par vne autre grande dame nōmée Blanche. Lesquelles Adenez protestant ne vouloir point nommer, descouure assez grossierement en vn endroit ou les lettres capitales de certains vers, sont celles de leurs noms. On peut dire de luy, qu'il fut facile rymeur, autant qu'autre de son temps: mais il est fascheux en repetitions. Je n'ay veu de luy que le Romāns de Cleomadez, & la moitié de celuy de Bertain, qui n'est tel que Cleomadez. Je croy que le nom de Roy luy a esté donné, ou pource qu'il fut chef de Mēestrez, ou que possible il fut Herauc & Roy d'armes, du duc son maistre. A la fin du Romās de Cleomadez, il adresse & presente son liure au Cōte

d'Artois, que ie pense estre Robert tué à Courtray l'an 1302. fils de celuy qui fut aussi tué à la Massourre en Egypte.

DE GUYLLAUME DE LA VILLENUEVE.

L'AN DE NOSTRE SEIGNEUR M. CC. LXXVII.

Guyllame de la Villeneuve a fait les cris qui de son temps se crioyent par les rues de Paris, en bien plus petite nombre qu'aujourd'hui, & divers: entre autres il dit, veez ci cresson orlenois, &c. que lon appelle cōmunément Alenois. Il montre qu'il y auoit plus d'ordres de mendians, car il dit:

- Du pain aus sacs, pain aux Barrez,
- Aus pauures prisons enferrez,
- A cels du val des escoliers,
- Les filles dieu seuent bien dire
- Du pain por Dieu n'estre sire.

Il se plaint de sa pauuetez; disant:

- Vn nouuiain dit ie m'ostre uue:
- Guilleaume de la Villeneuve,
- Puis que pauuetez le iustice.

straye. ou maistrice, & maistrice.

HYNON LE ROY. L'AN DE NOSTRE SEIGNEUR M. CC. LXXVII.

HYnon le Roy a fait le Lai du vair pallefroy, qui Hamena à vn gentilhomme de Châpaigne nommé Guillaume, amie fiacee à vn autre cōtre son vouloir.

- En ce lai du vair pallefroy
- Oïrez le sens Hynon le Roy,
- Il veut de ses dis desploier, &c. commence,
- Por remembrer & por reuerer
- Les biens qu'on puet de fame trere,
- Et la douçor & la franchise.

b.ij.

Est cete ceuvre en escript mise.

RICHART DE LISLE. CXXII.

Richart de l'Isle a fait le fabel de Honte & de Puterie, lesquelles ayans eu debat, & Honte ne voulant suiure Puterie fut ietee par elle du grand pont de Paris (c'est celuy des Changeurs) en la riuiere de Seine, & noyee. L'autheur donc se plaint, à Paris.

Que honte est & morte & noyee,

Et puterie ert effauciee.

Il commence assez bien:

Li chers, qui se veut confentir

Par semblant de voir à mentir,

Conuient qu'il ait sens & matire,

A sa menfonge & à sa guille,

Mes tant vos dit Richart del'Isle, &c.

Maistre Iehan de Bouës. CXXIII.

Maistre Iehan de Bouës fut estimé bon trouueur de fabliaux, car au fabel des deux cheuaux l'autheur le nomme comme grand maistre,

D'vn autre fabel s'entremet

Qu'il ne cuida ia entreprendre,

Ne por mestre Iehan reprendre

De Bouës qui dit bien & bel.

ADAM LE BOÇU. CXXIV.

Adam le Boçu fut d'Arras, & a composé vn petit ceuvre, intitulé le Ieu. Il semble qu'ayant aimé les femmes, & se trouuant deceu d'vne il se fit clerc, car il dit:

Seignor sauez porquoy j'ai mon habit changié,

J'ai esté ouce fame, or teuois au'clergie.

Je croy qu'il se retira à Vaucelles. C'est à luy à qui

1 verité.

Iehan Brevel adresse la 14. chanson de Ieupart. Il dit en son Ieu comme par dialogue:

- Onques d'Arras bon clerc n'issi. Puis il respond:
- N'est mie Riquiers d'Amiens,
- Bon clers & soutiex en son liure.

GAULTIER DE BELLEPERCHE. CXXII.

Gautier de Belleperche Arbalestrier, ou Gaultier Arbalestrier de Belleperche, commença le Romans de Iudas Machabee, qu'il poursuiuit iusques à sa mort.

PIEROS DV RIEZ. CXXIII.

Pierre du Riez le continua iusques à la fin. car il dit:

- Cit Romans que nos fit Gautiers
- De Belleperche arbalestriers.
- Que ce nos liures fin a,
- Gautier ne le parfina. &c.
- Que se Gautier le commencha,
- Pieros du Riez des lors en cha,
- Remit au parfaire son vs. &c.
- Mil deux cens & quatre vingts,
- De ce me face droits deuins,
- Fu lors partrouuez cis Romans,
- Temoin les ekeuins dormans.

Tous ces mots sentent leur Picard: toutesfois ie n'ose rien asseurer, n'ayant autres tesmoignages que les escrits de ces auteurs.

IAQUEMARS GIELEE. CXXIIII.

Iaquemaïs Gielee fut habitant de l'Isle en Flandres, & composa le Romans du nouveau Regnard, qui est vne satyre contre toutes sortes de

b.iiij.

*Richer ou Riquiers
d'Amiens*

le liure de l'arbalestre

*il se doit entendre
de l'arbalestre*

*sur de son cy de son
de son. 17.*

l'm. 1250.

gens: Rois, Princes, & d'autres vocations: principalement ecclesiastiques. Il se nomme à la fin de son liure: & dit,

- Jamais n'en y ert Renars mis ius:
- x demeure. • Se diex nel fet, qui' maint la sus.
- Ce nos dit Jaquemars Gielee.

le temps de la composition du liure est apres escrits

• La figure est fin de no liure:

• Veoir le poez à deliure,

• Plus n'en feray o mention.

• En lan de l'incarnation

1290. • Mil & dos cens & quatre vings

• Et dix, fu ci faite la fins

• De ceste branche, en vne ville,

• Qu'on appelle en Flandres l'Isle,

• Et parfaite le iour saint Denis.

C'este figure derniere: est vne granderoue maniee par Fortune. Sus le haut de laquelle siet maistre Renard: adextré d'Orgueil: & à fenestre de dame Guille: qui l'asseurent que iamais ne cherra, ayant pour conseillers deux sortes de gens de religion, lors fort hais & mal voutus, pour les entreprises, qu'ils faisoient sus toutes sortes d'estats.

Maistre GUILLEAUME DE LORRIS: CXXV.

Maistre Guillaume de Lorris eut peu estre mis auant sept ou huit de ces derniers, n'eust esté qu'il se trouue ioint de composition, avec maistre Jehan de Meung. Ce Guillaume de Lorris fut tresbon poete: & lequel amoureux d'une dame, composa le liure intitulé le Romas de la Rose, contenant en somme les commandements d'Amour,

Homme de Lorris
en l'ostmoir .f.c.
8. oue lan. 1280.

pour paruenir à iouissance : imitant Ouide (ainsi que ie croy) en l'art d'aimer : & du quel ces deux , ont pris la plus part de leur matiere : y meslant de la Philosophie morale . Il nomma son liure Romans de la Rose : ainsi qu'il dit par ces vers ,

- Et se nul ou nule demande,
- Comme ie veuil que ce Romans
- Soit apellé que ie commens :
- Ce est le Romans de la Rose,
- Où l'art d'amours est toute enclose.

Quant à sa dame , il ne la nomme point : ne le lieu de sa natiuité : mais il est croyable , qu'il la sur nommee Rose : ainsi que luy mesme tesmoigne disant ,

- C'est celle qui a tant de pris,
- Et tant est digne d'estre amee :
- Qu'el' doit estre Rose clamee.

Il fut du temps de saint Louis : & vesquit iusques enuiron l'an m. c. c. l. x. peu plus , ou moins : ainsi que ie monstrey tantost . Et mourut laissant son liure imparfait : comme il se peut clairement comprendre par ces vers de la harangue qu'Amour fait à ses Barons : disant , Car pour ma grace deseruir ,

- Doit il commencer le Romans,
- Où seront mis tuit mi commens.
- Et iusques la le fournira,
- Où il à Belacoecil dira. &c.
- Moult sui durement esmaiez,
- Que entroublié ne m'aiez ;
- Si en ai deuil & de confort
- Iamais n'iert rien qui me confort
- Si ie pers vostre bien veillance

Can. 1260.

Que ie n'aymes ailleurs fiance.
 On ne peut à la verité, affeurer en quel temps il
 nasquit ou mourut: & encores moins dire, de quel
 estat il estoit. Sinon qu'il est croyable, qu'il fut estu-
 diant en Droit, pour ce qu'en vn endroit il a laissé
 ses vers.

• Ainsi nos dit Iustiniens

• Qui fit nos liures anciens.

Maistre Iehan CLOPINEL dict DE

MEUNG. CXXVI.

Il est bien plus aisé à descouurer le temps de mai-
 stre Iehan Clopinel (c'est à dire boiteux, & dont
 vient esclopé, celuy qui en allant traîne sa iambe)
 dit de Meung, à cause qu'il nasquit en ceste villette
 assize sus la riuere de Loire, quatre lieues sous Or-
 leans. Au commencement du liure de la Consola-
 tion, fait en Latin par Boece, & par luy mis en Fran-
 çois: il dit le temps qu'il a vescu: A ta Royale mage-
 sté, tresnoble Prince, par la grace de Dieu Roy des
 François, Philippes le quart, ie Iehan de Meung, qui
 iadis au Romans de la Roze, puis que Ialoufie ot
 mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du
 Chastel prendre, & de la Rose cucillir: & translaté
 de Latin en François, le liure de Vegece de Cheua-
 lerie: & le liure des metueilles de Hirlande: & le
 liure des epistres de Pierre Abeillard & Helois sa
 femme: & le liure de Aelred, de spirituelle ami-
 tié: enuoye ores Boèce de Consolation, que i'ay
 translaté en François: i'açoit ce que entendes bien
 Latin. Ce qui monstre en partie, & le temps auquel
 de Meung a vescu, & comme nos Rois ont esté cu-
 rieux

Pierre Abeillard

rieux de sçauoir la langue Latine: Ie ne puis dire au vray, son estat, combien qu'il me souuienne auoir leu en la Chronique d'Aquitaine, qu'il fut docteur en Theologie: ce, que ie ne puis croire. Tant y a qu'il fut homme d'honneur, fort estimé & ayant quelques moyens honnestes de viure. Car au liure intitulé le Songe du Prieur de Saloin, dedié à Valentine Duchesse d'Orleans: & à elle présenté auant la mort de Louis son mary: il est fait mention d'un iardin appartenant audit de Meung. Ie m'en allois (dit l'auteur) en le iardin de la tournelle hors de Paris, qui fut iadis maistre Jehan de Meung. Et puis au commencement de sondit liure, parlant du mesme iardin: il dit encorés,

- Ie sui maistre Jehan de Meung,
- Qui par maints vers fans nulle prose,
- Fis cy le Romans de la Roze.
- Et cet hostel qu'iei voyez,
- Prins pour accomplir mes souhaits:
- S'en acheué vne partie,
- Apres mort me toli la vie.

Ce mesme Prieur de Saloin, represente ledit de Meung, bien vestu d'une robe ou chappe fourree de menu vair: comme quel que homme d'honneur. Il continua le Romans de la Roze x l. ans apres la mort de Guillaume de Lorris: & comme ie penseroy bien, au commencement du regne de Philippe le Bel: ou pour le plus tard, l'an m. c. e. c. car il dit,

- Et puis viendra Jehan Clopinel
- Au cuer iolis, au cuer isnel,
- Qui naistra sus Loire à Meung.

c.j.

Puis vendra Jehan de Clopinel

Au cuer iolis au cors isnel. &c.

& peu apres encores,

- Il aura le Romans si chier,
- Qu'il le voudra par tout noncier.
- Et quant Guillaume cessera,
- Ichan le continuera,
- Apres sa mort que ie ne mente,
- Ans trespassez plus de quarente.

Ce qui (pour le moins) reuiet au temps que i'ay dit
Les premiers vers de Clopinel, commencent apres
ces derniers de Guillaume de Lorris:

- Iamais n'iert riens qui me confort,
- Si ie perds vostre bien veillance:
- Que ie n'ay mes allieurs fiance.

Puis Ichan de Meung continue, disant:

- Et si l'ay- ie perdue espoir,
- A poi que ne m'en deespoir.

continuant iusques à la fin, où il dit:

- Et sus ce point ie me reueille.

Car il y a grande apparence, que les trente ou qua-
rante vers qui se trouuent apres, en aucuns exem-
plaires,

- Et puis que ie fui esueillé,
- Et du long sommeil trauaillé.

ne sont pas de luy. I'oseroy bien assurez, que le
Romans de la Roze a esté composé auant l'an
m. c c c x. pource qu'au Romas de Fauuel (qui con-
fesse auoir esté fait ceste annee) ie trouue ces vers,

- Faux-semblant se fiet pres de luy,
- Mais de ceste ne de celuy
- Ne vous veuil faire graigneur profc:
- Car en eux nul bien ne repose.

Et de ce au tiecte sans glose,
 Parle le Romans de la Roze.
 Jehan le Maire de Belges, a non seulement opinion
 que de Meung aye vescu du temps de Dante poe-
 te Florentin, mais qu'il a encores esté son ami &
 compagnon d'estude. Car au temple de Venus il
 dit: Et puis (comme autresfois i'ay ouy dire) le bon
 maistre Jehan de Meung estoit contemporain, c'est
 à dire du mesme temps & faculté que Dante, qui
 preceda Petrarque & Boccace. Et l'un estoit emu-
 lateur, & non obstant ami des études de l'autre.
 Or les Italiens sont d'accord, que Dante nasquit
 l'an 1265. & en vesquit 56. reuenans à l'an 1321. qui
 est le premier du regne de Charles le Bel, dernier
 enfant de Philippes le Bel. Ce qui rapporte à ce que
 dit la Chronique d'Aquitaine, à sçauoir, que Jehan
 de Meung florissoit souz ce Roy. L'on a publié vn
 liure intitulé Dodecaedron, qui est vn ieu de passe-
 temps, pour sçauoir son aduventure par le sort des
 dez. Mais ie ne puis croire, qu'il l'aye présenté au
 Roy Charles 5. lequel commença son regne l'an
 1364. ou il faudroit qu'il eust vescu bien longue-
 ment. Car quand il auroit composé le Romans de
 la Rose, en l'age de 25. ans, & fait l'an 1300. encore
 le presentant au Roy Charles 5. le premier an de
 son regne, il faudroit qu'il eust esté âgé de 89. ans.
 Et toutesfois il semble bien, que le Romans de la
 Rose (veu les traits de doctrine semez parmi) ne
 soit pas vn ouurage de ieune homme: comme
 aussi le Dodecaedron, celuy d'un vieillard vsé: puis
 qu'il estoit question d'estre subtil en Arithmeti-

c. ij.

que, pour si bien asseoir les renvois & respõites, à fin de se rapporter aux poincts des dez. Aureste, Jehan de Meung cuida estre payé de la mesme monoye qu'Ouide son maistre : pource qu'une partie des dames de court mal renommes, moynes, hypocrites, & autres gens vicieux qu'il auoit taxez en ses liures, luy susciterent beaucoup d'ennemis. Mesmes les dames faschees de ces vers trop piquans:

- Toutes estes, serez, ou fustes,
- Defaict, ou de volonte, putes.

delibererent vn iour de l'en chastier. Duquel danger il se sauua gentiment en ceste maniere. Maistre Jehan de Meung estant venu à la Court pour quelque occasion, fut par les dames arresté en vne des chambres du logis du Roy, estant enuironné de plusieurs seigneurs: lesquels pour auoir leur bonne grace, auoyent promis le représenter, & n'empescher la punition qu'elles en vouldroyent faire. Mais Jehan de Meung les voyât tenir des verges, & presser les gentilshommes de le faire despouiller, il les requit luy vouloir octroyer vn don: iurant qu'il ne demanderoit pas remission de la punition qu'elles attendoyent prendre de luy (qui ne l'auoit meritee) ains au contraire l'aduancement. Ce qui luy fut accordé à grand' peine, & à l'instance priere des seigneurs. Alors maistre Jehan commença à dire: Mes dames, puis qu'il faut que ie reçoie chastiment, ce doit estre de celles que i'ay offensees. Or n'ay-ie parlé que des meschantes, & non pas de vous qui estes icy toutes belles, sages, & vertueuses: partant celle d'entre vous qui se sentira la plus

*voy ces au court en
deu des pres
Memorables me voy
d'elles courtes*

*voy cy de som on il dit
p. 80.
Drennis, leuure par s. 2. vers
Autant en est que de seins*

offensée, commença à me frapper; comme la plus forte putain de routes celles que j'ay blasmees. Il ne se trouua pas vne d'elles qui voulust auoir cest honneur de commencer, craignant d'emporter ce tiltre infame. Et maistre Iehan eschappa, laissant aux dames vne vergongne: & donnant aux seigneurs là presens, assez grande occasion de rire: car il s'en trouua aucuns d'eux; à qui il sembloit que telle ou telle deuoit commencer, mais les mieux appris rompitent ce iugement, pour euitier au debat qui en fust suivi. Le Romans de la Rose a (de neantmoins) esté receu par les librairies des seigneurs, comme liure plaisant & rempli de beaux traits de doctrine, malgré les prescheurs & Theologiens: marris de ce qu'il estoit trop manié & appris de toutes sortes de gens: tellement que plusieurs crierent contre. Et entre autres maistre Martin Franc, natif en la cbnté d'Aumale en Normandie, Preuost & Chanoine de Lauzane en Saouye, fit vn liure contre le Romans de la Rose, intitulé Le Champion des dames; comme si Iehan de Meung eust escrit contre elles, mais ce fut longuement apres la mort de maistre Iehan de Meung, pource que ce Champion est adressé à Philippes deuxieme, Duc de Bourgongne, surnommé le Bon. Il se trouue en la Chronique d'Aquitaine, vn traict de rusee que le bon maistre Iehan de Meung fit aux freres prescheurs ou Iacobins de Paris, mesmes en son testament. Par lequel ayant ordonné estre enterré en leur Eglise, il leur laissa vn coffre avec tout ce qui estoit dedans: com-

Martin Franc.
ant le nom de l'uxie intitulé
le champion des dames
maist de l'uxie de la
font le maist qui la
maist de l'uxie de la
Juh'Fule de l'uxie de la
maist de l'uxie de la

Jan Bonchet
ant le nom de l'uxie de la

mandant ne l'ouuir qu'il ne fust mis en terre. Maître Jehan trespassé, & son seruire mortuaire fait, suiuant ce qu'il auoit ordonné: les freres viennent en grande haste pour enleuer ce coffre, lequel se trouuant plein de pieces d'ardoise, sus lesquelles possible il tiroit des figures d'Arithmetique ou de Geometrie, les moines indignez, & pensans qu'il se fust moqué d'eux vif & mort, deterrerent son corps. Mais la Cour de Parlement aduertie de telle inhumanité, le fit remettre en sepulture honorable, dans le cloïstre du conuent. Cela me fait croire, s'il eust esté docteur en Theologie (comme a voulu dire l'auteur de la Chronique d'Aquitaine, ou celui duquel il l'a pris) qu'il n'eust usé de telle ruse en mourant. Si vous ne dittes qu'en ce temps-là, les estudians en l'vniuersité de Paris, estoient ennemis des Médians, pour l'entreprise que faisoient ces freres sus les gens d'Eglise, & maîtres de l'vniuersité: se fourrans par les cours, pour estre confesseurs des Rois & princes: entreprenans aussi les lectures publiques, sus les maîtres Regens des Vniuersitez. Dont maître Jehan se vange tant qu'il peut, représentant les vices d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux-semblant, tant au Romans de la Rose, qu'en vne Saryre faite contre tous vices, appellee Testament, & Codicille: mais par vne copie que j'ay (escrite auant deux cens ans) *Status mundi sive doctrina gentium*. J'ay mis toutes ces raisons, à fin que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira. Il ya .xxv. ans passéz, que voulant escrire la vie de ce poëte & autres, & ramassant à ceste fin

Jean Bonnet p. l'ann
en les Annales d'Armenie

tout ce qui pouuoit estre dict d'eux: j'allay au monastere des Iacobins, où ie me peu trouuer aucune marque de sa sepulture, pource qu'on rebastissoit le cloistre, par la liberalité de Nicolas Hennequin, quand il viuoit estimé le plus riche de nos bourgeois de Paris. Et voilà tout ce que ie puis dire quant à present, de maistres Guillaume de Lorris, & Jehan Clopinel: les plus renommez de tous nos poeres anciens.

nota

PIERRE GENTIEN. CXXVII.

Pierre Gentien fut natif de Paris: lequel estant amoureux d'une dame de ceste ville, composa vn liure auquel il nomme quarante ou cinquante des plus belles dames de son temps: Prenant occasion sus vn Tournoy, qu'il feint auoir esté entrepris par ces dames, pour esprouer comme elles se porteroient au voyage d'oultre mer, où elles deliberoyent aller. Il y a grande apparence qu'il y esquit du temps de Philippe le Bel: & au plus tard sous Philippe de Valois. Au commencement du regne duquel, ce Roy fit semblant d'entreprendre la guerre pour le recouurement de la terre sainte: & onc puis il ne se fit croysade pour le pais de Surie. Il se nomme à la fin de son liure,

- J'ay à nom Pierre Gentien,
- Qui suiloie de tel lieu,
- Dont nus neme peut de loyer.

Il n'y a doute qu'il ne fust de la maison des Gentiens, treuantienne à Paris, car il blasonne ses armes, telles que ceux de ceste famille portoyent lors: à sçauoir,

- D'enciens guelles & d'argent,

armes des Gentiens
de paris

Com. 1411. le 20. iour de 4. iourier fut esleu pour premier des marchands
Sire Pierre Gentien. du temps du roy charles 5.

vous de ceux les interuient de paris par verres et. vers. 154.

Qui contre le Soleil resplend, ou sur un puy de rois
 Une bende y adoumra, au pied d'un rocher de
 De fin azur, d'or fleur de cerise, & puis apres
 Ioenes hom' non pas antion, de l'antion, qui est
 Que on appelle Gentien, de l'antion, qui est
 Portoit tiex armes ce disoyent. *antion de l'antion*
 Ce Pierre peut bie estre venu de l'un des deux freres
 qui fut et tuez aidans à monter Philippos le Bel, sur-
 pris par les Flamens, en la bataille donnee l'an 1304,
 à Mont de Pirenes en Flandres. Desquels la grand
 Cronique dit: Et fut le Roy de si pres pris, qu'a pei-
 ne peut il estre armé à poinct. Et ainçois qu'il peut
 estre monté à cheval, peut il voir occir deuant luy
 messire Hue de Bouille, chevalier: & deux bour-
 geois de Paris Pierre, & Jaques Gentiens freres. Les-
 quels pour le bien & fidelité qui estoient en eux,
 estoient toujours pres le Roy. Et cest autheur mes-
 me ne cete pas en ce liure, que Pierre Gentien ne
 fut vaillant de sa personne: car ils l'appelle
 Le plus vaillans de cist royaume.

Ce tournoy peut estre leu pour la memoire d'au-
 cunes familles de Paris plus que pour excellence de
 сил. Or ie confesse qu'il se trouue assez d'autres Ro-
 mans, precedens ceux que i'ay nommez, desquels
 ie n'ay voulu parler: pour ce que ie ne scauoy le
 nom, ne le temps de ceux qui les ont composez. Et
 que mon intention n'estoit de mettre en ce liure,
 que ceux qui ont vesceuaat l'an m. cc. ayat reser-
 ue ceux qui depuis sont venus, pour vn autre vo-
 lume. Il suffira donc pour ceste heure, d'auoir mon-
 stré la route à d'autres, qui cingleront plus libre-
 ment

ment par ce golfe iadis incogneu : leur donnant moyen de nous communiquer des liures, iusques ici mesprisez : lesquels possible fussent perdus, qui n'eust aduertit les possesseurs, qu'on en peut tirer quelque congnoissance de l'antiquité Françoisé. Mais aussi ie les supplie (en recompense) m'en vouloir aider, puis qu'en partie i'ay esté cause de les cōseruer, à la honte de ceux qui les ont pensé indignes d'estre estimez: combien qu'il n'y aye si pauvre auteur qui ne puisse quelque fois seruir, aumoins pour le tesmoignage de son temps. Ce qui (à mon aduis) a fait dire à Pline, que toute histoire tellement quellement écrite plaist. Et à ce propos i'ose bien assurer, que des journaux de simples gens, m'ont tellement aidé en aucuns endroits d'histoire, que ie ne puis appeller gaste-papiers, ceux qui fidellement recueillent les choses de marque: quelque mauvais ordre ou langage dont ils vsent. Ce qui me donne esperance que ce recueil, tout lourd qu'il est, sera bien receu de ceux qui desirent s'informer de l'ancienne Poésie, ryme & Romans François.

FIN.

d.j.

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

no 50

Omissions en la Copie, & fautes reueues.

Page 81. 4. Ce liure estant presque acheué d'imprimer, j'ay trouué dans la Vie de S. Christine, composée enuiron l'an 1300. les vers qui ensuiuent.

- 1. Seigneurs qui en vos liures par maistrie metez
- 2. Equiuocations & leonimetez.
- 3. Se ie tel ne puis faire, ne deprimez mon liure.
- 4. Car qui le trouuer n'a soubtil cuer & deliure,
- 5. Et leonimete veult par tout econfiure.
- 6. Moult souuent, entreleste ce qu'il deuroit ensuiure.

De sorte que Ryme Leonime est celle qui a dix, vingt, & trente vers d'une listiere, Car ceux de ceste vie sont croisez deux contre deux par tout, fors en ces quatre derniers: & neantmoins la listiere est de ryme trefiché. Voylà ce que, &c.

Page 11. ligne 14. lisez, nation des François. 18. 7. polin. Car Chil pericentre autres voulut 25. 9. François Thioise, 28. 2. que Louis fit 34. 21. pour le lang. Ib. 30. qu'a d'autres, 40. 26. encore cc. ans. 41. 29. als, troyent. 43. 8. langur, quant & quant leur religion; 59. 19. car il est ioint 61. 7. mé l'espece 69. 4. Enzina, 83. 3. Mille cent. 84. 12. mauuez est 95. 8. qu'il auoit au 97. 14. com se ie fusse 112. 6. liure. Cccy est dudit Romans: 121. 10. comute à fiselet Ib. 17. & beauté. 124. 9. lor auiaux, 143. 12. m'auoit. 154. 9. perd l'enuie 184. 27. Porlesguez: 191. 1, 2. Mapolis 200. 6. ces vers:

46

Extrait du priuilege.

PAR priuilege du Roy donné à Paris le 17. de Iuin 1581. signé G O H O-
R I, & seellé sur simple queue en cire iaune: Il est permis à môsieur
Fauchet Conseiller du Roy & President en la Cour des monnoyes,
de faire imprimer par tel Libraire & Imprimeur que bon luy semble-
ra, vn Recueil de l'origine de la langue & poesie François, Ryme &
Romans: & aussi des poetes François, qui ont vescu auant l'an 1300.
Auec defenses à tous Libraires & imprimeurs, autre que celuy qui se-
ra choisi par ledit sieur Fauchet, de non imprimer ou faire imprimer
ledit Recueil, durant le temps & terme de cinq ans. Sur peine de con-
fiscation desdits liures, despens, dommages & interests, & d'amende
arbitraire.

THE
[Faint, illegible text in the center of the page, possibly a title or a list of items.]

archepiscopus in Rhodus

1581. an. Julij

urheber im Besitz
des. A. 181. an f. 111.

